This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 3 9015 00368 194 0
University of Michigan – BUHR

LES LIVRES SONT NOS MEILLEURS AMIS
H.P. THIEME

FROM THE LIBRARY OF
HUGO PAUL THIEME
PROFESSOR OF FRENCH
1914 — 1940
HIS GIFT TO
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

W H Hutchins 1940

[illegible]
[illegible]
.L36
1877

ŒUVRES

DE

JEAN DE LA TAILLE

SEIGNEUR DE BONDAROY

Publiées d'après des documents inédits

PAR

RENÉ DE MAULDE
Ancien élève de l'Ecole des Chartes

PARIS
LÉON WILLEM, ÉDITEUR
2, RUE DES POITEVINS, 2

1882

ŒUVRES

DE

JEAN DE LA TAILLE

USTIFICATION DU TIRAGE

---

100 exemplaires, papier de Hollande.
250 — — Vélin.

Le nº de l'exemplaire est au tome *

Mayenne, typographie A. Derenne.

ŒUVRES

DE

JEAN DE LA TAILLE

SEIGNEUR DE BONDAROY

Publiées d'après des documents inédits

PAR

RENÉ DE MAULDE
ancien élève de l'École des Chartes.

SATIRES. — ÉPIGRAMMES. — POEMES DIVERS.
LE PRINCE NÉCESSAIRE.
LA GÉOMANCE ABRÉGÉE.

Dieu qui habite au ciel a toufjours en foucy
Ceux qui aiment juftice et qui la font auffy :
Et toufjours en honneur floriffent leurs enfans,
Et ne meurent jamais qu'affoupis de vieux ans.
RONSARD.

PARIS
LÉON WILLEM, ÉDITEUR,
2, RUE DES POITEVINS, 2.
1882

SATIRES

Library of H. P. Thieme 4-10-41

SATIRES

SONNETS SATYRIQUES

DU CAMP DE POICTOU.

1568.

04 23-41 DCA

I

La faiſon, & le froid, le verglas, & l'orage
Nous combattoit ſi fort au dernier camp de France
Que les plus patients y perdoient patience,
Et les plus courageux y perdoient le courage :
A ceux-là qui auroient fait à leur pere outrage
Ou pippé d'un mineur les biens & l'innocence,
Je ne voudroy donner plus grande pœnitence,
Que de faire en tel temps, comme moy, tel voyage.

Or celui qui ne peult souffrir son ayse, y aille!
DIEU qui ne voulut pas permettre la bataille,
Bien qu'on l'eust par sept fois presentée en trois lieux,
A ceux là, ce me semble, a fait heureuse grâce
(Veu un tel camp glissant, plein de neige & de glace)
Qui leur jambe & leur bras ont rapporté chez eux (1).

II

A DIEU.

Jusques à quand, Seigneur, as-tu determiné
De nous punir par guerre, ou tantost deux ans j'erre
Blessé, triste, affligé par diverse terre,
Les armes sur le dos, des miens abandonné!
Tu vois qu'un loup masqué, ton fleau ordonné,
Plus de vingt ans y a, nous veult tous par la guerre
Peu à peu consumer, pour un estat acquerre,
Ayant le noble expres contre l'autre acharné.

(1) Edition de 1574. — Ce sonnet a été publié de nouveau en 1574 à la suite du *Blason des pierres précieuses* : les deux derniers vers ont été ainsi modifiés :

Qui d'un tel camp, glissant, plein de neige & de glace,
Leurs jambes & leurs bras ont rapporté chez eux.

Voy tu cecy, Seigneur, ou ſi, lorsque tu tonnes,
Sans cause & pour neant les humains tu eſtonnes ?
Voy tu point cette guerre où ſont morts cinq cents mille,
Qu'en dix ans nos pechez trois fois ont faicte exprès ?
Si tu nous pers ainſi par la guerre civille,
Qui chantera, Seigneur, ta gloire cy après ?

III

A UN SIEN AMI (1).

Si jamais gentilhomme ait eu part aux malheurs,
C'eſt moy qui n'eus jamais que miſere & que larmes ;
J'ayme à vivre paiſible & faut ſuyvre les armes,
J'ayme à vivre gaillard & fault vivre en douleurs :
J'ayme acquerir honneur & cele mes valeurs,
J'ayme en ſeureté dormir & n'oy touſjours qu'allarmes,
J'ayme à voir la vertu & ne voy que gendarmes,
J'ayme à faire la guerre & ne voy que volleurs :
J'ayme à voir mon païs & miſerable j'erre,
Par divers temps & lieux, en une longue guerre ;

(1) Cet ami paraît être le sieur des Brosses, nommé au VIIe sonnet, et auteur d'un sonnet inséré ci-dessous page 8.

Je n'ayme l'ignorance & fault l'ouir habler.
J'oy mil'maux & voudroye plus ſourde avoir l'oreille!
Je n'ayme le pillage & ſ'il me fault piller,
Tandis je fais des vers dont chaſcun ſ'eſmerveille.

IV

A LUY ENCOR.

Tu dis qu'icy plus heureux ſuis que ſage;
Mais ſi languir ne dormir en ſeurté,
Aller errant de cité en cité,
De lieux en lieux, de village en village :
Si voir mil'torts, banny de ſon menage,
N'avoir nul bien, nulle commodité,
Faire la guerre & l'hyver & l'eſté,
Piller l'autruy & n'aymer le pillage :
Si vivre en doubte & faire longues traittes,
Par mil'dangers, ſans argent ny retraittes,
Battre l'eſtrade à la pluye & au froid;
Bref ſupporter cela d'un grand courage,
Et ſi c'eſt heur, je confeſſe, à bon droict,
Que plus que toy je ſuis heureux et ſage.

V

Bien que je ſois vray Françoys de naiſſance,
Les eſtrangers je n'ayme toutefſois.
Je hay le Suiſſe & le pauvre Eſcoſſois
Qui ne nous ſert que de perte & deſpenſe,
D'Italiens je hay l'outre-cuydance
Qui ſçavent l'art de plumer bien les roys :
Je ne hay tant ny le Turc ny l'Angloys,
Car ennemis ne font tant de nuyſance,
Je ne hay tant aussi le reiſtre avare,
Car bien qu'il ſoit lourd, yvrongne & barbare,
Qu'au plus offrant vende ſa conſcience,
Qu'il nous gourmande & qu'en une battaille
Le plus ſouvent ne faſſe rien qui vaille,
Il nous apprend à boire en recompenſe.

VI

M'aiant eſcrit ſans m'avoir veu la face,
Je te reſpons ſans t'avoir veu aussi :

Mais ſi encor je ne t'ay peu, ainſi
Que je devoy, rendre immortelle grace,
  Le temps, la peine, avec le peu d'eſpace
Qu'on a d'eſcrire en guerre, & le ſoucy
Que l'honneur veult que nous ayons icy,
M'excuſeront, que ce n'eſt pas audace.
  Et puis tu ſçais comme aujourd'hui je priſe
Entre ſoldats ſemblable marchandiſe,
Comme les vers entr'eux ſont bien venus !
  Qui voudroit bien vers eux eſtre en eſtime,
C'eſt de parler des plaiſirs de Venus,
Et de n'avoir comme eux ny ſens, ny ryme.

VII

  Quand ainſi je nous voy errer par l'univers,
Et que de maint chaſteau nous ſommes conquerants,
Que nous laiſſons, pour paiſtre, aller nos chevaux francs
Eſtant ſouvent campez ſoubs quelſques cheſnes verts ;
  Que nous paſſons de jour & de nuit maints deſerts,
Broſſes, il me ſouvient des chevaliers errants,
Qui au ſortir d'un bois se mettoient sur les rangs,
Ayant & froid & chault, ainſi que nous, ſouffers :

Mais ſi d'avoir sué, reçeu maint coup de lance
De piſtolle & d'eſtoc, dont j'ay playe certaine,
Nous rapportons tous preſque une marque honorable,
Je dy que nous paſſons, ayant couru la France,
Ces chevaliers errants, de vaillance & de peine,
Car noſtre peine eſt vraye & la leur n'eſt que ſable.

VIII

Si piaffer, ſi faire bonne mine,
Faire trotter un dé, & en tout lieu
Une querelle, une carte, un sang-dieu,
Porter long poil fait à la Sarrazine (1) :

(1) De temps immémorial les Sarrasins, comme le font encore les Orientaux, ont laissé pousser leur barbe et de tout temps aussi on a considéré en France le visage rasé comme le visage vraiment viril et tel qu'il convient aux hommes graves. M. Quicherat (*Histoire du costume en France*, p. 159) cite à ce sujet une anecdote très-curieuse. Henri 1er, roi d'Angleterre, appelé en Normandie pour rétablir l'ordre compromis par la faiblesse de Robert Courte- Heuse, assis avec sa cour sur ses sacs de provisions dans l'église d'Argentan, y entendit un sermon de l'évêque de Seez, empreint de la plus mâle éloquence. Comme Savonarole et Bridaine, après avoir flétri des plus énergiques peintures les vices de la cour contre laquelle il invoquait l'appui du Dieu des armées, le prélat s'arrête et, interpellant brusquement ses auditeurs,

Si retrouſſer ſon feutre à la mutine,
Faire vertu & du vice & du jeu,
Si ſe moquer des lettres & de DIEU,
Rire & gaudir d'une grâce badine :
Si ſçavoir bien violer & voler,
Habler, morguer & pezer ſon parler,
Trancher du brave & faire rien qui vaille,
Bref, ſi tel art fait les hommes galands,
Je ſuis d'avis qu'au rang des plus vaillants
Tu ſois le prime, & que l'ordre on te baille (1).

il leur demande s'ils n'ont pas honte, eux aussi, eux l'image de Dieu, de copier les femmes pour la coiffure, et s'il était séant à des chrétiens d'avoir la face couverte de poils à la mode des Sarrazins. L'effet d'enthousiasme fut tel que, sans désemparer, l'évêque, descendant de son siége avec une paire de ciseaux, s'approcha du roi qui lui tendit bénignement la tête. Après le roi, ce fut le tour du comte de Meulan, puis des grands officiers de la couronne, enfin de tous les chevaliers de l'assistance. Et tous ces rudes conquérants, exaltés du sacrifice qu'ils venaient d'accomplir, foulaient aux pieds en les trépignant leurs dépouilles qui jonchaient le sol.

(1) Cette satire a été publiée trois fois en 1574 par Jean de la Taille : deux fois dans le même volume de ses *Œuvres*, après la satire *le Courtisan retiré*, et dans l'ordre où nous la donnons ici : une autre fois à la suite du *Blason des pierres précieuses*.

IX

Tu n'as au bec que battaille & qu'aſſaut,
Et ſi, jamais tu ne fus en battaille,
Et ſi, tu as l'encouleure & la taille
D'un grand poltron, d'un fat & d'un lourdault :
Mais cependant que tu hables ſi hault,
Tu m'eſtourdis & ne dis rien qui vaille :
Puis tu te plains que l'ordre on ne te baille,
Et qu'à t'ouïr je ſuis un peu ſourdault.
Amy, ne fais, ayant pluſtoſt pitié
De moy qui t'oys, ceſte complainte vaine ;
Car pour n'ouïr ta mauſſade harangue,
Me ſouhaittant plus ſourd de la moitié,
Je ne voudrois avoir l'oreille ſaine,
Sinon alors que tu ſerois ſans langue.

X

A DIEU.

De quels dangers, ô Dieu, m'as-tu ſauvé,
Durant la guerre ! où mesme, en une charge,
Je fus bleſſé d'une lance au viſage,
Porté par terre, & pris, & relevé !
Où d'un canon je fus lors preſervé,
Où j'ay perdu & chevaux & bagage,
Où je me vis reſté avec un page
Proye aux brigans ! mais tu m'as reſervé.
Tu m'as, à fin de te ſervir, peut eſtre,
Un jour de moy, appris à me cognoiſtre
Et ne m'as point delaiſſé en tous lieux :
Si pour mon bien tu m'as fait tant d'outrage,
Auſſi, Seigneur, pour le ſupporter mieux,
Croiſſant mes maux, tu m'as creu le courage.

A UN SIEN MERLE

EN CAGE.

Gentil petit oyſeau, qui de ta chanſon gaye,
Quand j'eſcris, en ma chambre, enchantes mes ennuis,
Gringotant mil fredons, plus tenu je te ſuis
Qu'à parent ny amy ny qu'à vallet que j'aye.
Jaçoit que de ſçavoir et que de vertu vraye
J'honore, en m'honorant, ma race & mon païs,
Si n'ont-ils soing de moy, ſeul tu me reſjouis,
Et plus en toy qu'en eux d'aſſiſtance j'eſſaye.
Mes vallets bien ſouvent, — quand ma douce Uranie
M'eſleve juſqu'au ciel avec ma Geomance —
Vont jouer, mais touſjours tu me tiens compaignie :
Je mourroy ſans ton chant & meſmes quand je pense
Que n'ayant que la Muſe, avec toy, pour amye,
Touſjours le temps ſe paſſe & que nul ne m'advance (1).

(1) Édition de 1574. — Cette pièce a été réimprimée la même année à la suite de la *Géomance*.

ÉPIGRAMMES (1).

D'UN DEVIN.

Quelque devin, voyant ſon ſort fatal,
Dit qu'il eſtoit à mourir deſtiné
L'an quarantième après ſon jour natal :
Mais quand ce vient à l'an determiné,
Il n'en mourut : dont luy, tout forcené,
Pour ne mentir ſe mit au col la hard,
Et ſ'eſtranglant — ô l'homme infortuné ! —
Eſtima moins ſa vie que ſon art.

(1) Les pièces qui suivent ont été publiées en 1574, à la suite du *Blason des pierres précieuses*. Elles sont précédées de l'avis suivant :

L'IMPRIMEUR AU LECTEUR.

Parce qu'il pouvoit rester icy quelque fueillet inutile, j'ay supplié l'autheur de m'accommoder de quelques siens petits épigrammes, lesquels j'ay adjoustez icy. Il te plaira, lecteur, prendre le tout en bonne part.

Jean de la Taille a donc inséré ici un choix de ses œuvres qui comprend en outre de celles que nous publions, une réédition des pièces suivantes : *D'un Hermaphrodite, D'un sien merle, A un courtisan, Du camp de Poictou devant Loudun.*

DU LONG NEZ DE QUELQU'UN.

Si tu avois le nez tourné tout droit
Où le ſoleil eſtend ſes rais ardents,
Ouvrant ta bouche ayzement on diroit
Quelle heure il eſt à l'ombre de tes dents.

A UN PRELAT INUTILE.

Jouer, chaſſer, n'apprehender nul mal,
Avoir d'eſcus une ſomme bien grande,
Entretenir la muſique & le bal,
Eſtre gaillard, tenir table friande,
N'avoir ſoucy que de boire à longs traits,
Vivre longtemps ſans proces ny querelle,
Et careſſer la garſe au tetin frais,
Voylà l'eſtat de ta vie mortelle.

LE FESTIN DU LION.

Au temps jadis le Lion fit sa feſte,
Où d'y venir il somma chaque beſte,
Ayant partout publié qu'à leur Roy
Vinſſent jurer ſervice, hommage et foy.
Mais auſſi toſt qu'avec grand'reverence
Chaque animal luy euſt l'obeiſſance
Faicte qu'il doibt, le Cerf fut du Lion
Veu de bon œil avec intention
De s'en gorger : donc roullant sa criniere
Et tout à coup grinçant la dent meurtriere,
La griffe il met ſur luy qui eſtoit lors
En venaiſon, mais, eſtant par les cors
Sans plus ſaiſi, son chef bruſque il ſecoue
Et ſe ſauvant au Lion fait la moue.
Le Lion entre en grinç'ante fureur,
Et fit trembler à ses vaſſaux le cueur ;
Mais le Regnard le voyant en telle ire :
« Ne vous fâchez ſi ce beau Cerf, ô sire,
Vous eſt ainſi échappé ; s'il vous plaiſt
Que j'aille apres en la proche foreſt
Je feray tant, par mainte belle excuse,
Par beau parler, par promeſſe & par ruſe,
Qu'il reviendra de rechef te frapper

Dans le fillé où pourrez l'attraper. »
  Ainſi parla & pleut fort au Lion
Du faux Regnard la caute invention,
Lequel preſcha ſi bien la pauvre beſte,
Apres qu'il l'eut rencontrée en sa queſte,
Qu'à la pippée il le fit revenir.
  Mais le Lion, le voulant mieux tenir
Que l'autre fois, furieux ſur ſa panſe
Qu'il dechira en mille parts ſe lance.
  Incontinent les autres animaux —
Aydants au Roy — devorent les boyaux,
Mais parmy eux le fin Regnard ſe coulle
Qui du Cerf mort le cœur happe et s'en saoulle :
  On fit du cœur enqueſte — mais en vain —
Pour eſtre offert au Roy, leur ſouverain :
Chacun le nie & la faulte on rejecte
Sur le Regnard qu'on bat & qu'on mal-traicte,
Dont il ſ'excuze envers le grand Lion,
Qui, fier, ſur luy dardoit un œil felon.
  « Helàs, je ſuis, dit le Regnard, adoncques
A tort battu ! le Cerf de cueur n'eut oncques ;
S'il en euſt eu, jamais de ſon bon gré
Ne fuſt venu pour eſtre maſſacré. »
  Ainſi quelqu'un, ſe deffiant des feſtes,
Par ce diſcours qu'il feinct du Roy des beſtes,
Vouloit l'eſprit à quelques Cerfs ouvrir
Bien dextrement, n'oſant ſe decouvrir.

D'UN ADVOCAT.

Un advocat qui ſortoit de l'écolle
En plein parquet un jour ſe preſenta
Pour haranguer : mais, perdant la parolle,
De peur qu'il eut à rire il appreſta.
Vous ne debvez, dit alors un gentilhomme,
Vous ébahyr ſi ceſtuy perd la voix,
Vous ayant veu : naturellement l'homme
Ne peult parler qu'un loup a veu aux boys :
Ainsi ceſtuy reſte muet, ce ſemble,
Pour eſtre veu de tant de loups enſemble.

A UNE DAMOYSELLE VEUFVE.

D'ou vient cela que tu me fais touſjours
De ton menage un importun diſcours,
En te pleignant que tu n'es reſpectée
De tes ſubjects ny d'amys ſupportée,
Qu'on te ſuſcite en noyſes ou proces
Ou que des tiens obeye tu n'es,

Qu'on te derobe & d'une veufve, en ſomme,
Qu'on ne fait cas ? Mais lors que je te ſomme
A declarer ſi c'eſt pour decharger
Sur moy ton cœur afin de t'alleger,
Que tu te plains, ſi c'eſt que tu demandes
Ayde ou conſeil en tes affaires grandes,
Tu ne dys mot, veu que je t'ayderois
Pour mon debvoir en ce que je pourrois :
Mais j'entends bien, tu veux que je te dye :
Marie toy : voyla ta maladie.
Je te pry' donc de vouloir deformais
Te marier & me laiſſer en paix.

INSCRIPTION D'UN CHIFFRE.

Au mur ſi fort ne ſe ſerre
Le lierre,
Ny la vigne à l'orme auſſi,
Que ces noms qu'Amour aſſemble
Sont enſemble
D'eſtroits nœus conjoincts icy.

DE L'ESTAT CORROMPU

DE FRANCE (1).

1584.

De tous les troys eſtats dont la France eſt baſtie
Un ſeul ne marche droit en ſa vocation,
Ains tous troys font hommage à la corruption
Qui tient deſſous ſes pieds la France aſſujetie.
L'Eglise eſt par les biens de preſcher divertie,
Et ſoubs un ſimple habit creve d'ambition :
La Nobleſſe, oubliant de ſa condition
L'ancienne ſplendeur, eſt aneantie.
Le Tiers-Eſtat ſouſtient des deux premiers le faix,
Et la moitié de luy ne laiſſe l'autre en paix
Qu'il ne l'ait tout plongé en proces et uſures ;
O miſerable France! un apparent meſchef,
Si tu ne penſe a toy, te pend deſſus le chef
Qui reduira bientoſt tes citez en maſures!

(1) Ces deux sonnets, datés de 1584, sont inédits. On les trouve, le premier au *recto*, le second au *verso* du dernier feuillet du manuscrit du *Prince Nécessaire* (bibliothèque du château de Blanchamp) : ils ne sont point de la même écriture.

DE LA JUSTICE DE FRANCE.

1584.

A beaux deniers contents ſon office acheter,
Puys le vendre en detail, ſans nulle conſcience,
Piller, tondre, écorcher, prendre en toute licence,
Se faire avec gibiers & grands dons visiter,
  S'enrichir, ſ'ennoblir, ſe faire bonneter
Aux princes et ſeigneurs en toute reverence,
Avoir gages et prix pour gourmander la France,
Puys les fiefs & chaſteaux des nobles acqueſter :
  De la ſueur du peuple avoir tapiſſeries,
Buffets d'or & d'argent, uſurper armoiries,
Pour enfin la nobleſſe antique ſupplanter ;
  Ne chaſtrer les proces, qui ſervent de nourrice,
Faire aux plus patiens patience quitter,
Voyla comme s'exerce en France la justice.

LE COURTISAN RETIRÉ (1).

Comme un jour j'eſtoy' saoul des pompes de la cour
Qui, lors, du beau Gaillon honoroit le ſejour,
Et que trop de plaiſirs m'avoyent ennuyé meſme :
Pour trouver ceux qu'on a d'entretenir ſoy meſme,
Me deſrobant au parc je quittay le chaſteau
Lequel lambriſſé d'or ſied le long d'un coſtau,
Aimant mieux lors me perdre en un deſert ſauvage
Et du gent roſſignol ouir le doux ramage,
Le gazouillis des eaux, que ſuivre, ambitieux,
Ces grands palais dorez qui voyſinent les cieux.
Du chaſteau j'entre donc, — reſvant en noſtre guerre,
Qui doit nous perdre, hélas ! — en un tres beau parterre
Compaſſé d'artifice : & de là je m'en vois
Gaigner ſur un coſtau l'allée au long du bois
Qui, longue, me conduit juſqu'en un lieu ſauvage,
Qui ruſtiquement fait ſembloit un hermitage.
C'eſtoit un roc pointu que la nature ou l'art
A fait d'un canal d'eau enclos de toute part,
Et croy que telle grotte aux Muſes ſoit ſacrée,
Ou qu'en tel lieu l'apprit le ruſtique d'Aſcrée (2).

(1) Parue en 1574.
(2) Hésiode, qui était né à Ascra, aux pieds de l'Hélicon. Simple

Maint hermite y ſembloit ou gravir au rocher
Ou prier Dieu, ou bien à la ligne pescher :
Mais jettant eſtonné autour du roc ma veuë,
Un vieillard grave & ſeul j'adviſe a l'impourveuë,
Qui ſe pourmenoit triſte & penſif à grand pas,
Et ſembloit qu'en parlant & des mains & des bras,
Au rocher & aux bois il racontaſt ſa plainte
Et qu'Echo reſpondoit de pitié meſme attainte :
« O grand Dieu, diſoit-il, qui tiens dedans ta main
Le deſtin, la fortune & tout le genre humain,
As-tu juſqu'à ce temps attendu pour nous faire
Sentir les durs effects de ta juſte collere ?
As-tu point quelque terme ou quelque but prefis
A la diviſion de l'epouſe à ton fils ?
As-tu tant delayé à punir noſtre offenſe
Pour avecques usure en prendre apres vangeance ?
N'auront point quelque fin un tas de factions,
De ſciſmes, de diſcors & de seditions
Qui entre les chreſtiens aujourd'huy ſenracinent,
Et cependant, hélas ! ainſi qu'ils ſe mutinent,

pasteur, il fut enlevé par les Muses un jour qu'il faisait paitre ses brebis sur l'Hélicon : il dépeint pourtant Ascra sous des couleurs peu flatteuses :

Νάσσατο δ' ἄγχ' Ἑλικῶνος ὀϊζυρῇ ἐνὶ κώμῃ
Ἄσκρῃ, κεῖμα κακῇ, θέρει ἀργα λεῇ... etc.

ΗΣΙΟΔΟΥ ΕΡΓΑ ΚΑΙ ΗΜΕΡΑΙ
V. 369 et 340).

Amour, Bonté, Juſtice ont ce ſiecle quitté !
O Dieu, n'eſtoit-ce aſſez que noſtre chreſtienté
Euſt ſi peu d'eſtendue au regard de la terre
Qui tient ce faux Mahom pour un Dieu, tant elle erre,
Si encore ſi peu qu'il y a de chreſtiens
N'avoient guerres entre eus plus que n'ont les payens !
O ſiecle plein de sang & de civilles armes,
Où lon n'oit retentir que ſouſpirs & que larmes !
Helas, de noſtre temps a ton fait une paix
Entre les roys chreſtiens plus grande que jamais (1),
A fin qu'on fiſt apres une guerre en l'Egliſe ?
Eſt-ce icy la concorde, o Dieu, par toy promiſe,
Quand on ne verra plus en toute region
Qu'une foy, qu'une loy, qu'une religion (2) ?
Mais pourquoy ſeul en vain me rompe-je la teſte,
Puiſque ſeul je ne puis appaiſer la tempeſte ?
Il faut que maugré moy je cede a la fureur ;
Ne pouvant donner ordre a la commune erreur,
Il faut caler la voile ; aussi je me retire
De la cour, vray ſejour d'ennuis & de martire

(1) L'allusion semble porter ici sur la paix de Cateau-Cambrésis pour laquelle Jean de la Taille professe la plus vive admiration ; dans la *Remonſtrance pour le Roy* (tome II, page XX) il développe la même idée qu'ici :

Las, on n'avoit oncq veu un accord si paisible
Entre les chreſtiens ne ſi bien aſſuré.... etc.

(2) *Et vocem meam audient et fiet unum ovile et unus paſtor.* Saint-Jean, ch. X, § 16.

Pour me refoudre icy. O malheureux cent fois
Qui f'aime a fe tenir avec Princes & Roys,
Et trop plus malheureux ceftuy-la qui fe fonde
Sur les biens, le credit & les faveurs du monde ! »
Mais ceftuy f'eftant plaint à par soy jufqu'ici
Et m'ayant apperceu, il treffaillit ainfi
Que le berger aux champs alors qu'à l'impourveuë
Quelque ferpent hydeux fe prefente a sa veuë.
Apres donc que je l'eus humblement abordé,
Qu'il m'euft receu auffi, mon nom euft demandé,
Qu'à tout j'eus fatiffait, le fien je luy demande,
Son païs, fa fortune & quelle eftoit fi grande
La plainte qu'il faifoit du temps & de la cour
Qui d'aife & de plaifir me fembloit le fejour,
Comme il pouvoit fouffrir en cour fi triumphante,
En poinct comme il eftoit, mifere fi cuifante.
« Si tu fçavois, dit-il, mon extrème souci,
Et que c'eft de la cour, tu ne dirois ainfi,
Meu plutoft de pitié, pour la melancolie
Que j'ay d'apprehender de France la folie.
Mais pour te dire au vray ma vie, je ne puis,
Mon païs, ny mon fort, ny encor qui je fuis.
Premierement ma vie eft la pire du monde,
Si celle de Caïn, fuitive & vagabonde,
Eft vie dont je vis, mon païs eft la cour
Ou fejournant toujours je n'ay aucun fejour,
Errant comme elle fait, ny vie qui foit vie,

Sinon celle qui porte a la mort meſme envie.
Je ne ſçay qui je ſuis ſinon qu'un inſenſé
Qui ay le dous repos de ma maiſon laiſſé,
Liberté & grans biens, pour touſjours la cour ſuivre,
Pour eſtre eſclave & pauvre & pour vray'ment ne vivre :
Mon sort n'eſt qu'une mort : quant au mal qui me ronge
Et qui dans une mer de triſteſſes me plonge,
C'eſt qu'aiant longuement souffert & attendu,
J'ay bien peu proufité & tout mon temps perdu ;
J'ay beaucoup eu de peine & fait longue deſpenſe
Pour n'avoir rien qu'ennuis & mal en recompense. »
Ainſi ce courtiſan parloit, ſe pourmenant :
Mais apres quelque pauſe il dit continuant :
« Quant au lieu d'où je viens & ce qui plus m'offenſe,
Eſt que l'homme à la femme y rend obeiſſance,
Le docte à l'ignorant, le vaillant au couart,
Au preſtre le gendarme, à l'enfant le vieillard,
A l'inſenſé le ſage : où vertu fait ſervice
A faveur, ignorance, à fortune & au vice ;
Où tout change, où tout va par fortune & faveur,
Où vertu n'a loyer, où le vray poinct d'honneur
N'eſt encor entendu, où l'on rit de ſcience,
Où tous ſentent encor leur barbare ignorance,
Où tout va comme il plaiſt aux femmes & au temps,
Où l'on tient Mars encor en doute & en ſuſpens.
Mais à cell' fin de mieux ſatiſfaire à l'envie
Que tu as de ſçavoir ma miſere & ma vie,

Saches donc que je ſuis de ſang noble conceu....
Heureux & plus qu'heureux ſi, de ſang pauvre iſſu,
Dieu m'euſt fait l'eſprit mouſſe, à fin que je ne ſceuſſe
Que c'eſt d'ambition & auſſi que je n'euſſe
Sentiment de mes maux, eſtant né artiſan
Ou bucheron aux bois pluſtoſt que courtiſan !
Jeune, on m'apprit, avec les lettres, la maniere
De manier chevaux, de leur donner carriere,
D'eſcrimer, voltiger, de chanter & baller,
De courir bien en lice & proprement parler,
De faire ce qui eſt propre à tout gentilhomme.
Des armes ſachant donc tout le meſtier en somme —
Meſtier tant malheureux ! — on m'envoye à la Cour,
Dont je maudis l'an, l'heure & le moys & le jour.
Hors de page, je vins, à fin que je parvinſſe
Aux honneurs peu à peu, ſervir un jeune Prince
Qui eſtoit lors Dauphin : comme, accort & diſcret,
Je ſceus me conformer à ſes mœurs en ſecret,
M'accommoder à luy, ſi bien que, pour me taire
De la peine & du ſoing que j'eus de luy complaire,
Apres avoir ſes mœurs & ſes plaiſirs appris,
J'eus ce bien d'eſtre l'un de ſes plus favorits,
Et parvenant mon Prince au ſceptre, je confeſſe
Que je parvins auſſi en honneur et richeſſe,
Qu'ambition auſſi & l'avare deſir
D'eſtre plus riche & grand me vint plus fort ſaiſir.
Je ſceus diſſimuler & ſceus bien mettre en œuvre

Tout ce que Baltazar de Chaſtilon deſcœuvre
En ſon *Courtiſan feint* (1), tant j'eus bonne façon
De cognoiſtre mon Prince & ſa complexion.
Mais à cell'fin qu'avec ma vie tu entendes
Les joyes de la Cour qui ſont, dis-tu, ſi grandes,
Les grans travaux d'Hercule on pourroit mieus nombrer
Que ceux qu'au courtiſan il convient endurer,
Auquel eſt de beſoing d'un plus grand cueur pour vivre
A la Cour qu'au ſoldat qui veult les armes ſuivre.
Premierement il a, pour dire en bref ſes maux,
A loger & changer de logis mil travaux :
Comme au Prince, il doit faire aux favorits ſervice,
Accompaigner les grands, eſpier quelque office,
Viſiter les ſeigneurs, careſſer les fourriers,
Honorer ſes hayneux, flatter les threſoriers,
Faire dons, tenir table, aux dames eſtre eſclave,
Feindre & diſſimuler, eſtre en poinct & bien brave.
Pour n'eſtre dit tacquin il doit faire bancquets,
Donner aux gaudiſſeurs pour n'eſtre en leurs caquets,
Faire cas d'un chacun pour n'eſtre dit hermite,
Jouër, gaudir, jurer, pour n'eſtre un hypocrite.
Il doit negocier pour parents importuns,
Demander pour autruy, entretenir les uns,
Il doit eſtant geſné n'en faire aucun murmure,

(1) Le *Courtiſan*, par Balthazar de Castillon. La traduction de cet ouvrage italien obtint un grand succès. Jacques Colin, d'Auxerre, en donna une édition à Paris en 1537, Etienne Dolet une autre en 1538.

Preſter des charitez & forcer ſa nature,
Jeuner ſ'il fault manger ; ſ'il faut ſ'aſſoir, aller,
S'il faut parler, ſe taire, & ſi dormir veiller,
Se tranſformer du tout & combattre l'envie :
Voyla l'aiſe ſi grand de ta cour & ma vie.
Mais quels pieds, mais quel cueur, mais quelle bourſe auſſi
Pour courrir, ſupporter & fournir à ceci ?
Mais revenant à moy qui gouvernois mon Prince,
Je tais mil maux que j'eus par l'envie qui grince,
Par avarice auſſi qui en moy les treſors
Conceut de tout le monde & ne croy point qu'alors
Tout l'or que le Pactole & le Gange en leur sable
Font luyre, euſt peu saouller mon cueur inſatiable,
Ny tout l'apport de l'Inde, & les plus beaus joyaux
Que la terre recelle au fond de ſes boyaux.
C'eſt grand cas qu'on ſçait bien la meſure du monde,
Qu'on trouve bien le cueur de ceſte terre ronde
Et le fons & le bout & des mers & des monts,
Mais mon cueur hydropicque fut ſans bout & ſans fons.
Or, comme je penſoy parvenir à grand'gloire
Et ſur mes envieux acquerir la victoire,
Le malheur, làs ! pour moy fut ſi grand que mon Roy
D'un coup de lance attaint mourut en un tournoy ;
Et furent avec luy d'un meſme coup de lance
Renverſez mon credit & le bon temps de France.
Donc toute la promeſſe, ainſi qu'on voit ſouvent,
Que j'avoy d'eſtre grand, ſe tourna toute en vent :

Mais telle mort, n'ayant en moy rendu encore
Morte l'ambition, comme la mer devore
Tout fleuve n'eſtant ſoulle, & comme Erisicthon (1)
D'autant plus qu'il mangeoit d'un appetit glouton,
Tant plus vouloit manger; ainſi toute viande
Ne me pouvant ſouller, tant ma faim eſtoit grande,
Je pris autre party, & vins ceux accoſter
Qui tenoient le Royaume & vouloient regenter,
Si bien que je me vis en ſaveur & en grâce
Plongé plus que jamais & remis en ma place.
Depuis qu'ambition, avarice ou rancueur
(Trois serpents venimeux) rampent ardents au cueur,
Difficile eſt d'eſtoufer leur venin ny leurs flambes :
J'en ay veu maints à qui deffailloient plutoſt jambes
A marcher, yeux a voir, corps & pieds a courir,
Machoires a maſcher, que langue a requerir.
Mais quant au nouveau Roy qui ſervoit de fantaume
A mes gens qui ſous luy manioient le Royaume,
Il nous faillit encor, & nous vinſmes tous lors
En ce facheux danger qu'on nomme Boute-hors.
O comme j'accuſay la mort & la fortune

( ) Erysicthon, fils de Myrmidon ou de Triopas, roi de Thessalie : condamné, pour avoir abattu un bois consacré à Cérès, au supplice de la faim, il mangea tout son bien, celui de toute sa famille; puis il errait sur les routes, mangeant les restes : enfin il se mit à manger ses propres membres et périt ainsi d'une manière misérable, ne laissant après lui que le souvenir du plus grand mangeur connu de l'antiquité.

D'avoir entre-rompu noſtre faveur commune,
Que je pleuray ce Roy a cause qu'à sa mort
Je perdoy, de rechef, ma force & mon support !
Mais c'eſt la pitié lors de voir un gentilhomme
Qui deffavoriſé rompt mille fois ſon ſomme,
De le voir tourmenté comme ſ'il fuſt couché
Deſſus un lict qu'on euſt d'orties enjonché,
De voir comme il tient hault ſon chevet & ſe veautre
Tantoſt ſur un coſté & tantoſt deſſus l'autre,
De voir comme il ne fait que reſver, murmurer,
Regretter ſa maiſon, maudire & souſpirer,
Qu'accuſer ſon malheur, ſi triſte en tels allarmes
Qu'il remplit l'air de cris & la terre de larmes !
Si par anatomie eſtoit ſon cueur ouvert,
On ſ'eſcriroit d'un cueur qui auroit tant ſouffert,
Tant plaint & ſouſpiré & ſi pour ſes offenſes
Il ſouſpiroit autant, ô quelles penitences !
L'homme a ce cueur ſeroit, par martyres non feints
Mais par ſoin eſpineux, plus martyr que les ſaincts :
Et croy qu'il n'y auroit par un long navigage
En haulte & pleine mer tel danger du naufrage
Qu'au gouffre d'un tel cueur, j'enten ſi ces ſanglots
Eſtoyent changez en vent & ses deſirs en flots.
Donc apres telle mort, voyant un change eſtrange,
Un Roy plus jeune encor, de robbe auſſi je change,
M'appuyant des plus grands, & pour ſervir au temps
Ruſé je pris l'habit meſmes des proteſtans,

Et desja me voyois en faveur honorable
Assez pour contenter un desir raisonnable.
Mais le Roy estant pauvre, ayant les Roys defunctz
Fait despense excessive & fait de grands emprunts,
Je demeuray en blanc, & puis voicy la guerre
Malheureuse entre nous, qui en diverse terre
M'eslongna de la cour : tant qu'en nulle façon
Je n'ay peu malheureux recueillir ma moisson. »
Ayant ainsi parlé, il nous prit une envie
De nous seoir sous le roc ; puis sa plainte a suivie :
« O que j'ay maintenant, disoit-il, de rancueur
Me voyant mescognu, que j'ay de creve-cueur
De me voir envieilly, & par despense vaine
D'avoir perdu mon temps, mon argent & ma peine,
De cherir mes haineux, de servir l'incognu,
Et qu'à moy lon prefere un nouveau survenu,
D'espier le loisir d'un fascheux secretaire,
D'attendre à une porte & parler par se taire,
D'honorer un villain, d'appeller courtisans
Ceux qu'on debvroit nommer bourreaux ou pavsans.
Mauditte guerre ! hélas ! n'estoit-ce assez que France
Eust souffert par avant si grand perte & despense,
Si tu ne venois or la ronger par dix ans,
Donner aux estrangers les biens deus aux enfans,
Despartir les honneurs avec un tel desordre
Qu'a tes plus grands suppostz tu as fait donner l'ordre ?
Cependant mon credit & mes amis sont morts,

Ma fortune eſt paſſée & souffre mil remorts :
Voyla comme a la Cour il m'a ſallu repaiſtre
De fumée & de vent, ſans jamais me cognoiſtre,
Où, perdant mes vertus, je me ſuis tout perdu ;
Voyla comme mon âge en vain j'ay deſpendu,
Voyla comme mes ans ont eſté un menſonge,
Ma vie une mort longue & ma jeuneſſe un ſonge,
Mes plaiſirs ſcorpions; bref la Cour m'a eſté
Un jeu ou j'ay perdu & temps & liberté.
Le loyer que j'en ay eſt que je m'en retorne
La memoire gaſtée & le jugement morne,
Le chef gris, & la goutte aux jambes & aux mains,
Mes plus beaux ans paſſez & la gravelle aux reins :
Ce qui plus me deplaiſt eſt que je deplais ore
A tous & tous à moy & me deplais encore.
Que je ſuis different de celuy que j'eſtoy
Quand gaillard, jeune & beau, mon Roy je contentoy,
Magnifique en piaffe, en habits & deſpenſe,
Gorgé d'eſtats, d'honneurs, & n'avoy ſuffiſance !
Mais c'eſt l'heur de ma Cour où j'allay gracieux,
Veritable, innocent & sobre & vertueux,
Mais j'en revien haultain, menteur, plein de malice,
Gourmand & moins garny de vertus que de vice :
J'allay jeune & diſpos, mais j'en revien malſain,
Sourd & louſche & peſant & d'ambition plein.
Quanteſſois tout deſpit ay-je ma deſtinée,
Ay-je accuſé mon aſtre & l'heure fortunée

Qu'à la cour je vins oncque & tout defeſperé?
Quantes fois m'at-on veu, hors de moy egaré,
M'oublier juſque là qu'ayant trop de penſée
Je parloy ſeul tout haut en perſonne inſenſée?
Quantes fois proteſter d'abandonner la court?
Quantes fois me botter pour revenir tout court,
De ne m'attriſter plus, pour croiſtre ma triſteſſe?
Et quantes fois voyant le Roy faire largeſſe
A quelqu'un plus qu'à moy, ay-je eſté, làs, tenté
De m'enfuir aux deſerts de rage tourmenté!
Quantes fois ay-je creu que ceux avoient commise
Quelque faute execrable envers Dieu ou l'Eglise,
Ou pippé un mineur, fait quelque meſchant tour
Qui venoient faire ainſi penitence à la cour!
  Mais ceſtuy n'a-il pas le cueur puſillanime
Qui vend ſa liberté ou qui point ne l'eſtime,
Comme le courtiſan qui la donne ou la vend
Pour un peu de promeſſe ou pour un peu de vent?
Qui souffre plus au cueur d'amertume ſecrette
Et de captivitez que d'or en ſa boëtte,
Qui n'a pas un quartron de vraye liberté
Pour dix livres qu'il a d'honneſte volonté?
  En cour je ne vis oncque un libre qui jouysse
De ſa liberté vraye, un content, un qui puiſſe
Satiſfaire à chaſcun : car ſ'il eſt gracieux
On le nomme flatteur; ſi grave, glorieux;
Si gaillard, eventé; ſ'il parle peu, ignare;

Si vaillant, eſtourdy ; ſi ménager, avare.
La Cour eſt un theatre où nul n'eſt remarqué
Ce qu'il eſt, mais chaſcun ſ'y mocque eſtant moqué :
Où fortune jouant, de nos eſtats ſe jouë,
Qu'elle tourne & renverſe & change avec ſa rouë.
Tout y eſt inconſtant, tout y eſt imparfait ;
L'un monte & l'autre chet, & nul n'eſt ſatiſfait.
L'eſprit bon ſ'y fait lourd, la femme ſ'y diffame,
La fille y perd ſa honte, la veufve y acquiert blaſme,
Les ſçavants ſ'y font ſots, les hardis eſperdus,
Le jeune homme ſ'y perd, les vieux y ſont perdus.
Tous y ſont deſguiſez, la fille y va ſans mere,
La femme ſans mary, le preſtre ſans breviaire,
Le moyne ſans congé, ſans habit le prelat,
Sans livres le docteur, ſans armes le ſoldat.
A la cour on n'eſt pas habille entre les hommes
Qu'on ne doibve, à pluſieurs, pluſieurs ſommes :
C'eſt l'eſtophe aux marchands, les façons aux tailleurs,
Aux hoſtes les deſpens, le gaige aux ſerviteurs.
A la cour le flateur on surnomme amiable,
Le follaſtre gentil, le ſuperbe honorable,
Le rufiſque amoureux, l'outrecuidé vaillant,
Le hableur eloquent, ſage le peu parlant;
Bref, pour tel que tu es jamais on ne te nomme.
Pour la religion le neutre eſt habile homme.
En cour, on mange, on rit avec ſes ennemis :
On eſt importuné de parents & d'amis :

A la cour on ſe plaint, ſ'altere & ſe paſſionne
Ou que le temps n'eſt plus, ou que plus on ne donne,
Que le Roy n'a plus d'yeux, le treſorier de mains,
Le chancelier d'ouye, ou que tu n'as bons reins
Pour ſupporter le tout, on ſouffre, on diſſimule,
On querelle, on rapporte, on ſ'advance, on recule.
En cour y a rancueur entre les familiers,
Haynes entre les grands, debats entre officiers;
Tous pour y faire mal trouvent ſujets propices,
L'adultere l'amour, le mutin ſes complices.
On n'employe & l'eſprit & le temps à la court
Qu'à braver ſur l'amour, demander quel bruit court,
Qu'à reſcrire aux amis, aller de place en place
Parler d'un dé, d'un chien, d'un oyſeau, d'une chaſſe.
O combien davantage on doit priſer les champs
Où les hommes ne ſont ſi cauts ny ſi meſchants,
Où lon ſe loge avec commodité plus grande,
Où lon a meilleur air & meilleure viande,
Où lon vit plus ayzé, voire à meilleur marché,
Car ſi grand on n'y voit le vice & le peché :
Meſmes pour ne donner aucun loiſir au vice,
On y fait peu d'exces & beaucoup d'exercice !
Où ne fault courtiſer mareſchaux ny fourriers,
Prendre ſon bulletin, ny gaigner treſoriers,
Ny deſpaver maiſons, bruſler menuiſerie,
Battre ou faſcher ſon hoſte, uſer de braverie,
Tenir rang ny grandeur, arriver tard les nuits,

Ny faire aucun debriz ny moins rompre aucun huis ;
Où ne chault du lever de Monſieur ny de faire
Aucun inclinabo à quelque ſecrétaire,
D'idolatrer les grands ny d'aller au Palais,
Ne chault des bons logis, de coffres ny mulets :
Où tant de ſuyte on n'a ny de ſoing à ſes gages,
Où battre ny crier tu n'oys laquais ny pages,
Plaindre maiſtres d'hoſtels, babiller cuiſiniers,
Où tu ne crains pippeurs pour tirer tes deniers,
Ny dames ta ſubſtance, où l'on vit bien heureux
Sans changer n'arpenter tant de terre & de lieux,
Sans faſcher n'eſprouver gens ny meurs tant diverſes,
Sans courir n'eſſayer fortunes tant adverſes !
Où l'on vit repoſé & non importuné,
Gouverné par raiſon & non paſſionné :
Où l'on vit pour mourir & non pour touſjours vivre,
Comme on pense à la cour, où nul pour touſjours suivre,
Touſjours eſtre en cervelle, a loisir de mourir :
Où l'on peut ſans danger aller ſeul, ou courir
Sans perdre gravité, & ſans houſſe & ſans arme,
Sans pages à Monſieur ny filles à Madame.
Combien doit-on priſer les champs où vit ſanté,
Où Phœbus, d'un long tour, depart plus de clarté,
Plus la terre il eſſuye, où plus ſeure eſt la vie,
Plus grand le paſſetemps, moindre la faſcherie :
Où l'on ne ſçait que c'eſt de bouccon (1), d'aſſaſſin,

(1) Bouccon, bouchon : en italien *boccone*.

De vieille maladie & jeune médecin,
De julep, de bolus, de syrop, d'apozime :
Où la goutte eſt nouvelle, où verolle eſt un crime :
Où, quand l'on veut, on mange, avecques qui l'on veut,
A gré & ſans ſoupçon ; mais en cour on ne peut,
Car avec tes hayneux faut manger, hypocrite,
Trop tard, & ſans ſaveur, la viande mal-cuite.
Combien priſer les champs où Dame Ambition
Pour ſe battre ne donne aucune occaſion,
Ny eſtats pour briguer, ny pour courir offices,
Ny pour tuer chevaux, courriers, ny benefices !
O Demi-dieu, qui vit en ſon champ retiré,
Où l'on dit librement tout ce qui vient à gré,
Où avec ſes voyſins ſans que l'on diminuë
En rien d'auctorité on deviſe à la ruë,
A la fenêtre, à l'huis, à toute heure, en tous lieux,
Sans eſtre tant bragard ny cerimonieux.
Heureux à qui, reclus, il ne faut tant deſpendre,
Ny mendier ſi loing tapiſſerie en Flandre,
Ny vaiſſelle d'argent, ny charroy, ni mulets,
Ny tant ſuperbe train de gents & de valets,
Ny tant d'habits pompeux, d'appareils de viande,
De licts de camp parez & de linge d'Hollande,
A qui ne fault qu'un champ & menage arreſté,
Qu'une robbe l'hyver & qu'une autre l'eſté.
Heureux qui, hors de cour, eſchappé ſe peut dire
D'une belle priſon, d'une joye martyre,

D'un cahos eternel, d'un magnificq' tombeau,
D'un triomphe ſans fin, & d'un gouffre ſans eau,
Bref d'une mommerie où avec fausse barbe
Les maux viennent maſquez, dorez, comme rubarbe.
Helàs, que je vous plains, ô chetifs courtiſans,
Qui par mille ſoucis accourciſſez vos ans,
Puis vous ſaittes des grands, des maiſtres & des braves,
Et ne regardez pas que vous eſtes eſclaves
De mil affections, & celuy qui pourroit
Voir voſtre cueur à nu, certes il le verroit
Plus tourmenté que n'eſt la mer quand peſle-meſle
La tourmentent les vents, la tempeſte & la greſle :
Il le verroit miné d'eternelle langueur,
Rongé d'ambition & navré de rancueur !
O combien plus heureux celuy qui, ſolitaire,
Ne va point mendiant de ce ſot populaire
L'appuy ny la faveur, qui, paiſible, ſ'eſtant
Retiré de la cour & du monde inconſtant,
Ne ſ'entre-meſlant point des affaires publiques,
Ne ſ'aſſubjectiſſant aux plaiſirs tyranniques
D'un ſeigneur ignorant & ne vivant qu'à ſoy,
Eſt luy-meſme ſa cour, ſon ſeigneur & ſon Roy,
Qui n'eſtant point tenté d'avarice, d'envie,
D'orgueil, d'ambition, hameçons de la vie,
Et ne cherchant ailleurs qu'en ſoy-meſme ſon heur,
Eſt plus riche & content que le plus grand ſeigneur !
Où le ſol courtiſan qui ne dépend ſa vie

Qu'à ſécher ſur le pied, qu'à ſe geſner d'envie,
Qu'à deguiſer habits, qu'en ſonge & chaſteaux peints,
Qu'en treſors d'alchmie, en vent & plaiſirs vains,
Qu'à mendier le gouſt d'une vaine fumée
(Qui ſ'acquiert à grand'peine & toſt eſt conſumée),
Piaffer, ſe friſer, à faire l'amoureux,
Eſt le plus malheureux de tous les malheureux !
Tu diras qu'à la cour chacun accourt en ſomme,
Et qui n'y court n'eſt dit heureux, ny habille homme;
Mais je dy plus heureux, qui n'ayant ceſt erreur
Ne suit ſage la cour de Roy ny d'Empereur,
Mais plus content d'un toict que d'une cour bien ample
Se rit de nos ſoucys & de loing les contemple.
Tant ſ'en fault qu'à la cour ſoient les meilleurs eſprits,
Ny les gens plus heureux, ſages & mieux appris,
Qu'au contraire l'on trouve aux champs dix fois plus d'hommes
Plus heureux & gentils qu'à la cour nous ne ſommes.
Meſme ſi Catherine avoit, pour le plus court,
Les folles de ſon ſexe envoyé hors de court,
Et ſi de ſon coſté le Roy Charles, mon maiſtre,
Tous les veaux de la cour avoit envoyé paiſtre,
Ils ſeroient preſque ſeuls, & n'auroient aujourd'huy
Grand beſoing de fourriers ny de la preſſe ennuy.
O combien d'eſprits bons & gentils perſonnages
Et de cerveaux raſſis ſe cachent aux villages
Par faute de fortune ou de moyens trop courts !
Et combien d'eſprits lourds ſe declarent aux courts !

Combien y en a il qui ſe font valoir — beſtes —
Pour eſtre en grand credit & non pour eſtre honneſtes !
Un peuple eſt plus qu'un Roy, un content qu'un chetif,
Ainſi un libre aux champs qu'un courtiſan captif !
Mais ce qui plus me deult & rend mélancolique,
Eſt le piteux eſtat de noſtre Republique ;
Là̀s, où eſt Ciceron & ſon zele eloquent,
Pour lamenter icy, par un parler piquant,
L'erreur de ceſt eſtat qui court en decadence,
Qui ſon mal — le voyant — ne voit par ignorance,
Qui eſt pour choir bientoſt par ſon aveugle erreur
En pareille ruine & miſere & horreur
Qu'on vit Jeruſalem, Conſtantinople & Troye,
Où ſi terrible fut la ruine & la proye
Et le meurtre & le ſac & le feu & la faim
Qu'en l'une de ces trois on vit le ſang humain
Servir d'eau pour le feu : qui ne voit le danger
Où nous allons ainſi tomber par l'eſtranger !
Mais veu qu'on ne peult fuir l'heure & la deſtinée
Par qui doit noſtre France eſtre un jour ruinée
Ainſi que tous Eſtats, à fin de ne voir plus,
Retiré à l'écart, tant d'erreurs ny d'abus,
Je veux quitter la cour & ma vie mauditte
Et m'en aller au loing vivre ainſi qù'un hermite.
Quoy ! ſi tant d'anciens, Pericles & Platon,
Si Diocletian & Luculle & Caton,
Si Senecque & celuy que ſurnomma l'Afrique

Ont ſçeu tous ſeuls bien vivre & fuir la Republique,
Et ſi ce grand Cœſar, ce dernier Empereur,
Qui a peu quelquefois faire à la France peur,
Si meſmes un grand Turc ont quitté leur empire
Pour la vie recluze & fuy la cour martyre,
Dois-je eſtre plus retif à ne m'empeſtrer plus
En appats de la cour ainſi qu'en une glus ?
Vault-il pas mieux marcher le premier au village,
La fortune ayant baſſe & tres hault le courage,
Que ſecond à la cour (comme diſoit Ceſar)
Où la vie & l'honneur ſont en plus grand hazard !
Arriere donc plaiſirs, pompes deſordonnées,
Délices, paſſetemps, joyes empoiſonnées,
Et tous les vains eſbats qu'une cour peult donner.
Je veux, comme un Timon (1), telle vie mener
Que dans la Thebaïde & la chaude Lybie
Tant d'hermites menoient : ô tres heureuſe vie
Qui fait cognoiſtre Dieu & qui diſtraitte fait
Le philoſophe grand & le poete parfait :
O tres heureux qui docte en ſon eſprit reſonde
Les miracles cachez & merveilles du monde !
Arriere hypocriſie, inimitié, diſcors,
Fraudes, ambitions, envie & faux-rapports,
Arriere ennuis ſucrez de joye toſt paſſée :

(1) Allusion au Ve dialogue de Lucien. Timon, né vers 440, victime de l'ingratitude des hommes, se retira dans une solitude absolue et se laissa mourir de la gangrène pour ne pas être soigné.

Je veux tourner en Dieu mon cueur & ma penſée,
N'avoir ſeul qu'un beau livre & mile beaux diſcours
Qui ma libre penſée entretiendront touſjours.
Je ne veux plus manger choſe qui ait eu vie :
Les lettres & les arts & la philoſophie
Seront mes paſſe-temps & prendray mes eſbats
A contempler tout ſeul l'univers hault & bas,
A voir dans un papier toute la terre entiere,
A voir les corps du ciel enclos dans une ſphere,
A prevoir l'advenir par mil ſignes certains
Que par les animaux Dieu demonſtre aux humains,
Sçavoir l'aſtrologie ou ſouvent je m'encline,
Lors que d'un art ſubtil à part moy j'imagine
Les ſecrets de Nature & de tout l'univers,
Que meſurant les cieux, les terres & les mers,
Eſlever mon eſprit juſqu'au ſein de Dieu j'oſe.
O le plaiſir que c'eſt d'éplucher telle chose
Cognue à peu de gens & d'un eſprit profond
Contempler les ſecrets qui dans le ciel ſe font !
De voir qui fait rougir les ſanglantes comettes,
D'où ſ'engendrent les vents, d'où les nuës ſont faittes :
Sçavoir quelle raiſon fait la lune faillir,
Quelle cauſe contraint le ſoleil de pallir,
Qui fait bigarrer l'arc, qui cauſe le tonnerre,
Qui fait mouvoir parfois le ventre de la terre,
Sçavoir quel eſt le cours des aſtres, qui ſont ceux
Qui ſont les plus haſtifs & les plus pareſſeux :

Sçavoir quelle eſt d'iceux l'harmonie & la routte
Qu'ils tiennent en ballant, ſçavoir de quoy la voute
Des cieux eſt compoſée, & quel eſprit ſouſtient
Le corps de l'univers, l'anime & l'entretient :
Sçavoir quels aſtres ſont immobiles & fermes
Et quels ne le ſont pas, ſçavoir qui ſont les termes
De la mer Oceanne & pourquoy ſi ſouvent
Elle a deſſus le dos la tempeſte & le vent !
O le plaiſir que c'eſt, ayant au poing un livre,
De ſe perdre en un bois & de tous ſoings delivre
D'ainſi philoſopher, au pris des maux cuiſans
Qui dechirent les cueurs des pauvres courtiſans !
Je veux donc, pour mener au village une vie
Telle qu'un grand Roy meſme y doit porter envie,
Au village où l'on vit comme on meurt chacun jour
En ce faux labirinthe & chimere de cour,
Fuir la cour & choiſir le bel air du village
Afin de m'egarer de bocage en bocage,
De coſtaux en coſtaux, de rocher en rocher,
Et, quand je ſeray plus à loyſir, de peſcher
Le poiſſon à la ligne, & veux que la grand'paume,
L'harquebuse & les champs me ſoient plus qu'un Royaume.
Quel plaiſir eſt-ce aux champs où semble que le jour
Soit plus clair & plus beau & moins court qu'à la cour,
De jouïr du printemps, de voir faire aux tourtr'elles
Et leurs nids & leurs chants & leurs amours fidelles,
D'ouïr du roſſignol la fredonnante voix,

Le chant d'autres oyſeaux qui caquettent aux bois,
Le chant de la bergere & ſon amour ruſtique,
Voir des mouches à miel la gente république,
Voir le vert & l'azur & des bois & des eaux,
Voir d'automne & d'eſté meurir les fruits nouveaux,
Les bleds & les rayſins, de voir en ſon ménage
Le beſtail retourner au ſoir du paſturage !
Quel plaiſir en hyver de voir l'autour en l'air,
Le faucon pour riviere ou pour les champs voller,
Suivre un lievre à force ou prendre, quand il nège,
Mil oyſeaux à la glus, quelque beſte au piege,
Detracquer & tirer : & quel plaiſir d'enter,
Jardiner, cultiver, labourer et planter,
Railler les bonnes gens, voir retailler la vigne,
Preſſer haye ou foſſez ou fruitier à la ligne,
Quel plaiſir, dis-je, au pris de tant d'ingrats travaux
Auxquels les courtiſans ſont duits comme chevaux,
Ou comme anes au baſt, ou bœufs à la charrue !
Sortons donc de ces lieux où le travail nous tue !
Fay toy ſage à mon dam & pren pitié de toy,
Car quant à toy tu dois prendre exemple ſur moy,
Quitter la cour venteuſe & par vertu meilleure
Ton habit courtiſan ſecouër de bonne heure,
Renvoyer peu à peu le vice qui, riant,
Entre touſjours chez vous & ſ'en part en criant,
Oublier tout aux champs : car quel dueil le colere
Auroit de n'y tancer, de n'aymer l'adultere,

Quel dueil l'ambitieux de n'y plus commander
Et l'avaricieux de ne plus demander ?
Retirons nous enſemble, à fin que charitables
Aux pauvres nous ſoyons à chaſcun ſecourables,
Car d'appaiſer mutins, deffendre l'oppreſſé,
D'appointer mil procès, conſoler l'offensé,
Viſiter priſonniers, faire garder juſtice,
Souſtenir l'orphelin, ſera noſtre exercice.
Surtout n'oublie Dieu que tu dois requerir ;
Mais, aiant bien veſcu, appren à bien mourir,
Et ſois ſobre de vin, d'habit & de viande.
Quant à moy je cognoy ma faulte ſi tres grande
Qu'accuſer je n'en dois que mes deſirs et moy :
Tout courtiſan ne doit ſe plaindre que de ſoy,
Veu qu'aucun ne m'a fait tant d'outrage à ma vie
Que je m'en ſuis cauſé par ma propre follie
(Laquelle cherche ailleurs que chez moy mon larron)
Veu qu'à moy j'ay eſté plus cruel que Neron,
Voire plus ennemy. C'eſt raiſon qu'on endure
Le coup que par ſon glaive à ſoy-meſme on procure.
Digne eſt celuy d'honneur qui meſprise en ſon cueur
Un Royaume, un Empire & de ſoy eſt vainqueur.
Mais qui fuit la cour jeune & vainc ſes deſirs meſme,
Ceſtuy eſt digne encor de gloire plus ſuprême
Qui ſon conſeil & ſoy meſprise & cognoiſt bien,
Car le meilleur conſeil eſt le meſpris du ſien.
Adieu doncque, la cour où tout malheur abonde,

La farce & moquerie & la fable du monde,
Adieu cour puiſqu'en toy aucun ne peult de ſoy
Ny de toy ſe fier, à cauſe que chez toy
Le paſſé eſt paſſé, le preſent trop tost coule,
L'advenir trop tard vient & que tu as la boulle
De fortune empruntée & qu'en un jour tu faits
Les plus grands trebucher & puis tu les refaits.
Adieu la cour, de tous la commune merveille,
Où le cueur & les pieds & la langue & l'oreille
Avec l'œil ne ſont las ny ſaouls de deffier,
D'aller, d'ouïr, de voir & touſjours murmurer.
Adieu cour, puiſque tous ſe plaignent & lamentent,
Tous ſoupirent chez toy & nuls ne ſe contentent,
Tous meurent en vivant & ſ'enterrent tous vifs.
Adieu, cour, puiſqu'à tous liberté tu ravis.
Adieu, puiſque chez toy le paiſible on deſpriſe,
Que le ſeditieux on louë & favorise,
Le riche on enrichiſt, le pauvre on appauvriſt,
Que du fol on ſe ſert & du ſage on ſe rit,
Qu'au traiſtre & au tyran on donne recompenſe,
Qu'on pourſuit le loyal dont l'on a deffiance,
Qu'on punit l'innocent : adieu puiſque touſjours
On y fait ce qu'on doit & qu'on veult au rebours.
Adieu puiſque chez toy la ſcience eſt ſottize,
La piaffe eſt vertu, ſageſſe couardiſe,
Menſonge eſt verité, juſtice cruauté,
Paillardiſe eſt honneur & larcin loyauté,

Que brigandage eſt guerre & ménage avarice,
Et qu'aujourd'huy chez toy l'on fait vertu de vice.
Adieu puiſqu'avarice abuſe les plus vieux,
Les prelats convoitiſe, orgueil l'ambitieux,
Rapports les grands ſeigneurs, les favoris rancune,
Les princes flatterie & tous enfin fortune.
Adieu, cour, vray Protée, qui ſe change & deçoit,
Vend le droit pour l'envers & l'envers pour le droit ;
Vray'éponge d'Alcine, adieu qui prend ſans rendre,
Faſche ſans conſoler & derobe ſans prendre,
Qui accuſe ſans plainte, donne arreſt ſans ouïr.
Adieu, cour, puiſqu'en toy aucun ne peult jouïr
Sans trouble d'aucun bien, de grandeur ſans offenſe,
Sans reproche d'honneurs, de biens ſans conſcience,
Ny de repos ſans peur, ny de paix ſans diſcord,
Ny d'amour ſans ſoupçon, ny de vie ſans mort.
Adieu, cour, qui nous fais devorer aux affaires,
Qui promés ſans tenir, fais ſervir ſans ſalaires,
Aydes pour faire choir, tends tes glus pour happer,
Qui ris pour mordre expres, & ſemons pour tromper.
Adieu, cour, qui empruntes en ce temps où nous ſommes
Affin de meſurer les merites des hommes —
Non ſelon la valeur, mais ſelon la maiſon —
L'aune d'opinion & non pas de raiſon :
Qui fais bruler ſans feu, qui fais voler ſans ailes,
Le moulin ſans eau moudre & naviguer ſans voyles :
Adieu cour, qui nos biens aux medecins depars,

Advocats et flatteurs, & les mets en trois parts.
Adieu, puiſque celuy qui chez toy fait demeure
Eſt le plus aſſeuré qui moins ſur toy ſ'aſſeure :
Qui t'ayme eſt mal traicté, qui te ſuit ſourvoyé,
Qui te gaingne perdu, qui te ſert mal-payé,
Aveugle qui te voit, abuſé qui te hante,
Et le plus mal content celuy qui te contente.
Adieu, cour, puiſqu'en rien ne ſervent les bienfaicts,
Services, ny feſtins, ny preſens qu'on t'ayt faits,
Ny fables qu'on t'ayt dit, ny amour qu'on te porte,
Ny foy qu'on ayt en toy, ny raiſons qu'on t'apporte.
Adieu, cour, puiſqu'heureux ſont ceux qui en ſont hors,
Qui en peuvent ſortir ſains d'eſprit & de corps,
Sans goutte ny gravelle ou micraine à la teſte,
Sans avoir en l'ouye une ſourde tempeſte,
Sans neige ſur le chef, ſans mauvaiſe couleur,
L'eſprit ſans paſſions & le corps ſans douleur.
Adieu, cour, où l'on paſſe en vices la jeuneſſe,
En ſoucis l'aage meur, en plaintes la vieilleſſe :
Adieu, cour, puiſqu'en toy n'y a autre deduit,
Que de trotter le jour & de jouer la nuit,
Se mocquer de quelqu'un, leurer quelques novices,
Conter quelque nouvelle & ſonger nouveaux vices.
Adieu, puiſqu'aucun n'eſt qui peuſt vivre avec toy ;
Car, ſ'il vange une injure, il offenſe le Roy,
S'il la taiſt, ſon honneur, ſ'il ne rit & viſite
Ses amys, on le dit ſuperbe ou hypocrite :

S'il les voit bien ſouvent, il eſt ſoudain noté
Ou d'indiſcretion ou d'importunité :
Puiſqu'aucun n'eſt chez toy ſans default ny ſans note,
Ny ſans mais, ny poſſible aucun qui n'ayt marotte.
O cour, peu courte à moy, ton courtiſan, ô cour,
Te conjure à jamais & veult fuir ton ſejour :
Contre toy donc, ô cour, je proteſte & te prie
De ne pretendre plus nulle part à ma vie,
Puiſqu'eſperer de toy rien ne veux & ne doy,
Et que je ne pretens nulle choſe de toy.
Je t'incagne à jamais, ny veux qu'en nulle ſorte
Le ſouvenir de toy bucquer vienne à ma porte :
J'ay mis fin à mes maux, ſi d'eſpoir & du ſort,
Car, après mille perils, je veux ancrer au port. »
Ainſi ce courtiſan, avec larmes non feintes,
Plaignoit le temps perdu & degorg'oit ſes plaintes,
Dont les graves accens euſſent meu les lyons,
Voire meſme le roc ſoubs lequel nous eſtions.
M'ayant de ſes diſcours remply doncques l'oreille
Et reveillé l'eſprit de pitié & merveille,
Je le jug'ay enſemble heureux & malheureux,
Heureux d'eſtre ſauvé d'un gouffre dangereux,
Malheureux que le temps & non pas ſa prudence
Luy avoit amené l'ordre & la repentance.
Mais ſes dicts & ſanglots dans mon oreille entrez
Et depuis dans mon cueur ſi bien caracterez
M'eſmeurent tellement & d'horreur & de crainte

Que de laiſſer la cour fut ma raiſon contrainte :
Aymant mieux honorer mon petit Bondaroy —
Que chaſtelain je tiens en hommage du Roy, —
Me pourmener au bord de ma petite Eſſonne
Qui mes vers & mon nom deſja, deſja reſonne (1),
Que ſi chez ceſte ingrate on me voyoit r'entré,
Indigne d'eſtre dit *Courtiſan retiré* (2).

(1) Cependant Jean de la Taille se prend souvent à regretter de ne pas paraître sur un plus grand théâtre. Le petit poëme que nous donnons plus loin, *le Combat de Fortune et Pauvreté*, est le piquant tableau du combat qui se livre à cet égard dans son esprit. L'expression de regrets n'est pas bien rare, dans son œuvre. Ainsi, dans le *Cantique à Dieu sur la mort d'Angelique, sa sœur* (tome II, page CLVII) :

N'eſtoit-ce aſſez d'empeſcher mon renom
Et mes deſſins, ſi encore, Seigneur,
Tu ne m'oſtois le vrai cueur de mon cueur !

(2) A la suite de cette satire, Jean de la Taille a réédité le sonnet satirique contre les courtisans, inséré page IX de notre volume.

LE

PRINCE NÉCESSAIRE

POÈME.

PRÉFACE

BIEN des poètes, bien des artistes, bien des guerriers, bien des politiques, bien des châtelains, bien des rejetons d'une illustre lignée, bien des nobles débris d'un beau passé ont manqué d'argent, comme aussi bien des grands cœurs tout remplis d'immortelles espérances. Jean de la Taille a été l'un de ces hommes, épris d'honneur, sur l'existence desquels la Fortune et la Pauvreté se sont livré leur bataille : la Pauvreté parfois triomphe et la gloire demeure inédite, ensevelie dans la poussière des archives.

Tel a été le sort du *Prince Nécessaire* que nous publions pour la première fois :

on savait bien l'existence de ce poème; La Taille (1) mentionne plusieurs fois son *Prince,* et même comme une œuvre de prédilection; c'est le morceau de *bonne bouche* promis par lui à la postérité pour le couronnement et la consécration de sa gloire. Dans le *Combat de Fortune et Pauvreté,* la Fortune, énumérant les dons qu'elle répand sur le poète, se vante de l'avoir rendu immortel par ses vers, et de lui avoir

fait faire —
Pour sa patrie — un PRINCE NÉCESSAIRE.

C'est en 1572 (et cette date n'est pas indifférente) que Jean de la Taille, dans la préface des œuvres de son frère Jacques, annonce la publication prochaine du *Prince Nécessaire* (*mon Prince Nécessaire*) : alors jouissant d'un succès véritable (2), voyant sa *Remonstrance pour le Roy* atteindre à la fois sa neuvième année de vogue et sa huitième

(1) Et ses biographes après lui.

(2) En 1574, il fut fait bourgeois de Beauvais, d'après Lelong et Fontette.

édition, et honorée même de la contrefaçon, n'avait-il pas le droit de tout espérer et les lauriers déjà cueillis ne doivent-ils pas parer aux yeux même de notre siècle, pour lequel il n'écrivait pas, les naïves expressions de sa joie et de sa confiance ?

S'il n'a pas livré son poème à un éditeur, ce n'est sans doute pas à lui qu'il faut nous en prendre. On pourrait supposer qu'en définitive, le *Prince Nécessaire* étant une œuvre politique, huguenote même, oui, huguenote de sang et d'os, le lendemain de la Saint-Barthélemy n'aurait pas semblé à l'auteur une heure très propice de publicité : je ne pense pas pourtant que ce soit une idée de prudence qui ait empêché La Taille et cela pour plusieurs motifs. L'inspiration calviniste du poème n'est pas douteuse, il est vrai : l'auteur avait, nous l'avons dit (1), couru les champs de ba-

(1) V. la *Notice* de sa vie, tome I, pages 31 et 65, note A.

taille religieuse, — sans fanatisme par exemple (1) — : si plus tard, en 1575, il se marie tranquillement dans le giron du catholicisme, cet acte n'efface point les tirades peu catholiques que le *Prince Nécessaire* renferme encore (2), mais au cas où une raison seule de calcul eût retenu sous la presse l'édition prête à éclore, n'est-il pas permis de croire qu'un accommodement, peut-être, se fût rencontré.... La gloire est une femme, qui veut l'épouser peut bien lui sacrifier un hémystiche; si comme

(1) C'est son père, Louis de Bondaroy, qui se convertit au protestantisme et qui, par acte du 29 novembre 1570 (minutes du notaire Chenard, à Pithiviers), manda de déclarer devant le bailli d'Orléans son intention de faire célébrer le culte réformé à Bondaroy.

(2) Dans le préambule du livre I, au milieu d'un vif tableau des malheurs du temps, il gémit qu'on ait vu des deux parts *favoriser la pire* et que la calomnie ait *masqué le vray, le Prince enveloppe.* Ailleurs, il veut que son prince

« *Aille, avec l'art Romain, contre Rome et ses droits*
Qui ne s'accordent pas avec ceux de nos Roys :
Contre ceux qui de Paul pour leur faire la guerre
Sçavent happer l'espée, au lieu des clefs de Pierre. »

Du reste, plusieurs des pièces de Jean de la Taille, qui parurent en 1573, contiennent des critiques du gouvernement aussi vives que le *Prince Nécessaire* (notamment l'apologue *Le Festin du Lyon*, ci-dessus, page XVII).

Charlotte Du Moulin, elle avait ses exigences, Jean de la Taille aussi n'en était-il pas épris ?

Et d'ailleurs, dans ce soupçon, il n'y a rien de contraire aux vues du poète : lui-même va nous enseigner précisément, dans le *Prince Nécessaire,* que, sauf la question d'opportunité, le prince a le droit et le devoir de choisir la religion de ses sujets et, une fois son choix arrêté, de le faire prévaloir au mieux ou par l'habileté ou par la force : le choix du prince, il était fait, j'en atteste la nuit du 24 août ! Ce choix ne répond certainement pas au vœu de La Taille qui trouve que des deux partis on a exalté le pire : mais, somme toute, bien que le prince se fût trompé, La Taille, fidèle à ses doctrines, ne devait pas tarder à lui obéir, puisque telles sont ses doctrines ; et libre et bel esprit, lorsqu'il consigne dans le trésor de ses souvenirs, dans un livre, fruit de son expérience, fils de l'épreuve et de la méditation, ses idées sur le salut

du pays, c'est sans doute qu'il croit ces idées les meilleures.

D'autres indices prouvent que ce n'est pas volontairement que le *Prince Nécessaire* est resté sous le boisseau : au contraire, le poète parle sans cesse de cette œuvre, il l'annonce, il la promet : elle était achevée dès 1572 (1), car en 1573 il en présente le manuscrit à l'idéal de son prince, au roi des politiques, au bon prince Henri de Navarre; il désire la faire passer sous les yeux du prince, et il assure même que la préface est déjà faite. En 1574, il ne renonce pas à cette pensée : seulement dans le *Combat de Fortune et Pauvreté*, il regrette que le manuscrit n'ait pas pu être vu de celui à qui il s'adressait (2).

Ainsi tout porte à croire qu'une simple question d'argent (3) a retardé, puis em-

(1) Voir ci-dessus, page LVI.

(2) *Que sert de faire un Prince en ma province*
Tres necessaire et n'est veu de mon Prince?

(3) « Et sans argent d'estre en guerre tousjours ! » s'écrie Jean de la Taille dans ses *Sonnets d'amour* (t. II, page CLXIII).

pêché l'apparition de l'œuvre, et dans l'avertissement placé en tête de *Paris, Alexandre et Œnone,* La Taille laisse assez percer sa pensée lorsqu'il s'exprime ainsi avec mélancolie :

« L'occasion qui a meu l'autheur a faire ce petit poëme n'a esté que pour monstrer, s'il avoit entrepris, par le commandement d'un Prince, quelque œuvre heroïque de plus grande haleine et consequence, qu'il le pourroit, possible, bien faire. Mais les Mecenes et les Augustes defaillants en ce temps, il en laisse volontiers et la charge et l'honneur a ceux qui auront plus que luy et du ciel et du Prince les graces favorables, comme aujourd'huy peut avoir Ronsard. »

Voilà comment il se fait que le *Prince Nécessaire* n'a point vu le jour et que même il aurait été perdu pour la postérité si des soins pieux n'en avaient recueilli un exemplaire, aujourd'hui unique, dans la biblio-

thèque du château de Blanchamp (1), où M. le comte Henri de la Taille-Trétinville le conserve avec tous les soins dus à un tel héritage.

Politique, c'est-à-dire *tempéré,* naturellement humain, le cœur facilement accessible à la compassion, plein d'horreur pour la guerre (2) qui cependant était la vie de

(1) Ce manuscrit est un petit in-quarto de papier, d'une bonne et fine écriture de l'époque, avec une reliure ancienne de parchemin sur laquelle est écrit à la main : *Manuscrit précieux de 1584.* Au verso de la garde, la mention suivante : *Jean François de la Taille, de Trétinville, 1767.* Deux premiers feuillets non numérotés portent d'assez mauvais vers plus modernes *Sur le tombeau de monsieur le maréchal de Turenne* et *Sur le portrait dudit seigneur.* Le premier f° numéroté I porte la mention suivante : *Le Prince Nécessaire, 1576,* et au verso le sonnet : *L'Autheur. J'ai trop longtemps esté,* etc. (v. ci-dessous, page LXXXVI), 7 ff^es ensuite font défaut. Au 8°, au verso, la pièce : *Le sieur des Brosses* (ci-dessous, p. LXXXVII). Le poëme le *Prince Nécessaire* occupe du 9° feuillet au 42°. Le 42° (non numéroté) porte au recto : *De l'état corrompu de France,* et au verso : *De la justice de France* (ci-dessus, p. XX et XXI), et au-dessous la même main grossière qui a transcrit en tête du volume les vers sur Turenne reparaît pour signer ainsi : *Fait à Orléans, ce dousieme de octobre lan de grace quatre vint. Jacques François Descroyes Desvalles.*

(2) Cette horreur éclate partout dans les vers de La Taille, et notamment dans le *Prince Nécessaire,* livres I et III. Bornons-nous à citer cette apostrophe aux armes à feu dans l'*Épitaphe de François de Clèves* (tome II, page LXIV).

Les roys prudents devroient prendre autant de peine

tous les siens (1), de ses aïeux (2), de lui-même (3), Jean de la Taille donne essentiellement raison à ce mot du huguenot noble, libéral, pur, mais un peu isolé, qui s'appelle Lanoue : « *Ce sont nos guerres pour la religion qui nous ont fait oublier la religion* (4). »

Son esprit, à la fois ému et troublé, re-

A tascher d'abollir de toy l'invention
Que les opinions d'une religion,

apostrophe qui prouve que les idées religieuses professées par Jean de la Taille dans le *Prince Nécessaire* n'étaient pas nouvelles pour lui, car François de Clèves mourut en 1562 et son épitaphe se réfère nécessairement aux environs de cette date.

(1) V. tome I, page 15, ce que nous avons dit à ce sujet.

(2) Le bisaïeul de Jean, Martin de la Taille, s'était fait remarquer par son dévouement. Il refusa, au xve siècle, de prendre le parti des Anglais, vendit son moulin d'Olmart pour s'équiper et fut *baillé en hostage* aux Anglais. Marie de Clèves, duchesse d'Orléans, l'attacha à sa maison (Enquête de 1468, mentionnée dans l'Inventaire des titres de la famille de la Taille des Essarts, du 27 février 1744, Laurent, notaire à Pithiviers). Dom Morin assure qu'en souvenir de cette conduite, le roi lui octroya de porter dans ses armes un lion couronné (*Histoire du Gastinois*, p. 55). Dans un article généalogique sur la famille de la Taille (*L'Éclaireur de Coulommiers*, n° du samedi 20 septembre 1879), M. Maxime Beauvilliers donne les noms d'un certain nombre de membres de cette famille ayant porté les armes.

(3) V. tome I, p. 13 ; et tome II, page VII, les vers de son portrait.

(4) V. l'excellent livre de M. Baudrillart, *Bodin et son temps*, p. 103, édition de 1853.

produit comme un miroir fidèle les entraînements divers, contradictoires même, qu'il subit tantôt dans le courant naturel de ses idées pacifiques, tantôt vers les plus cruelles nécessités de la répression et de l'ordre : et cela est si saillant qu'on dirait des retouches faites après coup sur le canevas primitif.

Le *Prince Nécessaire* est un traité de l'art politique qui comprend les principales maximes de l'art de gouverner, suivant Jean de la Taille, les formules de la conduite du prince en matière de politique proprement dite, de justice, de religion, d'armée et d'administration.

Pasquier (1) disait : « Les rois sont faits pour les peuples et non les peuples pour les rois », Jean de la Taille, tout doctrinaire et féodal qu'il est, dira lui aussi au prince :

Qu'il croye que son peuple est plus digne que luy ;

(1) Pasquier, *le Pourparler du Prince.*

Qu'il est, par son devoir, serf à sa République,
Qu'il n'est en dignité, mais en charge publique : (1)

mais c'est plutôt dans sa bouche un précepte de morale qu'un principe primordial de la politique. Pasquier et La Taille s'accordent à repousser l'institution des États-Généraux qu'ils traitent de vieillerie surannée (2) : seulement La Taille n'aime pas davantage le Tiers ni les parlements. Comme Muret, comme plus tard Naudé, Jean de la Taille est, en réalité, l'héritier et l'admirateur de Louis XI (3), cet illustre contempteur de la noblesse, de Machiavel, cet instituteur, ce

(1) Et dans le *Courtisan Retiré* :

Un peuple est plus qu'un Roy.....
(Ci-dessus, page XLI).

(2) Pourtant les États-Généraux avaient souvent confirmé ces théories, libérales et ceux de 1584 ne disaient-ils pas : « *Initio, populi suffragio reges fuisse creatos* », et encore : « *Legitis rempublicam rem populi esse!* »

(3) *Que de Loys onzième il ait l'esprit subtil!...*
Que son cheval

Soit semblable à celui d'un Roy Loys onzième
Qui ensemble portoit son conseil et luy mesme! (liv. II).

Et encore, dans la *Remonstrance pour le Roy*, cette apostrophe à Louis XI :

Ah, Roy Louis onzième..... etc. (tome II, page xv).

bréviaire du XVIe siècle, tour à tour vilipendé par l'un et par l'autre, mais qui déteint horriblement sur tous : la crainte, non point la crainte brutale, mais une crainte intelligemment distribuée sera pour lui le premier apanage du pouvoir et il préconise le pouvoir personnel.

Il n'admet que deux États, la noblesse et le peuple, et il garantit les intérêts de la nation en donnant au roi la nomination de deux conseils : l'un, le grand conseil ou conseil privé, recruté dans la fleur de la noblesse, à l'exclusion de tout dignitaire ecclésiastique ; l'autre, un conseil populaire qui s'adressera au roi par l'intermédiaire du premier. En résumé, point de bourgeoisie, de parlements ni de clergé : le peuple effacé, la noblesse triée par le roi et l'entourant, et au-dessus de tout, au sommet de la pyramide, ou plutôt constituant la pyramide à lui tout seul, le roi.

Le roi aura l'esprit et l'énergie de Louis XI avec un peu de la bonté de Louis XII : il

devra, *renard plutôt que lion* (1), se faire aimer :

Aux tyrans ne sert l'ombre des hallebardes !

se faire aimer et se faire craindre :

Mais, s'il ne peut les deux, qu'il ait plustost souci
D'estre plus craint qu'aimé, car vers un populaire
La crainte fait bien plus que l'amour volontaire : (1)

il saura se garer de toute influence féminine (2) et bien choisir les ministres dont le poète fait, en général, un portrait peu flatteur : ministres dépendant du prince et trop en crédit près de lui, qui placent partout leurs créatures et même leurs économies, et qui finissent, une fois tout-puissants, par s'armer contre leur roi. Le peuple mur-

(1) Mieux vaut sur le trône un tyran qu'un ignorant : mais que le tyran prenne garde :

Tu as beau tout ravir, voire écorcher la peau :
Il reste aux dépouillés tousjours quelque couteau.

(2) Il proclame la loi salique une des premières lois, il exclut les femmes de la régence ; partout il se plaint de la présence des femmes sur le trône, dans le *Prince Nécessaire*, dans le *Courtisan Retiré*, dans le *Combat de Fortune et Pauvreté*.

mure et les ministres donnent à entendre au roi que c'est lui qu'on attaque: comme un médecin, le roi tâtera le pouls du pays; si la fièvre vient de lui-même, qu'il s'amende : si c'est de ses serviteurs, qu'il les châtie ; si c'est de ses sujets, qu'il frappe, et sans distinction :

Qu'il chastie tres bien, voire en sa plus grand'ville,
Un sot peuple ignorant qui fuit la paix civile !

La bourgeoisie paie sur l'échafaud ses crimes, la noblesse son impopularité :

Que le prince.... *ne soit patient,*
Mais face les plus grands pendre à bon escient !...
Face punir parfoys, sur un juste échaffaut,
Un grand seigneur hay !.....

Jean de la Taille a dû nécessairement aborder la formule de la conduite du prince en cas de guerres religieuses. Cette théorie n'est pas moins précise et comme elle présente un certain intérêt historique on nous permettra de l'analyser ici.

Tout d'abord, Jean de la Taille ne croit

pas à la guerre religieuse : toutes ces guerres civiles, à ses yeux, n'ont de religion que sur leur drapeau, elles obéissent à des mobiles exclusivement politiques et mondains (1). Il trouve absurde de soutenir qu'un pays quelconque

N'endurera jamais double religion,

et surtout la France. Le Français se révolter pour sa foi ! il ne se révolte même pas quand on lui prend sa tête !

Et je ne croye jamais pour une opinion
Que le François de soy face sedition,
Lequel, endurant tout, ne s'emeut de sa teste !
Mais c'est le vent des grands qui l'emeut à tempeste
Sous ombre de l'église !....

Aussi, plus que jamais, le prince devra-

(1) Voici comment il explique, dans le *Courtisan Retiré,* certaines conversions ; l'aveu est piquant dans sa bouche :

Donc apres telle mort, voyant un change estrange,
Un Roy plus jeune encor, de robbe aussi je change,
M'appuyant des plus grands, et pour servir au temps
Rusé je pris l'habit mesmes des Protestans
Et desja me voyois en faveur honorable
Assez pour contenter un desir raisonnable.....

t-il, en présence de troubles de cette nature, se conformer à la méthode générale et procéder d'abord par voie de palliatifs (1), de calmants : il saura ne pas *regratter le vieil mal* ; pourchasser partie du pays, c'est se rendre soi-même *perclus de la moitié de soy,* c'est la perte commune, l'appel à l'étranger. La tolérance religieuse s'impose comme une nécessité politique.

On doit en assurance accommoder chacune
Des sectes en public, sans deffiance aucune,
A tous faire exercer la sienne en liberté
Pour oster l'atheisme et la neutralité (2).

Il est assez bizarre de voir Jean de la Taille anathématiser cette neutralité dont

(1) *C'est abus d'avoir lors à la force recours*
Qui ne fait qu'avancer la doctrine naissante !

(2) *Pour la religion le neutre est habile homme,*

dit-il ironiquement dans le *Courtisan retiré*. Lui, n'était pas neutre, mais bien partisan de la Bible et de la libre-pensée :

N'avoir, seul, qu'un beau livre et mile beaux discours
Qui ma libre pensée entretiendront tousjours,

dit-il encore dans le même poème. C'est un libre-penseur qui n'admet guère davantage l'orthodoxie calviniste que la doctrine catholique, mais qui croit encore à la révélation.

on pourrait le soupçonner d'avoir fait pour lui-même un si large usage; il l'anathématisait pour le peuple, il la trouvait détestable et, afin de sauvegarder la foi du peuple, il n'est pas de sacrifice, pas d'exécution qu'il ne soit prêt à conseiller, tant il attache à la croyance religieuse un prix gouvernemental! Le lendemain, la veille peut-être de la Saint-Barthèlemy, lui, huguenot, justifie cet acte et en prêche la doctrine : seulement il craint une méprise de la part du roi (1) et il insinue qu'on pourrait frapper d'un côté qui, aux yeux des huguenots, ne serait pas le bon :

Je ne dy pas, s'il peut les chefs séditieux
Exterminer du tout, qu'il ne fist pour le mieux :
Mais la difficulté est de les bien congnoistre :
Ceux qui sont contre luy sont contre luy.... peut-estre.

Il préfèrerait aussi qu'on avertît d'avance les docteurs qu'un sort fatal les attend s'ils ne mitigent et n'arrangent leurs doctrines :

(1) Et surtout de la part de Catherine de Médicis.

Je ne dy pas, s'il peut exterminer, ainsi
Que les pires mutins, la pire secte aussi,
Qu'il ne fist pour le mieux; mais, pour savoir laquelle
Il doit chasser des deux et qui est la nouvelle,
Qu'il assemble en un lieu les plus grands en sçavoir
Des deux religions, afin d'y mieux pourvoir....
Et les force d'unir dans un tems l'une et l'autre,
Qu'autrement les fera mourir cruellement....
..... d'Estats ni de Concile
Qu'il se garde de faire assemblée inutile!... (1).

Dans la bouche d'un libre esprit, dans une atmosphère saturée de sang, cette sombre apologie de la raison d'État revêt, il faut le dire, une atrocité particulière. Tel était ce siècle! Grands maux, remède de grands maux! Hâtons-nous de répéter que

(1) Ailleurs encore :

.... Mais si quelque envieux
Allumoit, par sous main, un feu seditieux
Pour nourrir sa grandeur qui en guerre est paisible....
Je dispense mon Prince, en ces troubles nouveaux,
D'user, si juste il est, de cruautez utiles,
De punir les plus grands, de raser quelques villes
Qui refuseroient paix : et mesmes que les os
Des morts autheurs de guerre aussi n'ayent repos!
Que leur nom soit infame, et soient exterminées
Leurs armes, leurs maisons et mesmes leurs lignées!

le prince doit avant tout s'appliquer à *prévenir* et c'est pour cela, dans l'esprit de La Taille, qu'il ne saurait se désintéresser des questions religieuses, car le pouvoir royal a *trois piliers :* les armes, la justice, la religion; la force du peuple *deux brides*, la justice et la religion; mais dans l'entraînement de la tradition de Machiavel et sous la pression de luttes violentes, l'esprit humain, disert et raisonneur du poète en arrive à préconiser une doctrine qui se résume dans l'emploi préféré de la force, dans les *armes :* les deux *brides* purement morales des passions populaires, l'idée du droit et l'idée de Dieu, ne lui inspirent plus qu'une confiance secondaire; en réalité, il les relègue au second plan et, tout en déplorant avec amertume les épreuves de la guerre civile, il chasse de toute vie politique les deux corps moraux alors dépositaires, selon sa doctrine, des idées de paix, le clergé et la magistrature.

La magistrature deviendrait une émana-

tion, une partie de la noblesse, un corps à la nomination du roi et le ferme appui de la volonté royale,

Ou nul ne soit eleu s'il n'est né gentilhomme,

un corps désintéressé, élevé, appliquant docilement des lois codifiées en français et de l'école romaine. Mais dans le cas d'une *sédition* parlementaire, il ne saurait point de peines trop sévères, il enseigne de briser l'obstacle par les raffinements de la force. La religion ! le prince doit s'en saisir avec prudence : entre ses mains la réforme s'accomplira graduellement, partiellement.

Mais pour la reformer, rusé, il doit garder
L'ombre de la premiere, et apres s'en aider.

Que l'on ne vienne pas dire

Que changement n'advient de la foy catolique
Sans changement d'Estat ou de Republique :
Je dy qu'un tel discours comme affectionné
Et deguisant le vray sent son passionné
Qui parle pour lui seul.

Il faut que la religion soit forte,

Autrement c'est un signe,
Quand ell'est en mespris, d'une grande ruine.

Mais si l'idée religieuse divise *la province*, il appartient au prince de choisir : appuyé sur la foi en Dieu et sur la loi naturelle (1), qu'il remonte à la source :

Il faut premierement que son Estat il fonde
Selon DIEU *par Moyse et non sur autre appuy :*

Le temps, ce grand corrupteur, altère les lois et les sectes, *change tous Estats, toute secte et doctrine;* de même que, d'une fontaine établie avec art voyant couler une eau altérée, le *fontenier* descend dans ses entrailles et remonte jusqu'à la source pour avoir raison du mal, de même le Prince *se*

(1) Ce qui est assez bizarre, c'est de comparer à cette théorie la profession de foi initiale du préambule du 1er livre :

Ici, comme Platon, je ne veux, fantastique,
Forger d'un Roy l'idée ou d'une Republique,
Ny former, comme aucuns qui n'y entendent rien,
Un prince philosophe ou théologien.....

fiant à luy-mesme, doit voir l'original (1) et en rétablir le cours.

Il faut croire et croire comme le roi.

Sans entrer ici dans la critique ni dans les commentaires de ce petit poème, il est bon d'en indiquer le plan, parce que le style n'en rend pas toujours la lecture bien facile.

L'auteur l'a divisé en trois livres.

Dans le premier livre, après avoir protesté tout d'abord de son impartialité et de son indépendance, il traite de l'éducation du Prince et de ses rapports avec la religion et la justice, de ses qualités privées : le Prince est vertueux, façonné par l'éducation

(1) *Mais apres avoir veu comme dans son canal*
Le gravier ou l'abus qui la brouille et difforme,
Qu'il la remette au poinct de sa premiere forme.
Je veux donc qu'il commence a la Religion,
Et qu'il vueille sçavoir de soy mesmes la vraye,
Et pour la discerner qu'a sa touche il l'essaye :
Puis, sans commis suspects, il doit en premier lieu
Establir purement le service de Dieu
S'il veult vivre et regner, ayant songneuse cure
Qu'aucun des siens ne soit de l'avis d'Epicure,
Ne se mocque de DIEU *qui envoye des cieux*
Sa religion vraye afin de tenir mieux
Un peuple epars sous bride.

du collège, fin, instruit, pénétré de l'histoire Romaine et des maximes de Moïse et de Marc-Aurèle.

Le deuxième livre trace les règles de la vie publique du Prince : son rôle vis-à-vis des troubles civils et religieux : l'organisation de l'Etat : le roi doit choisir une épouse docte, vertueuse et belle, et née dans son royaume (on sent le trait). Entouré de bons courtisans, de bons ministres, hospitalier aux littérateurs et aux artistes, il se défiera de deux catégories de personnes, les dames « *ô fol amour des dames !...* » et les financiers dont *le nombre* souvent *passe la finance.*

Le troisième livre est un résumé de l'art de la guerre. Ici comme partout, La Taille relève de Machiavel, même il va beaucoup plus loin, il pousse le culte de l'antiquité jusqu'au fanatisme : la tactique Romaine, l'art Romain, la phalange, peu ou point de cavalerie.... (1) oserai-je tout dire ? à l'ar-

(1) La cavalerie tombait, du reste, en discrédit. *V. not.* l'intéressant

tillerie il préfère l'éléphant pour *rompre* les phalanges : l'artillerie fait surtout du bruit, elle est dispendieuse, incommode : anathème à elle, anathème à ces armes qui rendent tout courage inutile ; toutefois, l'auteur ne se dissimule pas l'impopularité que rencontrera un pareil discours. En même temps, il proscrit femmes, sorciers (1), étrangers, pillards, il les remplace par une discipline de fer. Il ne veut que des généraux en mission temporaire (2).

Tel est ce traité de politique, daté du

ouvrage de M. de Sourdeval : *Le cheval à côté de l'homme et dans l'histoire.*

(1) De peur d'offenser Dieu. Cependant l'auteur de la *Géomance* croyait quelque peu à la divination.

(2) Point de guerres injustes ni de croisades :

..... je ne veux que mon Roy
Aille en Jerusalem....

A l'égard des pays conquis, La Taille partage les doctrines de Machiavel :

..... Et n'use de clémence!....
Mon prince aussi ne pense en pays de conqueste
Pouvoir vivre asseuré s'il reste quelque teste
De ceux qu'il a chassez, ny par nouveaux bienfaicts
Effacer vieille injure....
Mais pense qu'il vaut mieux....
...., esteindre tout leur sang.

règne de Charles IX, où La Taille a cherché à dépeindre le roi-sauveur tel qu'il le comprenait, lui et le parti politique, et où il a répandu mille allusions contemporaines. Le poète l'achève par un vœu complexe : « *Que les moqueurs,* dit-il, *ne viennent pas m'opposer que mon prince est un introuvable phenix !* » : et, s'adressant à Dieu : Seigneur, dit-il,

Fais luire, au contraire,
Es tenebres de France un Roy si debonnaire,
Si juste et valeureux qu'il soit tout tel que luy,
Et qu'il rompe la teste aux vices d'aujourd'huy !

Certes, dans les heures de sang où le poète écrivait la plume et l'épée à la main, *in utrumque paratus,* il pouvait craindre de rencontrer partout le triste sourire de l'incrédulité devant le vœu d'un prince *débonnaire :* il souhaitait un tel prince, aurait-il osé le demander ? Est-ce que dans la tempête vous allez penser à la vie du lendemain ? Est-ce que dans les affres de la mort vous rêvez la nourriture de l'homme sain ? Vous ne demandez qu'à vivre et à guérir d'abord.

Mais la Providence a parfois de ces desseins qui déroutent tous les calculs et trompent la crainte comme ils ont trompé l'espérance : on semblait pour jamais nager dans le sang des proscriptions de Sylla ; le trouble était partout ; l'aurore de la paix ne luisait ni dans les camps ni dans les cœurs ; les efforts de la politique avaient abouti au plus effroyable chaos de désordre, de haine et de carnage, lorsque tout s'écroule : le *Prince Nécessaire* apparaît guidé par le destin, le cri du peuple devient une clameur de joie ; la main s'ouvre à la concorde, le grand cœur du monarque à la paix : d'un siècle de douleur naîssent les plus beaux jours de gloire.

Le grand homme en qui, dès 1572, La Taille salue l'avenir à travers la fumée des combats, c'est Henri de Bourbon, Henri le Béarnais, qui est *du sang des dieux terrestres*. Relevé et embrassé par lui au milieu des mourants, La Taille a senti battre dans cette poitrine le cœur d'un roi. Dès 1572, les

yeux fixés sur un si noble visage, il retrace l'image du *Prince Nécessaire :* dès 1573, il lui offre son œuvre et il l'engage à ménager ses jours pour la France et à prendre garde au couteau (1).

(1) Ou au moins aux fins tragiques du désespoir. Il rappelle la fin de Saül qui se tua lui-même, désespérant de sa cause.

A TRES-ILLUSTRE PRINCE (1)

HENRY DE BOURBON,

ROY DE NAVARRE,

JEHAN DE LA TAILLE DE BONDAROY.

SIRE, aiant longuement debattu en moymesme à qui j'adresserois la Tragedie de ce Roy Alexandre, j'ay pensé que je ne la pourroy mieux vouër qu'à un Roy qui n'a le cueur moins magnanime qu'Alexandre, principalement à supporter les jeux tragiques que Fortune, si Fortune on doit appeller l'entresuitte des choses & l'ordre certain qu'en l'univers Dieu a de tout temps estably, jouë piteusement sur le theatre françois : qu'à un Roy, dis-je, à qui mesme, pour sa courtoysie en mon endroict (estant un jour blessé d'un coup de lance), je me sens perpetuellement obligé : & dont il luy pourroit

(1) Cette préface parut en tête de la tragédie *Alexandre* par Jacques de la Taille, publiée par Jean, son frère, chez Morel en 1573. Le poète parle d'une dédicace spéciale du *Prince Nécessaire* à Henri de Bourbon : cette dédicace ou ce projet de dédicace n'existe plus ; mais la préface d'*Alexandre* en indique si bien l'esprit que nous avons cru devoir la reproduire ici.

bien ſouvenir ſi mon Prince Neceſſaire, *que je lui ay pareillement dedié, avoit ceſt heur de tomber jamais entre ſes mains, au preface duquel je luy ramentoy le temps, le lieu & comment : combien que ſans cela il ne laiſſeroit me reconnoiſtre, Dieu l'ayant, entre autres dons, doué d'une ſi excellente & heureuſe memoire que moy lors & pluſieurs autres ont eſprouvée. Non que j'aye fait, Sire, ceſt Alexandre, mais un mien frere, que Dieu, par le moyen d'une peſte-eſtrange, retira à luy en ſa fleur, un peu devant nos guerres civiles, à fin qu'il ne viſt sa patrie baignée en ſang, en feu, en larmes, en maſſacres & pillages. Hà, combien de grands ſeigneurs ſouhaitteroient volontiers que Dieu leur euſt fait ceſte grace, ou que durant l'orage plus furieux de noz deſaſtres il les euſt tranſformez en quelque tronc, ſans oreilles & ſans yeux! Voſtre Majeſté, peut eſtre, encore qu'elle fuſt jeune d'aage & fuſt du ſang des dieux terreſtres, ſçauroit bien qu'en dire, ayant (poſſible) eprouvé que Fortune ou plutoſt Dieu ſ'attaque autant ou plus aux grands qu'aux petits, ainſi que ceſt Alexandre empoiſonné, qui fut le plus grand monarque du monde, dont les ſainctes lettres ont daigné parler & dont meſmes Daniel a prophetizé, vous peut faire foy & vous apprendre à souffrir patiemment les ſurſaults & deffaveurs que Fortune humaine luy a meſme fait ſentir au milieu de ſes plaiſirs, de ſon heur & de ſon âge. Mais c'eſt un merveilleux cas,* Sire, *qu'il advient touſjours pour ceulx qui ont eſté les plus grands en armes & en vertus, meurent preſque tous de mort violente. Voyez de quelle mort Cæſar, Pompée, Brute, Caton, Daire & tous les nobles malheureux que deſcrit Boccace & tant d'autres de noſtre temps*

ont finé leurs jours : mais ſur tous ceſtuy-cy, pour avoir — peut eſtre ainſi que ceux-la — ſervy de fleau de Dieu, ceſtui-cy, dis-je, qui en ſon malheur ſ'eſtimeroit heureux ſ'il vous plaiſoit, SIRE, *luy faire tant de faveur que de le lire pour y contempler les miſeres humaines, les jugements de Dieu & vous y conſoler : & pour y apprendre — ainſi que meſmes j'ay chanté en ce mien* Prince Neceſſaire *dont je parle —*

Qu'il n'eſt grandeur ſi grande, Eſtats ſi bien baſtis
Qu'en face fort hideuſe ils ne ſoient convertis.

Au moyen de quoy je ſupplieray Dieu, SIRE, *vous donner plus de vie & d'heur que n'euſt ceſtui-cy & de vous preſerver de l'inconvenient qui le fit mourir* (1).

(1) On peut comparer le sonnet suivant, inséré en 1572 à la suite de la tragédie de *Saül :*

AU TRES-ILLUSTRE PRINCE DE NAVARRE
HENRY DE BOURBON.

Qui veult voir les effects de Fortune maligne,
Combien elle eſt perverſe & conſtamment muable,
Qu'il vienne ſe mirer au portraict admirable
D'un Roy que je deſcris d'un vers non aſſez digne :
D'un Roy à qui Fortune expreſſement benigne
Octroya pour un temps ſa roue favorable,
Afin qu'il veiſt apres, mille fois miſerable,
De ſa grand'inconſtance un plus evident ſigne.
Doncques, Prince, qui ſçais de Fortune l'orage
Brizer par ta conſtance en ſon heur obſtinée,
Si tu deſires voir quelque choſe nouvelle,
Vien icy voir un Roy qui, n'ayant tel courage
Que tu as, ſ'eſt la mort à luy meſmes donnée,
Et je luy ay donné une vie eternelle.

L'AUTHEUR.

J'ay trop eſté ſans le faire cognoiſtre,
Eſcayer il luy fault des ayles ceſte foys,
A fin qu'il volle au jour ſi bien que le Françoys
N'ignore deſormais que le Ciel m'a fait naiſtre.
De moy arriere ſoys, peuple ignorant & traiſtre,
Ennemy des neuf ſœurs, qui, laſchant tes abboys,
La dent grinces, depit, auſſytoſt que tu vois
Aux uns quelque vertu plus qu'aux autres paroiſtre...
Tu vois que je n'enſuy tant d'ecrivains menteurs,
Ains raptaſſeurs de vers, qui, ſerſs admirateurs,
Idolatrent les grands par flatterie avare.
Les muſes je ne veux faire ainſy valleter,
Louer en mots tonnants ceux qu'on doit deteſter,
Et que princes on voit d'ignorance barbare (1).

(1) Cette pièce est tirée du manuscrit du *Prince Nécessaire*. La Taille en avait donné, en 1572, une première édition ainsi conçue, en tête de son premier volume d'œuvres :

L'AUTHEUR.

J'ay trop long temps eſté ſans me faire cognoiſtre :
Il fault sortir au jour, il faut qu'à ceſte fois
J'eſclairciſſe mon nom, à fin que le François
Sçache au temps à venir que le Ciel m'a fait naiſtre.
Loing, loing de moy ſois tu, peuple ignorant & traiſtre,

LE SIEUR DES BROSSES

GENTILHOMME DE BOURGONGNE,

à l'autheur.

Arriere courtiſans, des Roys peſte ordinaire,
Qui au chemin d'erreur doucement les trainez
A leur ruïne ou mort, comme bœufs couronnez,
Leurs vices deguiſants par flatter ou ſe taire.
Du Prince icy depeint ne penſez ainſy faire,

Qui envieuſement delachant tes abboys
Grinces la dent dépite auſſi toſt que tu vois
Quelqu'un de qui l'honneur peu à peu vient à croiſtre :
Sçaches que je ne ſuis de ces imitateurs,
Enflez de mots obſcurs, qui, ſerfs admirateurs,
Hauſſent les grands aux cieux par flatterie avare :
Je ne veux point ainſi les Muses valleter,
Ny en tonnant des mots ſi haultement vanter
Ceulx qui les princes ſont d'ignorance barbare.

LUY ENCOR EN LATIN.

Jam siluit nostrum satis obluctata tenebris
Fama diu nomen : jam, jam se ostendere luci
Fas est, atque hominum tandem volitare per ora.
Hinc procul indoctum vulgus, procul esto maligna
Turba novis vatum quæ laudibus invida latras ;
At tu Mnemosynes templum mihi, Fama, reclude :
Vosque mihi, Musæ, currum concedite vestrum,
Quo super astra vehar, domito livore, triumphans.

IN UTRUNQUE PARATUS.

Pour le mener flattant à la mort par le nez ;
C'eſt un prince hors de page & des mieux façonnez,
Le plus digne qu'on voye, & le plus neceſſaire.
Certes tu debvois naiſtre, o magnanime Esprit,
Prince tel que celuy que tu nous as deſcrit.
A nos poetes vains laiſſant leur flaterie,
Tu ne t'es amuſé a louer ceux qui vont
Sur leur ambition entaſſant mont ſur mont
Pour de là culbuter avec eux leur patrie (1).

(1) Inédit, tiré du manuscrit du *Prince Nécessaire*.

LE PRINCE NÉCESSAIRE.

LE PREMIER CHANT.

Ayant veu noſtre France en ſes propres querelles
Souiller ſes propres fers dans ſes propres mammelles,
Noſtre France appeller son fleau, l'Eſtranger,
Qui d'un œil convoiteux eſpioit son danger,
Noſtre France eſtre ainſi qu'une nef vagabonde
Qui flotte au gré du vent, de l'orage et de l'onde ;
Ayant veu les deux parts ne prendre armes, ſinon
Pour le Prince & tandis ſe jouans de ſon nom
Se deffaire avec luy & les voiſins ſ'en rire ;
Ayans veu des deux parts favoriſer la pire ;
Qu'euſſay-je ſait, ſinon ſouhaitter eſtre un tronc
Sans oreille & ſans yeux ? qu'euſſay-je ſait adonc,
Voyans l'erreur d'aucuns & des plus grandes villes
Hazarder tout leur reſte en guerres inutiles,
Voyant que calomnie avoit chacun pipé,
Avoit masqué le Vray, le Prince envelopé
De gens paſſionnez, & que nos maux extremes

Faiſoient aux eſtrangers plus d'horreur qu'à nous meſmes?
Qu'euſſay-je fait afin de ne vivre inutil,
Voyant par la rencheute augmenter le peril,
Et voyant que parfoys un ſimple gentilhomme
Qui n'eſt paſſionné, qui ne prétend, en somme,
Ny crédit ny grandeurs, voit plus clair que les grands,
Leſquels, comme nauchers en dangers apparans
De voir perir leur nef contre un roc par l'orage,
Ne voyent, tranſportez, les fautes du naufrage
Si bien que fait celuy qui, loin d'ambition,
Seurement ſur le bord voit leur confuſion :
Leſquels auſſi jouans l'humaine tragedie
Ne voyent d'eux ſi bien une faute eſtourdie
Que font ceux qui aſſis dans le theatre en rond
Remarquent tout leur geſte & les erreurs qu'ils font.
Qu'euſſay-je fait ſinon que d'aller vers le Prince
(Hazardant un ſervice à toute ma province)
Luy remonſtrer l'abus, luy faire ouvrir les yeux,
Afin qu'il vit d'ou vient ce mars ſeditieux,
Doubtant a tort les uns par faute de ſ'entendre....
Mais quoy, on ne m'eut creu, non plus qu'une Cassandre!
Donc, Muſe, differons pour l'heure tels malheurs,
Et ne remuons plus nos dernieres douleurs;
Formons plus toſt un Prince, on ſ'y plaira possible
Trop plus qu'a ecouter la miſere terrible
D'une guerre civile; & quant a ceux auſſi
Qui ne ſ'y plairont pas, je n'en ay nul ſouci.

Ici comme Platon je ne veux, fantaſtique,
Forger d'un Roy l'idée, ou d'une Republique,
Ny former comme aucuns qui n'y entendent rien
Un Prince philoſophe ou théologien
Qui peint ou chymere en l'air ne ſçeut rien faire,
Mais ſans art je veux feindre un *Prince Necessaire.*

Prince de l'univers, qui manies le cœur
Du Prince quand tu veux, de moy, ton ſerviteur,
Le cœur manie, afin que je façonne un Prince
Qui ait ſelon ton cœur les cœurs de ſa province !

Doncques avec le lait je veux en premier lieu
Qu'on nourriſſe mon Prince en la crainte de Dieu :
Qu'il tienne ſans doubter la religion vraye,
Qu'il ait bon naturel, ou, ſinon, qu'on eſſaye
D'oſter le vice avant qu'il ſoit enraciné
Et qu'aux letres on l'ait appris ou façonné.
Car il avient ſouvent que les letres ne peuvent
Changer noſtre nature & qu'elles ne démeuvent
Un homme quel qu'il ſoit de ſa complexion,
Mais augmentent touſjours ſon inclination :
Car, ſ'il eſt bon de ſoy, elles luy pourront duire;
Auſſi s'il eſt méchant, par elles il empire.
Je veux qu'avec l'eſprit son corps soit bien formé ;
Car la beauté sert d'ayde a rendre un Prince aimé.
Je veux qu'il ait en l'œil je ne sçay quoy d'aimable,

De grave & genereux qui le rende admirable,
Voire larron des cœurs : qu'en ſes royales courts
Les letres il n'appreingne, ou l'on voit tous les jours
Cupidon & Venus, le bal & les delices,
Qui sont a la jeuneſſe allechemens de vices.
Qu'au college pluſtoſt il ſoit un tems reclus,
Qu'il ait là, ſans flatter, livres & gens éleus;
Ou meſmes je voudroy' qu'on luy teuſt par prudence
Sa race & ſa grandeur, & qu'il n'euſt congnoiſſance
Que de luy mortel homme (encor qu'aiſé ne ſoit) :
Car la vertu eſt rare au grand qui apperçoit
Qu'on ſçait qu'il eſt nay grand : & quand a l'exercice
D'eſcrimer, voltiger, & de courir en lice,
On luy devroit plus toſt l'art de paix imprimer :
Puis ce n'eſt le vray art de guerre, qu'eſcrimer :
Car de rompre parfois la picque a la barriere,
De manier chevaux, de leur donner carriere,
De faire en une cour la gaye fiction
D'un vray combat de guerre ou bien d'un baſtion,
De chaſſer, de baller, cecy n'eſt difficile
D'apprendre au Roy touſjours, mais plus toſt inutile,
Qui combattre ne doit : qu'il ait plus toſt soucy
De trouver l'art de guerre es livres qu'en cecy;
Car cecy n'eſt d'un Roy mais l'art d'un gentilhomme,
Or tout Prince ignorant parle en beuf plus qu'en homme :
Et me ſouvient, voyant un Prince non letré,
D'un aſne couronné ou bien d'un beuf mittré.

Mais d'autant que les morts difent vray fans envie,
Eftans les confeillers plus feurs de noftre vie,
Et que les Princes n'ont entre leurs ferviteurs
L'heur d'avoir des amys mais autant de flatteurs,
Je veux qu'il ait toufjours son miroir en memoire
Ou l'on fe voit l'efprit : ce miroir, c'eft l'hiftoire,
Lequel jamais ne flatte ; &, pour ce, en iceluy
Doit façonnant fes meurs fe mirer fur autruy :
Là verra fes dangers, les jugements horribles
De Dieu fur les tyrans, le bonheur des paifibles,
Qu'il n'eft grandeur fi grande, eftats fi bien baftiz,
Qu'en face fort hideuse ils ne foient convertiz,
Verra de fes pareils l'erreur qu'il ne doit fuivre.
Qu'il ait comme Alexandre a fon chevet un livre,
Comme avoit Charles Quint nagueres Empereur,
Philippe de Commine, & comme avoient le leur
Ceux qui ont efté grands ; qu'il honore Moyfe,
Et que non en jeuneffe, ainf en tout age il lise,
Ayant auffi souvent Marc Aurele en fes mains.
Surtout qu'il goufte bien l'hiftoire des Rommains,
Non les mots ny l'écorce, ains l'ordre politique,
L'ordre exquis de leur guerre & de leur République :
Qu'il f'émeuve en lifant de leurs tyrans les meurs,
Car confrontant les bons aux mechans empereurs
Il faudroit que mon Prince euft l'ame bien maudite
(Ayant leu l'honneur grand qu'acquit l'empereur Tite,
Marc Aurele ou Trajan) f'il vouloit eftre tel

Que le pervers Neron, Caligule ou Vitel.
Le plus grand vice aux Roys, dont tout mal on voit naiſtre,
Eſt l'ignorance d'eux, qui les fait mecongnoiſtre :
Celuy qui ſe congnoit eſt content en ſon cœur ;
Plus qu'un Prince il eſt Prince, eſtant de ſang veinqueur.
Il faut donc qu'il apprenne a ſe congnoiſtre en somme
Et ſes subjects auſſi, congnoiſſant l'art qu'on nomme
La phyſionomie & d'eux juge a les voir :
Voila qu'en ſon jeune aage il doit faire & scavoir.
Eſtant fait Roy, capable a gouverner un monde,
Il faut premierement que ſon eſtat il fonde
Selon Dieu par Moyſe & non ſur autre appuy :
Qu'il croye que ſon peuple eſt plus digne que luy,
Qu'il eſt par ſon devoir serf a ſa république,
Qu'il n'eſt en dignité, mais en charge publique.
Mais, apres qu'il aura ſongneuſement fondé
Quels pilliers tiennent ſeur ſon ſceptre ainſi fondé,
Il verra qu'ils ſont troys, les Armes, la Juſtice,
Puis la Religion, & que leur exercice
N'eſt qu'en guerre & qu'en paix : ayant donc bien penſé
Que Dieu ne l'a fait Roy pour eſtre diſpenſé
Plus qu'un autre a mal faire, ou pour faire en licence
Deſpence plus pompeuſe, & tout cela qu'il penſe,
Voicy qu'elle doit eſtre en paix ſon action.
Je veux donc qu'il commence a la Religion,
Et qu'il vueille ſçavoir de ſoy meſmes la vraye,
Et pour la diſcerner qu'a ſa touche il l'eſſaye ;

Puis, ſans commis ſuſpects, il doit en premier lieu
Eſtablir purement le ſervice de Dieu,
S'il veult vivre & regner, ayant ſongneuſe cure
Qu'aucun des ſiens ne ſoit de l'avis d'Epicure,
Ne ſe mocque de Dieu qui envoye des cieux
Sa religion vraye, afin de tenir mieux
Un peuple épars ſous bride. Or le temps qui ameine
Quelque corruption à toute choſe humaine,
Qui altere les loix, qui change tous eſtats,
Toute secte & doctrine, & les renverſe a bas,
Tant bien ſoient-ils fondez, le temps, dy-je, peut faire
Que superſtition, a l'Egliſe contraire,
Vers qui ſ'encline un peuple, ait par ſucceſſion
Corrompu le vray cours d'une Religion ;
Ainſi que fait ce temps parfois d'une fonteine
Que l'art a fait venir d'une ſource lointaine
Par canaux ſouterrains : mais eſtant arrivé
Que ſon tuyau de plomb ſoit dejoinct ou crevé
Et qu'un gravier coulé entrerompe ſa courſe,
Le fontenier vient lors au canal vers ſa ſource,
Ces deux il reviſite & recourt la touſjours
Pour racouſtrer la faute & faire aller ſon cours
Ainſi doit recourir a la ſource mon Prince
Si la religion diviſe ſa Province
Et ſe fiant a luy doit voir l'original :
Mais apres avoir veu comme dans ſon canal
Le gravier ou l'abus qui la brouille & difforme,

Qu'il la remette au poinct de ſa premiere forme,
Ains que l'abus trop grand & la neceſſité
Pour y remédier le peuple ait ſuſcité.
Que ſi lors par malheur ſedition arrive,
Comme une eau débordée elle ſera ſans rive,
Et neceſſairement il faut qu'elle ait ſon cours ;
C'eſt abus d'avoir lors a la force recours,
Qui ne fait qu'avancer la doctrine naiſſante,
La penſant eſtoufer d'une main violente.
Qu'on ne m'allegue lors que toute region
N'endurera jamais double religion,
Que changement n'avient de la foy catolique
Sans changement d'Eſtat ou de la Republique :
Je dy qu'un tel diſcours comme affectionné
Et deguiſant le vray ſent ſon paſſionné
Qui parle pour luy ſeul : je ne veux que mon Prince
Luy ſerve d'aſſommeur au damp de ſa province,
Et ne croye jamais pour une opinion
Que le François, de ſoy, face ſedition,
Lequel, endurant tout, ne ſ'esmeut de ſa teſte !
Mais c'eſt le vent des Grands qui l'émeut a tempeſte
Sous ombre de l'Egliſe : or, qu'il ne croye point
L'intereſt de tels gens pour la mettre a son poinct
S'il veut garder un peuple, autrement c'eſt un ſigne,
Quand ell'eſt en meſpris, d'une grande ruine.
Mais pour la reformer, ruſé, il doit garder
L'ombre de la premiere & apres ſ'en aider.

Je veux qu'ainſi mon Roy reforme la juſtice,
Qu'en purgeant ſon abus avec son avarice
Il la reduiſe au poinct de ſes premiers honneurs
Pour n'y voir plus nul monſtre, engendré de seigneurs,
Qui ſe diſe eſtre d'eux creature nouvelle,
Comme Palas jadis eſtoit d'une cervelle :
Qu'auſſi ne vende en gros, meſme au premier venu,
Ce qu'on doit debiter apres par le menu,
Mais qu'il tienne la main a ce qu'a tous on rende
La juſtice qu'il doit & qu'on ne la revende.
Je veux donc qu'a luy ſeul baſtiſſe un parlement
Qui ſerve a ſon Eſtat de ferme fondement,
Ou juſtice ait tel lieu qu'elle avoit dedans Romme,
Ou nul ne ſoit éleu ſ'il n'eſt né gentilhomme,
A qui l'honneur ſoit plus dans le cœur imprimé
Qu'aux autres le deſir, d'un vil gaing affamé :
Que Faveur ne l'engendre & que l'Avarice
Pour monſtre ſoit tenue & richeſſe pour vice :
Auſſi, ſelon l'avis qu'eut le grand Roy François,
Que pour tout le Royaume on traduiſe les loix :
Comme fit un Rommain (1), pour tous qu'on les reduiſe
Sans tant de loix a part, qu'en françois on les liſe.
Que ce mien parlement, que n'ont eſchaffaudé
Les Grands, ne ſoit pour l'un ny pour l'autre bandé,
Ny ſerf de courtiſans, mais que la compagnie

(1) *Justinien, empereur de Romme* (Note de Jean de la Taille).

Eſtonne d'un regard leur laſche tyrannie
En chaſtrant le proces, bourreau du genre humain,
Pour ne tenir chacun engagé ſous ſa main
N'y pour ſ'aſſujettir toute la République,
S'il n'a pour la regir & ſcavoir & pratique;
Mon Roy banniſſe, ainſi que fit Domitian (1),
Ceux-la qui feront vivre un proces plus d'un an :
Et face tel Edit qu'il rende inviolables
Un tas d'Edits françois dans troys jours non valables.
Son parlement ſe garde, a quelque occaſion
Que ce ſoit, de nourrir quelque ſedition
Au lieu de l'etouffer : qu'aux Roys ne ſoit rebelle:
Qu'il ne preingne a credit de mon Roy la tutelle
Et ne ſoit ſi mal caut, lourd & ſeditieux,
Que de vouloir forcer un mal contagieux
Qui couve en un Royaume & crève en évidence
Pour ne ſoliciter meſmes ſa conſequence.
Car de l'empeſcher lors il eſt moins de ſaiſon
Qu'un grand feu qui deſja embraſe une maiſon,
Qu'un gros air qui, croupy, a mis la peſte aux villes,
Qu'un torrent qui rompt tout, qu'un degaſt de chenilles

(1) *Suetone* (Note de Jean de la Taille). — Ce n'est pas tout-à-fait ce que dit Suétone : « *Reos, qui ante quinquennium proximum apud ærarium pependissent, universos discrimine liberavit : nec repeti nisi intra annum, eaque conditione permisit ut, accusatori qui causam non teneret, exsilium pœna esset* (Domit , ch. IX). »

Qu'un meſtayer tardif n'oſta durant l'hyver.
Le remede plus ſeur qu'on y pourroit trouver
Eſt de luy faire place, ainſi qu'Eſcoce & France
En ont fait a la fin bien tard l'experience.
Car ſi ce mal provient de la Religion
(Ores qu'elle fut fauſſe) ou d'autre occaſion,
On doit en aſſeurance accommoder chacune
Des ſectes en public ſans deffiance aucune ;
A tous faire exercer la ſienne en liberté
Pour oſter l'atheiſme ou la neutralité,
Ou bien un monopole : ainſi par leurs provinces
Les Rommains trouvoient bon que chacun ſous ſes Princes
Serviſt DIEU a ſa mode, exceptans le chreſtien
(Mais en vain) d'un tel bien qui ne leur couſtoit rien,
Dont ne peut venir mal, & qui aux Roys n'importe.
Puis il ne faut pourſuivre un peuple de la ſorte
Qu'un ſeul homme qu'on pend : il y auroit danger
Qu'un tel peuple forcé n'employaſt l'eſtranger,
Qu'au lieu d'eſtre chaſſé il ne chaſſaſt, peut eſtre,
Ceux qui le forceroient et ne ſe fit le maiſtre.
Si l'on hazarde ainſi l'Eſtat entier d'un Roy,
On le rendra perclus de la moitié de ſoy ;
Meſmes que tels veinqueurs ne pourroient veincre l'une
Des deux parts ſans leur perte & ruine commune.
Et quant aux violens qui feroient autrement,
Croyez qu'eſtans liguez ils ont aux Grands ſerment :
Qu'on ne m'allegue Flandre & ſon prince d'Eſpaigne,

Qu'on verra quoy qu'il tarde au poinct de l'Allemaigne.
Que mon parlement donc n'ait l'eſprit ſi guerrier
De fuir la paix civile & ne la publier
Qui, faicte, a quelque pris qu'on vueille, eſt neceſſaire;
Mais la guerre civile eſt touſjours au contraire;
Et ſe garde de faire une mutine loy
Qui regarde au paſſé & trop derriere soy,
Qui regratte un vieil mal, ou bien qui renouvelle
Un tumulte aſſoupy, comme a Romme fit celle
Qui, nommée Agrarie, émeut un feu mutin
Dans ſa grand' Republique & la perdit enfin :
Se garde auſſi de faire une loy pour l'enfreindre
Ou ſouffrir qu'on l'enfreigne (exemple fort a craindre):
Mais qu'il n'ait tant de loix ni tant de juſticiers
(Dont le deſordre vient), mais bien peu d'officiers.
Mon Roy trop tard n'attende a régler ſa juſtice
De peur qu'un tel appuy ſon Eſtat ne trahiſſe,
Et que l'abus ainſi qu'a la Religion
Ne cauſaſt a la fin quelque ſedition.
Qu'a juſtice au plus toſt ſon bandeau il redonne,
Non point pour ne voir goutte en une cauſe bonne,
Luy redonne a ſa main ſes balances encor,
Non pour égallement peſer d'un chacun l'or,
Luy rende ſon couſteau, non pour aller armée,
Ny pour faire la guerre en ſoldat tranſformée,
Mais pour peſer le droit, ne voir grands ny petits,
Et punir les mutins qui romproient ſes Edits

Sans eſtre aucunement, ſ'il y a double ſecte,
A l'une favorable, & a l'autre ſuſpecte.
Si mon Prince au rebours avoit un parlement
Qui ne fuſt tout a luy ou qui fiſt autrement,
Entreprit ſur l'Eſtat, qui euſt intelligence
Aux ligues des Seigneurs, qui miſt par ignorance
Les armes a la main d'un peuple furieux,
Rompit les loix luy-meſme & fuſt seditieux,
Qu'on ſoit pour le punir cruel outre meſure,
Comme un traiſtre d'eſtat sur qui mon Roy ſ'aſſeure.
Mon Roy peut bien penſer, quant un chef principal
Se deult, qu'il ependra ſur tout le corps ſon mal;
Peut penſer le danger ſi les loix ſont trahies
Par ceux qui les devroient partout rendre obéïes;
Mais de quoy luy pourroient tant de loix proffiter
S'il n'y a magiſtrats pour les exequter?
Qu'ils n'en rejettent donc aucunes en arriere :
Si mon Prince ne veut appreſter en derriere
A rire aux eſtrangers, & qu'enfin le François
N'eſtime par mépris, non plus qu'enfans, ſes Roys;
Qu'il face comme a Romme a l'honneur un ſalaire,
Qu'il face un chaſtiment au juge mercenaire,
Tel qu'un Roy fit a un qu'il ecorcha expres
Pour faire sur ſa peau aſſeoir ſon fils apres.
Que mon Roy tout ſon Peuple en deux eſtats reduise
Comme a Romme jadis, n'y comprenant l'Egliſe,
Car d'elle et de justice eſtant bien reſtabli

L'ordre & l'eſtat en nombre et doctrine accompli,
Il n'y aura ſinon qu'un Peuple et la Nobleſſe.
Qu'il n'endure pour rien qu'on viole l'expreſſe
Police d'un pays ny les premieres loix
Qui soustiennent l'Eſtat ny d'un Peuple les droits,
Ny l'ancienneté de noſtre loy Salique,
S'il ne veut voir bientoſt un changement publique;
Mais qu'il les face en cuivre ou en tableaux d'airain,
Graver pour les graver en noſtre cœur humain :
Ou qu'il en face, ainſi que jadis, douze Tables,
Y retenant les loix de Romme plus notables.
Et meſme je voudroy que mon Prince au milieu
Du peuple fit ſouvent lire les loix de Dieu
Non appriſes de tous, comme ordonna Moyſe,
Car on ne peut garder la loy qui n'eſt appriſe;
Qu'il ſceut prevoir un mal & ſceut pour l'avenir
Faire, ſage, des loix, n'attendant à punir
Le vice au pris qu'il vient; ainsi les loix de Perſe
Sur toutes loix on priſe. Un Roy donc qui s'exerce
En la juſtice ainſi et ſe fait regarder
Au peuple d'un bon œil, n'aura pour ſe garder
Beſoin d'un tas d'archers qui ne ſervent au Prince
Que de preſſe en ſa cour, car ceux de ſa province
Pour leur bien, le voyans meſmes garder ſes loix,
Le garderont aſſez; autrement que les Roys
Ne penſent en ſeurté piaffer pour leurs gardes,
Car aux tyrans ne ſert l'ombre des hallebardes.

Tache donc d'eſtre aimé et d'eſtre craint aussi ;
Mais ſ'il ne peut les deux, qu'il ait pluſtost souci
D'eſtre plus craint qu'aimé, car vers un populaire
La crainte fait bien plus que l'amour volontaire.
Tache auſſi d'uſer plus, or qu'on le diſt couard,
De ruze que de force, en tenant du regnard
Pluſtoſt que du lyon ; car tous princes qui ruzent
Feront plus que ceux la qui, ſans plus, de force uzent.

LE DEUXIÈME CHANT.

Mon Prince ayant ainſi de leur corruption
Nettoyé la Juſtice & la Religion
(Les deux brides du peuple), il eſt bien néceſſaire
D'ouïr quel il doit eſtre & ce qu'il doit parfaire
En ſa cour ayant paix. Premièrement, je veux
Qu'au ſervice de Dieu il ne faille en tous lieux ;
Qu'il ne ſoit jamais jeune ; & ſ'il eſt jeune d'âge,
Que par livre il ſoit vieil : un Roy jeune & non ſage
Enfante de grands maux & ſert de verge a Dieu,
Témoin ce qu'en prédit le ſage Roy Hebreu.

Et ce qu'en ſceut ſon fils par vive experience,
Ayant creu jeune & fol le conſeil d'une enfance :
Malheur quand un enfant ſe conſeille aux enfans,
Et quand il eſt né Roy, car lors viennent les Grands
Gourmander ſon Eſtat, ſon peuple & ſa tutelle,
Se maſquer de ſon nom, ſe liguer en querelle,
Frauder le vray Régent, cauſer guerre & debats!
Et l'ordre a ce deſordre eſt l'ordre des Eſtats,
Mais non prothecollez par les Grands en derriere,
Ny fruſtrez de l'attente & reigle couſtumiere,
Ny du choix d'un regent, qui doit au nom de ſoy,
Non d'un enfant, tout faire, en pratiquant la loy
Qui aux femmes deffend le ſceptre & la regence.
Je veux donc que mon Roy ſoit chenu de naiſſance,
Que de Loys onzième il ait l'eſprit ſubtil,
Et que d'un jugement delicat & gentil
Soit le vray, ſoit le faux, il ſache bien congnoiſtre,
De peur que par le nez on ne le meine paiſtre;
Et n'ait le bruit qu'aucuns le viennent gouverner.
Malheur lors quand un Roy ſe laiſſe ainſi mener,
Quand il eſt tellement hébeté qu'il ſe laiſſe
Par un flatteur conduire ainſi qu'un buffle en leſſe,
D'ignorance accablé, qui n'entend & ne voit
Que par l'oreille [et l'œil] d'un Grand qui le deçoit!
Que mon Roy ſache donc que l'amour de soy meſme,
Que la preſumption & l'ignorance extreme
Qu'engendre aux cœurs des Roys un flatteur mensonger,

Eſt ce qui les trahit & les met en danger.
Hà, qu'en cecy les Roys ſont riches miſerables
D'eſtre povres d'amys qui leur ſoient veritables :
Qui en leur abondance ont d'eux telle cherté,
Qu'entre mil ſerviteurs, pippeurs de vérité,
N'ont l'amitié d'un seul ny la science adextre
De congnoiſtre un amy d'avec un flatteur traiſtre !
Je veux donc que mon Roy par livre ait ce savoir
Que le noir pour le blanc on ne luy face voir.
On dit que Jupiter forma jadis aux hommes
Trois ſortes de cerveaux, par leſquels nous ne ſommes
Semblables l'un a l'autre : il forgea donc les uns
De nature excellens, parfaits et non communs
Qui ſans conſeil d'autruy voyent cler aux affaires,
Et, ſachans y pourvoir, ſont aux Roys neceſſaires :
Les autres moins ſubtils, qui ne ſont ſi parfaits,
Mais des conſeils d'autrui ſavent fuir les mauvais
Et pratiquer les bons : les derniers moins habilles
Qui de ſoy ny d'autruy ne ſavent, inutilles,
Reſoudre un seul conſeil : je veux donc que mon Roy
Soit des premiers cerveaux, ſe conſeillant par soy,
Pour le moins des seconds, & sache bien elire
Le meilleur des conſeils et rejetter le pire :
Mais qu'il ne ſoit des tiers qui n'ont l'élection
De bien faire au Conſeil leur propoſition,
Et tienne pour certain qu'une folle perſonne
Ne peut onc bien uſer du conſeil qu'on luy donne.

N'eſtant donc ignorant de ſoy meſme, ains accort
Aux affaires d'Eſtat, que ſon cheval ſi fort
Soit ſemblable a celuy d'un Roy Loys onzieme
Qui enſemble portoit ſon conſeil & luy meſme.
Premierement, il doit, ayant tant de raiſon,
L'employer a reigler ſoy meſme & ſa maiſon;
Car s'il ne peut reigler ſa cour ny ſa famille,
Pour reigler un royaume il ſeroit mal habille :
Qu'il ne ſ'allie point, ſ'il peut, aux eſtrangers,
Mais, ores qu'il le fut, qu'il oſte les dangers
D'un acces trop grand d'eux, ſervans meſme autre Prince,
Qu'il leur oſte du tout l'acces de sa province,
Ce qu'en leur République ont gardé quelques Grecs;
Qu'il les chaſſe de peur qu'ayans ſceu ſes ſecrets
Ou ſervy de ſangſue a ſucer ſa ſubſtance,
Leurs vices & leurs meurs ne ſoient ſa recompenſe,
Et que ſur ſon eſtat n'aſpirent à la fin :
Qu'il ait plus d'alliance au Turc qu'à nul voiſin.
Qu'en ſon royaume meſme une eſpouſe il choiſiſſe
Qui n'ameine deſpence, eſtrangers ny leur vice,
Et n'ait point un pays qui ne ſert, couſtant plus
A garder qu'il ne vaut, qu'à tirer ſes eſcus.
Qu'en ſon conſeil ſurtout l'eſtranger il n'appelle,
Ny moins au fait d'Eſtat, ny moins a ſa tutelle,
Mais luy oſte du tout Eſtats & penſion,
Veu qu'il en deut bailler pour ſa protection,
Les donne aux ſiens loyaux, qui d'autruy n'ont que faire

Sinon pour le donter : or tout penſionnaire
Ne ſert ſinon de faire accroiſtre les impos,
Que de ronger le peuple & les Roys juſqu'aux os :
Qu'un François n'ait auſſi penſions d'autres princes
Et n'aille voyager en eſtranges provinces,
De peur qu'aux eſtrangers ne facent tant d'honneurs
D'apprendre leur habit, leur langage & leurs meurs.
Que l'eſtranger plus toſt ſoit françois de langage
Et de meurs & d'habits, pour luy eſtre un preſage
D'eſtre vaincu par ceux dont il prend les habits,
Ce qu'expérimenta un Roy Perſan jadis (1).
Qu'il chaſſe de ſa cour ces monſtres de la vie
Par qui parvient un ſot, Faveur, Fortune, Envie,
Et qu'il y grave en or ce vers bien entendu :
On ne parvient ceans ſinon par la vertu.
Que l'Amour & l'Honneur n'y ſoit rendu infame,
Et qu'on n'y voie l'homme obeïr à la femme,
Le docte aux ignorans, le vaillant aux couarts,
Aux inſenſez le ſage, aux jeunes les vieillars ;
Bref qu'on n'y voie plus Vertu faire ſervice
A Faveur, Ignorance, à Fortune & au Vice,
Ainſi qu'il plaiſt aux meurs, aux Princes & au Temps (2).
Mais afin qu'il n'y ait un tas de mal contans,
Par femmes ny flatteurs que ſes Eſtats ne donne ;

(1) *Daire* (Note de Jean de la Taille).

(2) Nous avons déjà rencontré un texte analogue de ces vers dans le *Courtisan Retiré*, page XXVI.

Parce que la vertu ne ſ'ayde de perſonne,
Et ne donne jamais (ains qu'on l'ait mérité)
A la vertu future aucune dignité.
Or mon Roy, ſurmontant ſon jeune âge & luy meſme,
Tache d'exequter quelque vertu ſuprème,
Pour eſtre craint de tous, aymé & honoré.
Car, des ſiens ſ'il veut eſtre a peu pres adoré,
Il faut par un grand fait ou par un dit notable
Que ſon ſceptre d'entrée il face redoutable,
Comme ont fait Salomon & David leur eſtat,
L'un par un jugement, l'autre par un combat,
Se meſle donc parfois de choses populaires,
Eſcoute ſes ſubjets, entende leurs affaires,
Face punir parfoys ſur un juſte eſchaffaut
Un grand ſeigneur hay, ſi vers le peuple il faut;
Ou juge quelquefois d'une ſecte nouvelle,
D'un proces immortel, d'une vieille querelle;
Ou dépeſche parfois ſur l'heure un affligé
Qui pourſuit une affaire a la cour mal logé,
Et ne ſe fie tant a quelque ſien miniſtre
Qu'en luy lâchant la bride il n'ait plus que le tiltre
D'un Prince fayneant, encourant le danger
D'eſtre a la fin ſans tiltre, eſtant l'autre eſtranger.
Qu'il n'élève, non plus que l'eſtranger barbare,
Autheur de nouveautez, l'ambitieux avare
Ny ſurtout un villain ſ'il n'a mérite;
Pour le moins que mon Roy ne donne authorité

Si grande a telles gens qu'il n'y ait intervalle
Entre leur grandeur ſerfve & ſa grandeur Royalle
Et qu'il n'y ait encor pour le moins entre deux
Quelque degré d'honneur deſirable pour eux ;
Car, ſ'il eſt sage, il doit craindre ceux davantage
Qui ont grans biens de luy que ceux qui ont dommage,
Veu que l'ambitieux, ſous le pretexte faux
D'amour ou de ſervice, aſpire aux droits Royaux ;
Il doit rechercher (*sic*) tout homme de ſervice
Qui tient l'honneur pour prix & le ſeul gain pour vice
Comme ont fait les Rommains, rendant par une loy
Infames qui ſe font ſi riches pres d'un Roy,
Qui n'ont nul zele au peuple, & ceux qui pour ſ'acquerre
Des biens ſuivent la Cour, la juſtice ou la guerre ;
Car il eſt malaisé de tenir en devoir
Sous le Prince & ſes lois un riche ayant pouvoir :
Par ainſi qu'il me chaſſe au loing ces prothecolles
Qui veulent que leurs Roys ne ſervent que d'idolles,
Qu'ils ſoient Roys ſans regner, qui les veulent touſjours
A leur poſte ignorans, borgnes, muets & sourds,
Diſans qu'un Roy ne doit avoir autre exercice
Que de picquer chevaux, baller et courre en lice,
De faire triomphante en délices ſa cour,
Que de courre le cerf & de faire l'amour :
Puis faiſant bonne mine & ne voyant perſonne,
Qu'a eux il doit laiſſer le ſoing de ſa couronne,
Chiche aux gens de vertu, de guerre & de sçavoir,

Et n'avoir le ſoucy de ſigner ny de voir
Ny letres ny paquets, de peur qu'il ne décœuvre
L'abus de ſon cachet, leur traffique & leur œuvre.
Tandis ils ſe font grands & font perdre le rang
Des bons ſubjects du Roy ou des Princes du ſang,
Gaignent trop de crédit, gaignent ſur la finance,
Ou ſur le fait d'Eſtat la Superintendence,
Gaignent la Cour Royalle ou tout un Parlement,
Rendent ceux du conſeil a leur commandement,
Y mettent gens expres qu'on n'oſe contredire,
Baillent commiſſions a ceux qui peuvent nuire,
Ou font des loix pour eux ſans l'oreille & les yeux
Des Roys (peut-eſtre) enfans, ſ'eſtans emparez d'eux :
Atiltrent quelque guerre, ayant doubte (poſſible)
Que leur grandeur en paix ne ſe maintint paiſible :
Tant qu'enfin tels ſeigneurs, s'eſtans faits par trop gras
D'avoir rongé le Peuple & vendu les Eſtats,
Voyans qu'a leurs grandeurs ne faut que la couronne,
S'arment contre leurs Roys ou feront leur perſonne
Servir d'eſcu, de peur qu'on n'eclaire de pres
A leurs biens qu'on recherche, en faiſant guerre expres
A cel'fin que leur Prince a ſes propres couſts meſmes
Deffende contre tous leurs larrecins extremes.
Mais le peuple oppreſſé, par trop las d'endurer,
S'ils ſont meſme eſtrangers, viendra a murmurer :
Et d'autre part ceux cy viendront donner entendre
Au Roy qu'on luy en veut & qu'il ſe doit deffendre,

Voire garder des ꝟens, afin de les garder,
Choſe fort dangereuſe, ou viendront a ſ'aïder
Du contraire party ſ'il y a de fortune
Double ſecte au Royaume, & ſe joindront a l'une.
Les autres, ſe voyans alors en tel danger,
Prendront l'autre party ou joindront l'eſtranger
Pour ſe mettre en ſeurté, ou prendront quelque ville
Et feront a la fin une guerre civile.
O quelle pitié alors ! mais afin d'y pourvoir
Mon Roy doit de luy meſme, en premier lieu, ſçavoir
Que la Sedition eſt mere de Ruyne,
Qu'elle comprend tous maux, peſte, guerre & famine,
Qu'au lieu de longs cheveux ell'a de grans ſerpens
Qui ſont, tuans leur mere, hideuſement rempans,
Monſtre horrible & pervers ! & qu'ell'a repentance
Et malheur pour ſon train avecques déplaiſance.
Il ne doit doncques rien oublier n'epargner
Pour l'appaiſer ſoudain ou pour l'exterminer,
Bien qu'ell'euſt bonne cauſe, ainçois qu'il conſidere
Premierement le but & la cauſe premiere
Du mal ſeditieux, comme un Medecin fait
Pour mieux guérir le mal duquel la cauſe il ſçait,
Bien ſouvent, que les Roys du mal ſont cauſe eux-même,
Ou pour leur ignorance ou tyrannie extreme :
Car tout Prince ignorant qui ne ſçait commander,
Qui n'entend ſon eſtat, ſe laiſſe gourmander ;
Sous luy les Grands font guerre ; eſtant meſme en bas âge,

Ils abuſent de luy. Mais d'un Roy hors de page
On n'abuſe jamais, la guerre on n'entreprend,
Et vaudroit mieux qu'un Roy fut tyran qu'ignorant.
N'eſtant ignorant donc, il eſt bien néceſſaire
A mon Roy de voir cler en ce mutin affaire,
Et des mutins au vray ſonder l'intention
Pour voir ſi contre luy l'on fait ſedition,
Sans croire pres de luy les perſonnes ſuſpectes,
Ny leurs affections, ny l'une des deux sectes.
S'il voit qu'on n'entreprend, n'eſtant tyran, ſur luy,
Mais ſur ceux-là peut eſtre auſquels il ſert d'appuy,
Qu'il ſe depeſtre d'eux, qu'il ne s'affectiõnne
A l'un des deux partyz, & ne ſe paſſionne
Comme un tas d'ignorans, ne ſe laiſſant tromper
Aux querelles d'autruy ny moins envelopper;
De champion ne ſerve a qui, peut eſtre, exerce
Deſſous luy tyrannie et ſon eſtat renverſe.
Je ne dy pas, ſ'il peut les chefs ſeditieux
Exterminer du tout, qu'il ne fiſt pour le mieux,
Mais la difficulté eſt de les bien congnoiſtre :
Ceux qui ſont contre luy ſont contre luy peut eſtre.
Toutefois il pourra les congnoiſtre a leurs faits
Quand luy conſeilleront de n'entendre a la paix,
Neceſſaire touſjours, qu'ils monſtreront au reſte
Avoir en telle guerre intereſt manifeſte.
Je ne dy pas, ſ'il peut exterminer, ainſi
Que les pires mutins, la pire ſecte auſſi,

Qu'il ne fiſt pour le mieux, mais pour ſavoir laquelle
Il doit chaſſer des deux, & qui eſt la nouvelle,
Qu'il aſſemble en un lieu les plus grands en ſavoir
Des deux Religions, afin d'y mieux pourvoir
(Sans couper en danger un membre qui eſt noſtre)
Et les force d'unir dans un tems l'une & l'autre,
Qu'autrement les fera mourir cruellement,
N'oyant ceux dont l'Eſtat ſur l'amoindriſſement
Des Princes ſoit fondé : d'Eſtats ny de Concile
Qu'il ſe garde de faire aſſemblée inutile,
Ny de rompre jamais l'Edict mis en avant,
S'il ne veut voir l'erreur pire qu'auparavant.
Du commencement donc mon Prince ſoit habile
De prévoir & d'eſtaindre une guerre civile,
Beſte fort ruineuſe, oſte-ſceptre des Roys,
Qu'il doit plus redouter que la foudre cent fois (1).
C'eſt le tout d'appaiſer le diſcord ains qu'il aille
Plus outre & qu'au Royaume ameine une bataille,
Ameine l'eſtranger & l'amas des ſoldars,
Ameine la victoire a l'une des deux parts;
Car le malheur le plus grand des guerres domeſtiques,
Le plus a craindre aux Roys, a craindre aux républiques,
C'eſt l'heur d'une victoire eſcheute a l'un des deux,
Or qu'il fuſt le meilleur, veu qu'un victorieux,

1. Pensée développée et amplifiée par le poëte dans sa *Remonstrance pour le Roy*.

Ne ſe pourra qu'a peine, enflé d'heur & de gloire,
Contenir qu'il n'abuſe un jour de la victoire,
Happant la tyrannie ainſi que fit Céſar,
Ou qu'il ne mette au moins le Royaume en hazart,
Auſſi que les veincuz fuyront aux autres terres,
Pratiquer les voiſins ou braſſer d'autres guerres.
Quiconque ſe tranſporte & qui, ſeditieux,
Suyt l'une des deux parts, eſt donc malicieux
Ou du tout ignorant, voire ennemy du Prince,
Or qu'il euſt bonne cauſe a troubler ſa province;
De moy je tiens pour tel tout homme partial.
Mais, quand chaque party en force eſt preſque égal,
Que mon Roy ne ſ'amuse a ſa bonne querelle
Et ne tombe a ce poinct que l'eſtranger ſ'en meſle;
Mais pourveu qu'il demeure en ſon authorité,
Son vouloir obeïſſe a la néceſſité,
Car on doit préférer la paix touſjours utile,
Quelque bon droit qu'on ait, à la guerre civile :
Que les traiſtres de paix, dont il doit voir les cœurs,
Veullent nourrir expres pour baſtir leurs grandeurs
Des ruines d'autruy : qu'il apprenne au contraire
Parfois qu'un ſeul tumulte eſt un mal néceſſaire,
Pour purger un abus, aſſeurer un Eſtat,
Qui dans Romme cauſant du Peuple & du Senat
La franchiſe & grandeur leur ſervit bien d'entrée.
Qu'inviolable ſoit la paix qu'on a jurée
De peur d'une rencheutte, & ſe garde mon Roy

En regrattant la playe, ou ne gardant ſa foy,
Ny ſes loix, de renchoir en ce peril extrême,
S'il ne veut pourchaſſer ſa ruine a luy-meſme,
Ou ſe perdre a credit. Mais ſi quelque envieux
Allumoit par sous main un feu ſeditieux
Pour nourrir ſa grandeur qui en guerre eſt paiſible,
Atiltraſt des précheurs pour aiguiſer (poſſible)
Par mots picquans le peuple & les civils couſteaux ;
Je diſpenſe mon Prince, en ces troubles nouveaux,
D'uſer, ſi juſte il eſt, de cruautez utiles,
De punir les plus grands, de raſer quelques villes
Qui refuſeroient paix ; & meſmes que les os
Des morts, autheurs de guerre, auſſi n'ayent repos !
Que leur nom ſoit infame & ſoient exterminées
Leurs armes, leurs maiſons & meſmes leurs lignées !
Mon Prince ſoit appris de ne lacher jamais
Un peuple contre l'autre, en guerre ny en paix
Ny par édits mutins permettre le pillage,
Qui ne font qu'enflammer la guerre d'avantage,
Que mettre en deſeſpoir les pillez pour piller
Et que d'encourager les voleurs a voler,
Ny de menacer foible, ains qu'il donne aſſeurance
Aux mutins qui ſont forts ſans nulle deffiance.
Que ſi l'autre party ne tient l'ordre de mars,
S'il pille de ſa part pour payer ſes ſoldars,
Ce qui vaut mieux que mettre en conqueſte ta terre,
C'est bon ſigne pour toy qui tiens l'Art de la Guerre,

Si pour ta tyrannie on fait ſédition,
Congnoy toy, & du Peuple oſte l'oppreſſion ;
Sans eſtre Pharaon, oſte ta tyrannie,
Qui jamais chez Pluton ne deſcend impunie :
Tu as beau tout ravir, voire écorcher la peau,
Il reſte aux dépouillez touſjours quelque couſteau.
L'ordre aux ſeditions le meilleur, ce me ſemble,
Eſt que mon Roy ſouvent ſes troys Eſtats aſſemble,
Sans ſ'arreſter a ceux qui font accroire aux Roys
Que c'eſt pour les bridèr que de ſouſmettre aux loix
Et a toute raiſon leur puiſſance ſuprême :
Qu'il ait tels gens ſuſpects qui parlent pour eux meſme,
L'aſſiegent peut eſtre ou regnent pres de luy
Ou ſ'enrichiſſent ſeuls des dommages d'autruy,
Qui craingnent rendre compte ou fuyent la lumiere.
Mais afin qu'il peuſt mieux par une autre maniere
La racine coupper a mil ſeditions,
Je voudroy qu'il permiſt les accuſations
Comme on les permettoit devant Ceſar a Romme,
Par leſquelles chacun peut accuſer tout homme,
Meſmes les grands ſeigneurs ; dont viendroit un grand bien,
Car on peut calomnie oſter par ce moyen,
Calomnie qui nuit autant en une ville
Que l'accuſation en tous lieux eſt utile.
Calomnie eſt un monſtre ayant touſjours veſtu
L'habit de vérité, qui a telle vertu
Qu'en caquetant des Grands fait acroire merveille,

Toufjours parle en amye, & f'acoute en l'oreille :
Ses jambes ny fes pieds ne font d'os ny de chair,
Mais de laine, a cel'fin qu'on n'oye fon marcher :
Elle n'eft pas du tout femblable à Renommée,
Elle eft en dépit d'elle, ainfi qu'on dit, formée ;
Car toufjours elle dit cela qu'elle ne voit,
Elle n'arrefte en place ; elle caufe & deçoit ;
Elle allume debats d'un cœur plain de malice ;
Sa parole aifément parmi le peuple gliffe.
Que mon Roy ne differe a donner des combats :
Pour voir la vérité, ou fuir plus grands débats
Qui pourroient engendrer une guerre civile,
Je trouve qu'un combat ne peut eftre qu'utile
Et que nul grand feigneur n'en doit eftre forclos :
Quant a moy je permets les combats en champ clos,
Quoy qu'entre les Chreftiens maint Chreftien ne l'accorde.
Mon Roy ne doit nourrir ny picques ni difcorde,
Rancueur ny deffiance entre fes vrais fubjects,
De peur de l'eftranger, ny les tenir abjects :
Il ne doit eftre long au Conseil d'une affaire,
Mais bientoft refolu de ce qui eft a faire :
Que fa parole a tous foit autant qu'une loy ;
Qu'aux heretiques mefme, or qu'ils fuffent fans foy,
Ne rompe aucunement fa foy inviolable,
De peur qu'on ne luy face un lache tour femblable :
Par offenfe ou foupçon, mon Roy ne doit bander,
S'il ne veult par plaifir fon eftat hazarder,

Non plus que ſes deux bras, contre luy ſa nobleſſe
Qui eſt ſon ſeul rempart, ſon bras, ſa forteresſe :
Qu'il ne la tienne donc ny l'une des deux parts
En doute ou en ſuspens, levant quelques ſoldars.
Qu'il chaſtie tres bien, voire en ſa plus grand'ville,
Un ſot peuple ignorant qui fuit la paix civile,
Trop rebelle & mutin, & ne ſoit patient,
Mais face les plus grands pendre a bon eſcient.
Pour eſtre large au peuple & pour le faire riche,
Je ne veux que mon Roy ſoit liberal, mais chiche,
La choſe plus requiſe & neceſſaire aux Roys.
Quand trop doux ne ſont craints, n'obéïs en leurs loix ;
Quand leur peuple eſt trop povre, eſt le vertueux vice
De juſte cruauté & de large avarice :
Car par ces deux tout prince aux bons ſera veu doux,
Mais cruel aux méchans, chiche aux grands, large a tous.
Qu'auſſi des financiers le nombre (comme en France)
Ne ſoit ſi exceſſif qu'il paſſe la finance.
Que mon Roy ne ſe laiſſe empeſtrer a la glus
De ceſt amour qui fait qu'on n'apprehende plus
L'affaire d'un Royaume : o fol amour des dames !
Je ne m'eſbaï pas ſi leurs plaiſantes flames
S'allument dans les cœurs des plus vils & abjects,
Quand meſme les grands Roys leur ſont ainſi subjects.
Tel voit en un papier toute la Terre ronde,
Tel contemple les Cieux & scait l'ordre du monde,
Tel invincible en guerre es combats foudroyra,

Qui vaincu par leur charme en mépris languira.
Non que l'amour parfait, dont mon Roy je dispense,
Je blâme; mais je veux qu'il en ait congnoissance,
Qu'il le sache tres bien separer de Venus,
Et qu'une beauté sage il choisisse au surplus
Qui l'induise a vertu &, docte, l'achemine
A contempler en elle une beauté divine :
Car la beauté qu'on voit icy bas n'est sinon
De la beauté de DIEU qu'un celeste rayon ;
Puis en elle faisant la vertu amoureuse,
Rende amoureux mon Roy d'une amour si heureuse
Et le repreigne aussi, car on prend bien tousjours
La reprehension qui procede d'amours.
Je ne luy oste aussi ny le tournoy paisible
Ny la chasse semblable a la guerre penible;
Mais qu'il n'en face point trop grand'profession,
De peur qu'il n'ait fortune ou devienne Acteon.
Le plaisir necessaire ou il doit plus s'ebattre
Est de voir reciter parfois en un theatre
La vraye tragedie a la façon des Grecs,
La comedie aussi, pour en tirer expres
Double fruit & plaisir, car par la comedie
Verra l'estat du peuple & par la tragedie
Verra jouer le sien, — passe tems aussi beaux
Peut estre que la chasse ou le vol des oyseaux ! —
Mais d'un art plus exquis que les farces,— ou mesme
Prenoit plaisir utile un roy Loys douzième,

Pour apprendre par la, ce qu'autrement n'euſt ſceu,
Des choſes du pays, ou pour n'eſtre apperceu
Il alloit deguiſé quelquefois pour entendre
Ce qu'on diſoit de luy, non point pour faire pendre
Ceux qui en diſoient mal, mais pour ſe corriger ;
Ce que mon Roy fera ſans croire un menſonger:
Comme auſſi d'appeller les Muſes a ſa table,
Et d'ouir des ſavants quelque diſcours notable :
Ainſi ce grand François ſe repaiſſoit ſouvent
De tel nectar, mettant mil'propos en avant.
Un Roy fait bien, n'eſtant haÿ du populaire,
D'attirer pres de ſoy des gens ſavans, pour faire
Renommer ſes vertus, engardans qu'en oubly
Eternel ſon beau nom ne tombe enſepvely,
Auſſi que volontiers on eſt tenu ſemblable
A ceux envers leſquels on ſe rend accoſtable :
Mais de quoy luy pourroit la vertu proufiter,
Si l'on taiſoit l'honneur qu'elle doit meriter ?
Il fait bien de monſtrer ſa Majeſté Royalle
Au peuple quelquefois, & par voix liberale
Relacher quelque impoſt dont le peuple irrité
Pourroit enfin ſ'aigrir ; car de néceſſité
Il ſera lors vertu, ayant de tous la grace.
Qu'il ne ſe monſtre auſſi par trop au populace ;
Trop ſe communiquer luy cauſeroit mépris.
Qu'il honore les bons & la vertu d'un pris,
Lequel rendra touſjours excuſable mon Prince

D'eſtre cruel au vice : honore en ſa province
Ceux qui ſont par ſcience excellens en quelque art,
Comme en l'art d'Appollon eſt aujourdhuy Ronſard ;
Et, afin de baſtir ſon conſeil, qu'il eliſe
L'elite de nobleſſe ou nul ſeigneur d'Egliſe
Il ne doit appeller qu'il ne luy ſoit ſuſpect,
Que ce conſeil choiſi de ſages n'ait reſpect
Ny crainte d'aviſer mon Roy de toute choſe,
Sans luy taire cela qu'un flatteur dire n'oſe :
Qu'auſſi mon Roy demonſtre un tel geſte & maintien
Qu'on congnoiſſe qu'il veut qu'on ne luy cele rien.
Outre ce privé nombre éleu de gentils hommes,
Qu'il face, entre le peuple eliſant autres hommes,
Un conſeil populaire en moindre auctorité,
Qui parle a l'autre, afin qu'eſtant tout rapporté
A mon Roy comme au chef, ſon ſeul Eſtat retienne
De troys gouvernemens la façon ancienne (1).
Qu'il ait pour courtiſan ceſtuy que Baltazart
De Chaſtillon deſcrit, qui luy appreigne l'art
De regner juſtement, qui ſes meurs luy façonne,
Et luy donne cela qu'un ignorant ne donne;
Ce ſeront mil' vertus par qui luyra, pareil
Au vaſe d'or polli ſur qui bat le Soleil.
Ainſi donc par vertu je veux que mon Roy luyſe
Non par l'or (qu'un fol donne), & de soy qu'il produiſe

(1) *Monarchie, aristocratie et démocratie* (Note de Jean de La Taille).

Tous les jours plus de fleurs, d'odeurs & fruits divers
Qu'on n'en voit aux vergers plus beaux de l'univers.
Surtout qu'il ne ſe laiſſe emporter par le vice,
Qu'il ait touſjours au cœur & DIEU & ſa juſtice,
Ne ſe donnant en proye a dame Ambition,
Fille de Convoitiſe ou de Preſumption,
Qui eſt inſatiable, & qui ſans ceſſe pince
Par hameçons d'honneur les entrailles d'un Prince.
Se contente du ſien, ſans croiſtre aucun tribut,
Et ſoit perſuadé que d'un Roy le ſeul but
Eſt de tenir le Peuple en repos ſans conquerre;
Car l'acte eſt plus royal de vivre en paix qu'en guerre.
Mais, ſ'il faut attiltrer une guerre aux mutins,
Pour les tirer ailleurs ou la faire aux voiſins,
Pour deffendre la paix, il eſt beſoin de dire,
Ayant dit comme en paix mon Roy ſe doit conduire,
Par quel art il fera la guerre ſans danger,
Soit contre les mutins, ou contre l'eſtranger.

LE TROYSIEME CHANT.

Muſes, inſpirez moy voſtre ardeur couſtumiere,
Et me preſtez un peu la trompette guerriere
Pour en ſonner icy le vray meſtier de Mars,

Et bien que ce dieu fier ſoit contraire a vos ars,
Puiſque j'ay ſceu vous joindre avec luy (1), je vous prie,
Ne laiſſez a m'ayder nonobſtant ſa furie !
Mais, las, le poil me dreſſe en la teſte d'horreur,
Voulant chanter ce dieu tant remply de fureur
Qui, terrible & pervers, ſe monſtre a moy rebelle,
Qui, rouant de ſes yeux la flambante prunelle,
A cauſé tant de maux a tout le genre humain.
Las ! ſi les Roys chreſtiens d'un jugement bien ſain
Conſideroient un peu les guerres inutiles
Dont ce dieu ruineux a raſé tant de villes ;
Conſideroient la perte & la deſtruction
Des beaux pays deſerts a ſon occaſion ;
Oyoient les pleurs, les cris, & les voix lamentables
Des peuples innocens & dont ils ſont comptables,
Voyoient le feu, le ſang qu'épand ce malheureux,
Ils ne voudroient jamais faire la guerre entre eux ;
Ou bien avec horreur, ains que d'armer leur dextre,
Ils voudroient y penſer & repenſer peut eſtre !
Mais ſi le bien public forçoit d'exequter
La guerre qu'on ne peut par honneur eviter,
Je veux donc que mon Roy ſache l'art de la guerre
Par l'hyſtoire rommaine & l'exerce en ſa terre
Avec le livre autant qu'avecque le harnoys,
Qu'il cherche en Tite-Live & non point aux tournoys,

(1) *In utrumque paratus.*

Ny a courre une bague, ou faire autre exercice
Qui pluſtoſt au ſoldat qu'au Prince ſoit propice :
L'art dont je veux parler, dont l'antique Rommain
A rangé par vertu le monde ſous ſa main,
Dont il ſ'aidoit a mettre en ordre ſes gens d'armes,
Dont il fut par tel ordre invincible en ſes armes,
Horſmis contre luy-meſme, & dont or je voudrois
Que mon Roy fiſt la guerre, & non comme aucuns Roys
Dont l'ordre eſt un deſordre a la façon barbare,
Dont la vertu en guerre eſt l'ignorance avare,
Et dont preſque aujourdhuy tout le ſoing principal
N'eſt que de courre en lice, eſtre bien a cheval,
De rompre bien son boys ou d'eſtre adroits aux armes,
Comme ſ'ils aimoient mieux eſtre bons hommes d'armes
Qu'eſtre bons chefs de guerre ; or qu'un Roy ſoit couart
Tant qu'il voudra, pourveu qu'il entende ceſt art
Par lequel il vaincra les plus vaillans du Monde.
Qu'il tienne en premier lieu, durant la paix profonde,
Ses peuples aguerriz & preſts de longue main
Comme on tenoit jadis tout le peuple Rommain.
Je n'entens aguerri, ceſtuy, ſans plus, qui uſe
Des armes dextrement, qui ſçait d'une arquebuſe
Ou d'un arc bien tirer, mais celuy qui jamais
Ne faut a garder bien ceſt ordre en temps de paix
Que gardoient les Rommains, qu'il n'eſtoit point poſſible
De vaincre, ſinon ceux qui ceſt ordre paiſible
Gardoient auſſi bien qu'eux & failloit sur le champ

Vaincre trois foys, ſi vaincre on pouvoit tout le camp.
N'eſtimants donc que l'ordre, ils l'exerçoient ſans ceſſe,
En la paix pour la guerre eſſayans leur adreſſe,
Tant que, chacun gardant ſi bon ordre en ſon rang,
Leur vray combat ſembloit un eſſay avec ſang,
Leur eſſay un combat, ſi qu'aux dernieres gouttes,
De leur ſang combattoient ſans eſtre mis en routtes ;
Ne faiſans comme on fait aux guerres d'aujourd'huy
Ou l'on voit tout ſoudain ou l'un ou l'autre enfuy
Par faute de ceſt ordre. Or, leurs forces plus grandes
Eſtoient les gens de pied, dont ils faiſoient trois bandes,
Queue a queue, en trois oſts, dont la premiere eſtoit
De piquiers joincts de front, qu'a peine on n'abattoit;
Car ne faiſans la guerre, ainſi que nous, par charges,
Secondoit la ſeconde, ayans ſes rangs plus larges,
Pour recueillir entre eux les premiers renverſez.
A t-on rompu ceux cy? les tiers rangs moins preſſez
Recueilloient les ſeconds : ainſi falloit combattre
De plus en plus trois fois ains que de les abattre :
Car de quelque façon qu'on les vint aſſaillir
A l'ordre eſtoient tant duits qu'ils ne pouvoient faillir.
Pour suyvre la victoire, ayans mis à chaque aile
Leurs chevaux, n'enduroient qu'on rompiſt pelle-melle
Ceſt ordre, auquel eſtoient ſi prompts qu'a tout ſignal
Obeiſſoit chacun de pied & de cheval.
Qu'on ne m'allegue auſſi noſtre gendarmerie
Dont ores la fureur rompt toute infanterie :

Je dy qu'on aſſaudroit l'infanterie en vain
S'elle eſtoit exercée en ceſt ordre Rommain,
Et qu'a peine on pourroit fauſſer les rangs ny l'ordre
Ou le choc d'elephans ne pouvoit jadis mordre.
Qu'on ne m'allegue auſſi la fureur des canons
Qui toſt écarteroient l'ordre de mes piétons;
Je dy qu'ayant l'effect moindre que la furie
L'elephant rompoit mieux qu'ores l'artillerie.
Volontiers je feroy'tout noſtre oſt principal
De gens de pied, n'eſtoit que nos gens de cheval
On priſe tant a tort qui, ſ'aidants d'autres armes,
En reiſtres tranſformez, ne ſont plus vrais gendarmes.
Que mon Roy donc praticque un tel ordre & ſ'il veut
L'appreigne plus au long, ſ'il m'en croit, &, ſ'il peut,
Qu'il mette aux gens de pied ſa principale force,
Et qu'il ſoit curieux de ſcavoir non l'ecorce,
Ny l'hiſtoire ſans plus, mais le ſecret de ceux
Dont l'heur & la fortune aura, ſ'il fait comme eux.
Donc, ſon peuple aguerry & ſes legions preſtes
Telles que le Rommain avoit pour ſes conqueſtes,
N'entreprenne la guerre injuſte en premier lieu,
Se garde de la faire aux hommes contre Dieu;
En quoi les Roys ſouvent ſ'abuſent a faux tiltres.
Qu'il conſulte un tel point avec les vrais miniſtres
De l'oracle de Dieu, de peur que contre luy
En penſant faire bien ne guerroye aujourd'huy,
Comme penſoient les Juifs & les Rommains bien faire

Quand par force ils vouloient le nom de CHRIST defaire.
Car ſi contre raiſon, contre DIEU & tout droit
Entreprenoit la guerre, alors DIEU ne faudroit
De luy oſter le ſens, le pouvoir ou l'envie
De pratiquer mon art ou luy oſter la vie.
Mais pour bien guerroyer je ne veux que mon Roy
Aille en Jeruſalem : qu'il guerroye pour ſoy,
Laiſſe la ces lieux saincts & leur terre destruite
Que juſques a preſent DIEU veut eſtre maudite.
Aille avec l'art Rommain contre Romme & ses droits
Qui ne ſ'accordent pas avec ceux de nos Roys,
Contre ceux qui de Paul, pour leur faire la guerre,
Sçavent happer l'eſpée, au lieu des clefs de Pierre
Qui ne doit eſtre armé, qu'il luy oſte ſans plus
L'eſpée aux Roys ſuſpecte & ſes biens ſuperflus,
Et n'appelle au Conſeil de la guerre l'Église !
Or la concluſion de la guerre eſtant priſe,
Ayant bien commencé par la Religion,
Et des ſages vaillants ouy l'opinion,
Aille l'executer comme eſtant neceſſaire
Et ne foulle d'impos tes subjects pour la faire,
Car ayant ménagé ſes deniers amaſſez,
Il en devroit avoir pour faire guerre aſſez.
Lors ne doit qu'au dernier ſon chef de guerre élire,
Et non pluſtoſt, afin que tous puiſſent mieux dire,
N'eſtant point déclaré, ſans rancueur, leurs conſeils;
Car l'envie touſjours regne entre les pareils.

Toutefſois ſeroit mieux ſi, marchant en perſonne,
Il meine tout ſon camp & ſi luy meſme ordonne,
Non ainſy que nos Roys qui pour pompe plus toſt
Yront que pour combattre ou donner l'ordre en l'oſt.
N'aille hors du Royaume, & que lors un grand homme
Ait ſous luy tel eſtat qu'un dictateur de Romme,
Qui froid temporiſeur ne ſ'amuse a gaſter
Plus d'un an le pays ſans rien executer :
S'il tient l'ordre Rommain, il ne doit avoir doute
De donner la bataille ou d'eſtre mis en routte.
Il ne doit faire guerre en forçant la ſaiſon,
Non plus contre l'hyver que contre la raiſon ;
Car jamais n'avint bien, es pays ou nous ſommes,
De forcer obſtiné la ſaiſon & les hommes.
Peu ſ'en faut qu'en ce lieu je n'aviſe mon Roy
De ne mener canon qui a ſi lourd charroy
Meſmement en hyver, non tant pour la deſpence
Que pour le peu d'effect que fait ſa violence.
O faulſe invention de nos armes a feu
Qui fais que la proueſſe en France n'a plus lieu,
Qui des Grecs & Rommains mets la vertu par terre,
Qui abolis tout l'art & l'honneur de la guerre,
Et, ſans qu'on vienne aux mains, fais qu'un Achille preux
Eſt la proye aujourd'huy d'un Therſit' malheureux !
Pleuſt a Dieu qu'un Roland t'euſt ores engloutie
Aux Enfers dont tu es par un moyne ſortie !
Je ſçay qu'on trouvera fort nouveau ce diſcours,

Veu que l'artillerie a maintenant tel cours ;
Mais tout bien épluché, ſi ce n'eſt pour les villes,
On congnoit par effect les canons inutiles ;
Sans eux ſera touſjours plus d'execution,
Et ſi aura bientoſt a ſa devotion
Les villes, ſi aux champs par ſon ordre il eſt maiſtre,
Car il n'eſt aujourd'huy que les hommes pour l'eſtre.
J'apprendray la façon de camper par pays
Que tenoient les Rommains contre leurs ennemys ;
Jamais donc ne venoient a camper en bataille
Sans faire autour du camp comme un fort de muraille
Et ne dreſſoient jamais l'enceincte de ce fort,
Divisé par bon ordre, en lieu boſſu ny fort :
Mais ſ'ils trouvent parfoys la terre mal unie,
En carré tout ſoudain la rendoient applanie ;
Car pionniers, maçons, & tous ouvriers utils
Suyvoient le camp en nombre avecques leurs outils :
Ils faiſoient que l'enclos du camp eſtoit ſemblable
Aux logis par fourrier en tentes fort logeable,
L'enceincte a un rempart fortifié touſjours
De foſſez au beſoing, auſſi d'éguales tours,
Entre leſquelles ſont machines en batterie
Jettans pierres ou dards au lieu d'artillerie :
Quatre portes y ſont bien larges, tellement
Qu'entrent beſtes & gens & ſortent aiſément :
Y ſont eſtaux, marchez, ſieges de juſtice
Pour mettre entre ſoldats & les autres police :

Il y a mainte rue, &, bref, a voir tel camp,
C'eſt une grand'cité baſtie ſur le champ :
Au milieu ſont les trefs des chefs & le pretoire
Faict en façon d'un temple ou bien d'un oratoire;
On dort & mange a l'heure: au partir, les ſoldars
Au tiers ſon de trompette abattent leurs rempars
Et bruſlent leurs logis, comme choſes faciles
D'en faire de pareils, ayans ouvriers habiles
Et craingnans qu'on ne viſt & contrefiſt leur fort.
Touſjours devant le camp marchoit un d'eux par ſort,
Tiennent ordre en marchant comme a donner bataille
Avant laquelle ils font quelque édit ou l'on baille
L'ordre qu'on doit tenir. Aux armes s'exerçans,
Ils gaignent ce poinct là d'en eſtre plus puiſſans,
Plus forts & plus hardis; pourquoy ne faillent gueres,
Gardent les loix qu'on fait, meſme aux fautes légères;
Les chefs plus que les loix ſont meſme rigoureux,
Mais doux aux bons qui ont aux ſignes prompts les yeux,
L'oreille aigue aux voix, au fait les mains agilles.
Bref, n'ont jamais trouvé pays ſi difficiles
Ny nombre d'ennemys, non pas meſme le ſort,
Qui les ait retardez ny meſmement la mort.
Leurs armes au ſurplus reſſembloient preſque aux noſtres :
Leur camp rangé en ordre, & non comme un tas d'autres,
Sembloit un corps uny. Faut-il eſtre ebays
Si le ſoleil fut la borne jadis
De leur Empire, acquis non point par leur fortune

Mais par leur vertu propre, aux autres non commune?
Car du bon ordre vient bonne fortune auſſi.
Mais mon Roy ne pouvant tenir leur ordre ainſi,
Ayant artillerie, au reſte il doit l'enſuivre,
Se régler ſur Céſar, ayant ſur ſoy ſon livre,
Et le plus qu'il pourra approcher d'iceluy....

Le poëte expose ici qu'il convient, si on est attaqué par un ennemi plus fort, de ne pas refuser la bataille : il faut alors mettre une ligne de chariots et de canon sur chacun de ses flancs et présenter un seul front de troupes, comme le faisaient les Romains.

Mais ſoit que l'ennemy & mon Roy ſoient égaux,
Plus foibles ou puiſſans d'hommes ou de chevaux,
Qu'il face tellement que ſon ordre demeure,
Car du bon ordre ſeul vient la victoire ſeure.
Qu'il face tellement choquer ſes gens de rang
Que juſqu'au bout l'emploie & leur force & leur ſang,
Sans faire (ainſi qu'on fait) la bataille ſi breve :
Sache eviter le vent & le ſoleil ſ'il greve,
Sans perdre toutes fois ton ordre pour cela,
Que l'ennemy verroit & t'aſſaudroit par là.
Lorſqu'on ſonne au combat & qu'on voit peſle-meſle
Choquer gens & chevaux, qu'on oit des coups la greſle,
La foudre des canons, qu'on voit rompre & voller
Les lances en eſclats & qu'on vient ſe meſler,
Mon Roy ne doit encor ſe mouvoir ny combattre,
Mais doit, ayant touſjours pres de ſoy troys ou quatre

Armez d'une parure, adviſer aux hazards,
Picquer deça dela, menacer les fuyards,
R'allier les vaincus & leur donner courage,
Les régler d'un ſignal, faire encor quelque charge,
Voir ſi les dangers ſont quelque part evidens;
Car lors, & non plus toſt, il doit donner dedans.
Mais quand auroy-je fait ſi tout l'art de la guerre
Je vouloy' dire icy ſoit par mer ou par terre?
Qu'il deffende une ville auſſi bien que l'Anglois,
Qu'il luy donne l'aſſaut auſſi fort qu'un François
Et qu'aux Italiens quitte leur embuſcade,
La ruſe de leur cargue ou de leur camiſade;
Si mon Roy tient mon ordre, il ne doit ſ'amuſer
Aux ruſes en danger, ny courſes uſer
En débandant ſes gens pour aller au pillage,
Dont il advient plus toſt deſordre qu'advantage.
Or les Roys plus brutaux ſçavent bien le ſurplus
Des guerres d'aujourd'huy ſans que j'en die plus.
Ils ſçavent comme il faut bien conduire une armée,
Pourvoir qu'elle ne ſoit de vivres affamée,
Choiſir pour la loger l'advantage d'un champ,
Comme il faut décamper, faire marcher le camp,
Paſſer un fleuve a gué, ſe donner bien de garde
Des ſurpriſes de nuict, aſſoir bien une garde,
Mener artillerie & prevoir tout danger;
Mais ſ'il faut qu'une ville on vienne aſſiéger,
Ne ſçavent ils pas bien comme on rompt la deffence,

Comme d'entrée on fait les approches de France,
On doit faire tranchés, mandes ou gabions,
On dreſſe cavalliers, taudis ou baſtions;
Quels engins ſous-terrains, combien d'artillerie
Il faut pour accomplir une grand'batterie;
Comme il faut eſcheller, miner, contreminer,
Faire breche ou ſaper, & quels aſſaux donner?
Ne ſçavent ils pas bien, ou le doivent entendre
De leurs gens, comme il faut d'autre part la deffendre?
Comme aſſoir faut bon guet, abattre les fauxbourgs,
Comme il faut la munir, fortifier les tours,
Moyneaux & boulevers, ou il eſt plus utile
Chaſſer hors tout mutin, toute bouche inutile,
Départir les ſoldats a chaque boulevert,
Et ne ſaillir de peur de perdre aucun qui ſert :
Comme il faut au marché un renfort d'hommes d'armes
Qui viennent ſouſtenir l'aſſaut & les allarmes,
Comme il faut beſongner & coucher aux rempars,
N'injurier jamais l'ennemy par brocars,
Se garder bien de ſappe & de mine ſubtille
Qu'on congnoiſtra avec la baſſin & l'eguille,
Aller de breche en breche & d'aſſault en aſſault,
Donner courage aux gens & ſecours ſ'il en fault,
Verſer du plomb fondu, poix, raiſine & grenades,
Lancer lances a feu, renverſer eſcallades,
Rouller tonneaux ardans, comme il faut empeſcher
Avec roulleaux clouez qu'on ne puiſſe approcher

De la breche gliſſante & ſ'aider là de femmes
Jettans cercles liez, chauſſetrappes & flammes?

Le poète, du reste, engage le roi sur tous ces points à s'en référer à la science romaine. César sans artillerie mais avec son armée aguerrie nous battrait encore.

Mais quant aux Eſtrangers, dont les auxiliaires
(Qui viennent ſoudoyez) plus que les mercenaires
Sont dangereux ſur tous, mon Roy ſe doit ranger
Plus toſt a tout party qu'appeller l'Eſtranger
Qu'il ne pourra trop foible apres une bataille
Peut eſtre r'envoyer, n'ayant rien fait qui vaille :
Car ſi tu vaincs par luy, il te maiſtrisera,
Et ſi tu es vaincu aux vainqueurs ſe rendra.
Ceux-la n'entendent rien a manier provinces
Ny affaires d'Eſtat, qui conſeillent aux Princes
D'appeller l'Eſtranger & les armes d'autruy
(Encor qu'on les appelle es guerres d'aujourd'huy);
Car l'arme qui n'eſt tienne eſt toujours ou geſnante,
Pour n'eſtre accouſtumée, ou large ou trop peſante :
L'exemple eſt en David qui trouva trop peſant
Le harnois de Saül pour combattre un géant.

Ceux qui, plus toſt qu'aux ſiens, ſe fient aux eſtranges,
Font auſſi grand'erreur, alors qu'ils font tels changes
Que feroit l'inſenſé qui voudroit échanger
Son pied qui luy fait mal a un pied eſtranger.

C'est grand cas qu'aujourd'huy la France, tant elle erre,
Sans l'avare Allemand ne sçauroit faire guerre,

Et ne voit cependant que par ſon fol debat
Il vient plus pour piller que pour eſtre au combat,
Sans la peine qu'elle a de le faire combattre
Et de querre ſi loing un fleau pour la battre.
Mais comme l'Eſtranger les François n'ont ils pas
Du cœur & de l'eſprit & des nerfs & des bras?
Aux lieux ou naiſſent gens, naiſſent tousjours gendarmes.
Mon Prince aura chez ſoy aſſez de gens en armes
Qu'il fera fourmiller a tous combats ardans
Et naiſtre ſous ſa voix tout ainsi que des dents
Du grand ſerpent Thebain. Or qu'en guerre civile
Il appelle encor' moins l'Eſtranger inutile,
Qui ſeul rapporteroit le fruict qui en viendroit
Mais tue ſans respect l'Eſtranger qui feroit
Le retif a combattre ou a laiſſer ta terre
De peur qu'il n'aille ailleurs & te face la guerre.
Meſprise le du tout, car, facheux a ranger,
Ne ſert, bravant ton peuple & toy, qu'à fourrager.
Sur tous les eſtrangers je trouve que les Suiſſes,
Comme ils ſont aguerris, font de meilleurs ſervices
Et voudroy' que mon Prince au dedans du Pays
Ainſi que font ceux cy tint les ſiens aguerris
Comme eſtoient les Rommains, & ne miſt aux frontières
Comme on fait aujourd'huy ſes forces presque entières
Suyvant l'ordre qu'on voit à noſtre corps humain,
Ou le cœur eſt armé, non le pied ny la main.
Ainſi armé au cœur il doit plus toſt attendre

Chez luy ſes ennemys & tres bien ſe deffendre
Que d'aller au devant par la commune erreur,
De ſorte qu'arrivant en France un Empereur
Il faut qu'il trouve avant qu'approcher des murailles
De la plus grand'cité troys ou quattre batailles :
Quel danger ſ'il te trouve au cœur de ton pays
De plus en plus debile & tes gens ébays !
Ne ſ'amuse a baſtir chaſteaux ny murs de villes,
Citadelles ny forts que je trouve inutiles,
Qu'en une bonne armée il ſe fonde plus toſt
Et en l'amour des ſiens autant que ſur un oſt,
Mais n'ayant l'un ny l'autre il faut que mon Roy pense
Que tout fort ne luy ſert que de perte & despence,
Sans pouvoir ſousbrider ni ſubjects ny haineux,
Mais il ſe deffendra ſans fort, ayant les deux,
Non par le fort ſans l'oſt & pense, ainsi que Romme,
En rasant murs & forts, que ſa fortreſſe eſt l'homme.
Si mon Roy croit cela & le pratique ainſi,
Pourveu qu'il euſt chez soy ſon peuple armé auſſi,
Il vaincra ſes voisins & n'aura plus que faire,
Comme aujourd'huy nos Roys, de vivre tributaire
D'un tas d'Italiens, de Suiſſes ou d'Anglois.
Hà, que je blaſme icy la guerre que nos Roys
Font en une frontière ou ſans forme de guerre
S'amuſent a bruler ou dépeupler leur terre
Sous umbre de couper vivres à l'ennemy !
Je ne veux qu'en tel' honte il gueroye a demy,

Que ſi longtemps ſ'amuſe a l'entour d'une ville,
Plus toſt gaingne un pays qu'une ville inutile
Et dans vingt jours, ainſi que faiſoient les Rommains,
Trouve ſon ennemy & ſoudain vienne aux mains,
Puis retournant vainqueur avec ſa compagnie
Laiſſe au pays conquis l'antique colonie,
Choſe fort neceſſaire a garder tous pays,
Car aux lieux ou elle eſt les Roys n'en ſont trahis.
Pourveu qu'auſſi mon Prince en oſte tout rebelle,
Face en pays nouveau toute choſe nouvelle,
Face le povre riche ainſi que fit David.
Que mon Roy, comme oiſif qui la guerre ne ſuit,
Ne deffende a ſes chefs le hazard de bataille,
Diſant qu'on la doit fuir, ne fit on rien qui vaille,
Et qu'ainſi que Fabie il faut temporiſer;
Je dy que de bataille on ne peut s'excuſer
Si l'ennemy la veut, bien qu'aujourd'huy Veniſe
La deffende a ſes ducs par ſage couardiſe,
Un prince de valeur doit plus toſt hazarder
Le combat que de voir ſes pays gourmander.
Mon Prince auſſi ne penſe en pays de conqueſte
Pouvoir vivre aſſeuré ſ'il reſte quelque teſte
De ceux qu'il a chaſſez, ny par nouveaux bienfaicts
Effacer vieille injure ou vieux torts qu'il a faicts :
Mais pense qu'il vaut mieux (ainſi que ſceut bien faire
Sous le maſque apoſté de juſtice ordinaire

A Napple' un duc d'Anjou (1)) efteindre tout leur ſang,
Ne ſouffre de ſon gré qu'on luy oſte ſon rang.
Si mon Roy des combats veut emporter la gloire,
Qu'il perſuade, devant, ſon oſt de la victoire;
Puis il doit ſouſtenir des ennemys ardans
Plus toſt l'effort premier que d'enſoncer dedans.
Mais que pour les congnoiſtre il ne ſ'amuſe gueres
A un tas de conflicts, d'écarmouches légères,
A garder un chaſteau, une place ou un pas,
Ou toute ſa puiſſance entière ne ſoit pas :
N'eſtime comme aucuns que le nerf de la guerre
Soit l'argent, mais les bras des hommes de ſa terre
Qui seront combattans pour leur honneur, loyaux;
Sache eviter touſjours le pire des deux maux :
Sache ſe contenter touſjours de la victoire
De peur que paſſant outre avec trop grande gloire
Je ne perde l'acquis, et ne doit deffier
Devant que de ſ'armer, mais ſe fortifier.
Que mon Prince au ſurplus enfermer ne ſe laiſſe
Es villes, ſe fiant en leur muraille espeſſe,
Mais en les aſſiégeant oſte le deſeſpoir
A ceux qui ſont dedans, afin de les avoir :
Car il n'eſt rien qui mieux ſur le rempart combatte

(1) Allusion à l'exécution de Conradin et de Frédéric d'Autriche, sur la place du Marché de Naples, le 27 octobre 1268. C'est la doctrine de Machiavel.

Que la néceſſité, ny rien qui mieux l'abatte
Qu'eſpoir de courtoiſie & lequel ne faudra
D'attirer autre ville alors qu'on l'aſſaudra.
Voyant ſouvent ſon camp, qu'il ne pleigne ſes peines
D'aller dire un bon mot ſouvent aux capitaines
Sans ſe fier trop d'eux, ainſi qu'Agamemnon
Les alloit viſiter les nommant par leur nom.
Y face executer ſes loix a toute outrance,
S'il veut qu'il y ait ordre, & n'uſe de clemence :
S'il ſçait bien commander, il ſera obéy;
Autrement, ſ'il ſe peut, ſera touſjours trahy :
Car ſçavoir commander eſt ſon plus grand office
Et faut pour le ſçavoir devant qu'on obeiſſe.
Mais ſe garde ſurtout de faillir aujourd'huy
En la guerre deux fois, veu qu'à grands frayz celuy
Apprend qui méprenant apprend a ne méprendre.
Prudence malheureuſe a tous Princes, d'apprendre
Au danger du Royaume et d'expérimenter
La guerre par la guerre au lieu de l'eviter!
Qu'il chaſſe de ſon camp toute femme; il me ſemble
Que là Venus et Mars ſ'accordent mal enſemble.
Que noſtre poinct d'honneur il remette en ſon poinct
Qu'aujourd'huy la plus part des hommes n'entend point,
Car comme on le prend ore un Therſyte, un lache homme,
Un trayſtre, un faineant trenchant du gentilhomme,
Ne couchant que l'honneur qu'il ne congnoit en rien,
Et ſachant piaffer, ſera l'homme de bien,

Soit qu'il démente a tort ou pour chose frivole
Comme si l'honneur fut seulement en parole.
Mais mon Prince doit faire, en fondant bien l'honneur,
Que celuy l'atteindra, n'exceptant nul seigneur,
Qui obeïra mieux aux loïx et a son Prince :
Honorant d'un loyer l'honneur en sa province
Comme Romme honoroit, par loyers non point feints,
Par images de bronze ou par les tableaux peints
Qu'on portoit en triomphe ou par les sept couronnes
Qui diverses estoient les vaillantes personnes.
Qu'il donne au Chef toujours libre commission;
Mais s'il acquiert par trop de réputation
Qu'il en soit soubçonneux; qu'au moins ses yeux le pleurent,
Quand luy & autres gens de grands services meurent.
Qu'il n'envoye qu'un chef a conduire son camp (1)
(Non plusieurs, comme ailleurs font plusieurs a leur damp)
Qui sceut avant le coup, comme un bon capitaine,
Sentir de l'ennemy l'entreprise certaine,
Avoir l'œil a ses faicts, luy mesmes manier
Les armes au besoin & marcher le premier,
Non apprenty de guerre & non haut de la langue,
A faire seulement une brave harangue,
Mais sceut faire devoir au choc le plus épais
Tant qu'on ne suivist point sa parole, ains ses faicts.

(1). T. Livius. — Saluberrimum in administratione magnarum rerum est summam imperii apud unum esse.

(*Note de Jean de la Taille*).

N'endure que touſjours les perſonnes égales,
Mais que l'une apres l'autre ayent charges royales
Et ſans les prolonger plus d'un tems limité,
Ce qui jadis a Romme oſta la liberté,
Qu'il face que celuy qui en haut eſtat monte,
De redeſcendre apres a un moindre n'ait honte.
Qu'en fuyant les forciers il ne ſ'adonne a nul
De peur d'offenſer Dieu ainſi que fit Saül.
Qu'en guerre touteſfois il n'oublie la ruſe
Laquelle tourne à gloire à celuy qui en uſe,
Mais ſ'il voyoit auſſi les ennemys uſer
D'une ruſe trop lourde, il ne doit ſ'abuſer,
Mais douter qu'il y a deſſous embuſche ou fraude
Afin que le françois qu'on eſtime a la chaude
Plus qu'homme au premier choc & moins que femme apres
(Ce qui meſme eſt noté de Tite Live expres)
N'ait tel bruit que mon ordre il ſuyve qui eſt rare.
Mais qu'il ne ſuyve plus ceſte façon barbare
De n'avoir plus reſpect aux hommes ny a Dieu,
D'aller, errant, piller les ſiens meſme en tout lieu,
De n'obeïr aux chefs, n'avoir que violence,
Se caſſer quand luy plaiſt, rompre toute deffence,
Tout serment, tout honneur, et n'avoir plus d'égard
Si ſans eſtre suivy demeure l'eſtandard,
Si de nuit ou de jour ou en lieu d'avantage,
Il combat ſans congé, ſ'il fait un brigandage,
Conduit à l'aventure & tout infect de sang

Au lieu de Mars ſacré ſans ordre ny ſans rang.
C'est grand cas qu'en ce tems les Roys n'ont point de honte
De fouler tant leur peuple, &, dont faut rendre compte,
De faire leurs ſubjects a leurs ſubjects manger,
Piller & fourrager, voller & ſaccager !
Quiconque ſois, mon Prince, appren ceſte loy rare
Qu'entretint aux ſoldats jadis un Belizare (1),
Par laquelle jamais ils ne pilloient l'autruy,
L'autruy qui n'eſt a toy, & ne dois aujourd'huy
Vouloir pour eſtre Roy fouler les tiens par guerre
(Car qu'eſt ce de ton corps, ſinon un ſimple verre)
Ny pouvoir ce qu'on veut, ſi tu n'as le ſçavoir
De vouloir ce qu'on doit pour ne te decevoir.
Mais penſe qu'il n'y a peſte en une province,
Ny foudre ſi nuiſant qu'un fol & mauvais prince,
Qui luy meſme ſe perd, les ſiens & ſes eſtats :
Mais ſi, lorſqu'il ſe voit tombé du haut en bas,
Congnoiſſoit ſon erreur, il auroit patience
Et ſe condamneroit a plus grand'pénitence;
Luy qui n'avoit qu'a faire entretenir les loix,
Comme mon Roy qui n'a qu'à ſuyvre les vieux Roys,
Garder ſes parlements, gardiens de ſon ſceptre,
Qu'à penſer de juſtice, & meſme a ſ'y ſoubmettre.
Ainſi, d'autant que nul n'oſe punir un Roy,
Que luy ſeul ſe puniſſe & qu'en gardant ſa loy
Craingne celle de DIEU & par luy ſe conduiſe

(1) V. Procopius (*Note de Jean de la Taille*).

Afin que la fortune icy le favorife.
S'il daigne pratiquer les moindres de ces vers,
Je fuis feur que fous luy tremblera l'univers.
Tant f'en faut qu'il eut peur d'un petit Roy d'Efpaigne
Duquel je ne veux pas que mefme il f'accompaigne.
Je te mercie, o DIEU, d'avoir par toy ainfi
Ce mien *Prince* achevé, m'infpirant jufque icy :
Fay qu'en la cour des Roys aille ce mien ouvrage
Sans qu'Envie & le Temps luy puiffent faire outrage :
Fay qu'ils l'oyent chanter & qu'auffi de ce tems
Se rencontre un tel Roy qui nous rende contens,
Rameine l'âge d'or & la vertu antique.
Ne fay qu'icy, Seigneur, un moqueur me replique
Que mon Prince ainfi feint eft un rare phœnix,
Qu'à peine on le verroit en fiècles infinis,
Tant le ciel en eft chiche : ains fay luyre au contraire
Es tenebres de France un Roy fi debonnaire,
Si jufte & valeureux qu'il foit tout tel que luy
Et qu'il rompe la tefte aux vices d'aujourd'huy !

IN UTRUNQUE PARATUS.

LE COMBAT

DE FORTUNE ET DE PAUVRETÉ.

UN jour, penſif, en un bois ſolitaire,
J'alloy, reſvant, & ma plainte ordinaire
Faiſoy redire aux rochers & aux bois,
Et meſme Echo pleuroit apres ma voix :
Je lamentoy noſtre guerre civile,
Je me plaignoy de me voir inutile,
De me voir faire entre aſnes & chevaux
Comparaiſon, mais les tenir egaux.
Non que je porte aux chevaliers envie
Qui, pour loyer du hazard de leur vie,
Apres avoir tout leur bien deſpendu,
Au col, ſans plus, Sainct Michel ont pendu.
Mais, aymant mieux à mon col voir quelqu'une,
Je me plaignoy de moy meſme à Fortune,
Et d'un ſoucy importun & cuiſant
Qui mon cueur ronge &, touſjours renaiſſant,
Me fait ſembler Promethée, en la teſte

Sentant toufjours une fourde tempefte.

Je me plaignoy d'ouïr les fots caufer
Aupres des Grands, & de les voir prifer
Autant que d'eux fcience eft defprisée,
Qu'ils l'ont rouillée & leur fert de rifée.
Las, quel malheur de vivre entre ignorants,
Dont la plus part, mefme de mes parents,
Ignore en moy, mais rabrouë & depite
Ce qui devroit me fervir de merite !

Je me plaignoy qu'outre que mes deffeins
Et mes confeils ont toufjours efté vains,
Je n'eus jamais que deftreffe infinie.

Bref, fi quelqu'un faifoit anatomie
De ma cervelle ou de mon trifte cueur,
Peut-eftre auroit & merveille & horreur
D'un cueur qui a tant penfé d'erreurs vaines,
D'un cueur qui a tant enduré de peines,
Et d'un cerveau qui a tant difcouru,
N'ayant onc pris ce que j'ay tant couru,
Ny mon cueur eu ce dont il fait pourfuite,
Mais ce qu'il fuit. « Ha, Fortune maudite,
Cruelle, aveugle & fauffe, à quel deftin,
Difay-je alors, referves-tu ma fin ? »
Mais en parlant foudain, à l'impourveue,
Une deeffe à moy f'eft apparue,

Qui me ſurprit ; mais à voir ſon pied promt,
Deſſoubs lequel rouloit un globe rond,
Sa rouë en main, ſa façon non commune,
Je la jug'ay eſtre dame Fortune.
« Pourquoy, dit-elle, aveugle plus que moy,
Te plains-tu tant, qui dois te plaindre à toy
De ton malheur ? que veux-tu que j'y face,
Quand ton malheur toy meſme tu pourchaſſe ?
Un tas de fouls m'accuſent ſans raiſon,
Ou que j'ay fait ruiner leur maiſon,
Mourir leur fils ou leur eſpoux en guerre,
Que ſur la mer j'ay un pied, l'autre en terre,
Qu'en mer leurs nefs, en terre leurs eſtats
Fais trebuſcher et choir du hault en bas,
Ou que ma rouë eſt muable et legere,
Quand de leurs maux ſont la cauſe premiere.
Mais je te veux dire un de mes ſecrets
Qui te fera leurs abus voir exprés.
A moy, Fortune, advint un coup fortune
Que me cauſa Pauvreté l'importune ;
Car, en passant par devant elle un jour,
Comme elle eſtoit en un grand carreſour,
Ayant ſa robbe en cent lieux raptaſſée
De vieux haillons et ſa veuë enfoncée,
Et recouſoit d'épines ſes lambeaux,
Monſtrant un ſein ſi megre que ſes peaux
Couvroient ſans plus ſes os et ſa carcaſſe,

Je jectay l'œil ſur ſa laide grimace,
Et ſoubs-riant, plus outre je paſſois :
Mais elle, à coup, m'arreſtant de ſa voix,
Me demanda de mon rire la cauſe.
Je ris de toy, dis-je, & non d'autre choſe,
De toy qui meurs, & qui ne ſers ſinon
Qu'à rendre aux tiens fort odieux ton nom,
Qu'à dechaſſer l'amitié de la terre,
Qu'à mendier au retour d'une guerre,
Qu'à faire eſtendre aux chemins les voleurs,
Faire ſécher, où tu paſſes, les fleurs,
Faire tarir les eſtangs & les fleuves,
Pleurer les champs, faire plaindre les veufves,
Faire abboyer, où tu entres, les chiens,
Faire, en tous lieux, haïr toy & les tiens. —
Croy-tu, dit-elle, ô Fortune volage,
Mon pauvre eſtat venir de ton ouvrage?
Si tu le veux au combat ſouſtenir,
Je te feray le rebours maintenir. —
O dis-je alors, la triomphante gloire
Que j'acquerrois d'une telle victoire!
Te penses-tu eſtre digne de moy?
Si seulement je te happe du doy,
Je t'envoyray outre les monts Ryphées (1).

(1) Au nord de la Scythie.

Quelle dépouille & quels gentils trophées
On appendroit de toy, monſtre pervers,
Vile charongne, et vray ſepulchre à vers ! —
Tout beau, Fortune : il ne fault qu'on dedaîgne,
Dit-elle encor, de Vertu la compaigne,
Celle qui ſut de l'Empire Romain
(Bien que je ſois palliſſante de faim,
Comme tu vois) la nourrice premiere :
Mais vien combattre & ne ſois point ſi fiere ! —
O grand'nourrice à Rome, dis-je adonc,
Crevant de dueil, en quel beau combat donc,
Brave Hercules, verray-je ta vaillance ? —
Je n'ay, dit-elle, escu, harnoys ny lance;
Mais à beau pied combattons corps à corps,
Et qui vaincra de nous deux, qu'elle alors
Donne la loy à l'autre ſa ſubjecte. —
Lors je cuiday, la voyant tant abjecte,
Vifve enrager, mais pour luy faire voir
Qu'en vain ne fault ma fureur eſmouvoir,
Je me ſoubs-ris, et luy dis : Quels oſtages
De toi auray-je, ou quel pleige, ou quels gages,
Quand tu n'as rien ? exempte n'es-tu pas
De toute loy, de ſerments & combats ? —
Tu penſe donc, par ſotte et vaine gloire,
Reſpondit-elle, avoir deſjà victoire :
Mais ſachant bien qu'elle appartient à moy,
De toy, ſans plus, je ne veux que la foy,

Bien qu'elle ſoit en toy petite ou nulle.
Mais à cel'fin que choſe ne reculle
Noſtre combat, je m'offre, ſi tu vaincs,
De me bailler moy meſme entre tes mains,
Voire enchaînée, à tenir priſon meſme,
Puis que je n'ay perſonne que moy meſme. —
Mais je luy dis, riant plus que devant,
Voyant qu'ainſi ſe mettoit en avant :
Si donc j'avoy l'heur de telle victoire,
Il me faudroit triompher de ta gloire
Dans un grand char, & prendre le ſouci
En mes priſons de te nourrir auſſi,
D'emplir ta peau & ton ventre ſi large
A mes deſpens, qui me ſeroit grand'charge.
Mais j'ay trop dit, qui dois faire eſcorcher
Ton corps tout vif, t'ayant fait trébucher. —
Ainſi grondant je me lançay ſur elle,
Qui d'autre part m'embraſſe ſous l'aiſſelle.
As-tu jamais deux Bretons veu lutter,
Se marchander, ſuer & halleter,
Or ſe planter deſſus la jambe dextre,
Or ſe tourner ſur la jambe feneſtre :
Tu auras veu & moi & Pauvreté
Or nous courber tantoſt ſur un coſté,
Tantoſt ſur l'autre, & tantoſt hors d'aleine
Nous eſbranler; mais, eſtant moy plus vaine,
La Pauvreté, qui fut de plus gros nerfs,

Tant me ſecouë & tourne qu'à l'envers,
Après m'avoir donné le croc en jambe
Et fait ſortir des yeux l'ire & la flambe,
M'avoir viré & reviré en l'air,
Plus que moy libre & de graiſſe & de chair,
M'eſtendit toute & ſur mon corps ſ'eſlance,
De ſes genous aigus foulant ma panſe,
Tant que vaincue, auſſi n'en pouvant plus,
Je luy juray de garder au ſurplus
Toute ſa loy. A donc elle me lache.

Puis elle dit : Ta honte ne te fache,
Je ne veus pas que par moy ſoit traitté
Ce tien orgueil comme il a merité,
Bien que j'avoy juré d'oſter ta rouë
Qui des Eſtats des hommes trop ſe jouë.

Mais puiſqu'on a ceſt erreur qu'en tes mains
Dieu ait mis l'heur & malheur des humains,
T'ayant monſtré ma force & ma clemence,
Je veus qu'oſtant moiſtié de ta puiſſance,
Ce maloſtru de Malheur en un lieu
Qui ſoit publique attaches à un pieu,
Afin que plus deſormais il ne gliſſe
Dans les maiſons, & librement ne puiſſe
Tuer quelqu'un, offenſer ny facher,
Sinon celuy qui l'ira deſtacher,

Mais l'heur envoye à quelconque perſonne
Que tu voudras : c'eſt la loy que j'ordonne. —

Ainſi parla, & puis je m'en allay
Deſſus un mont a tous vents eſtallé,
Ou ſied ma tour à quatre feneſtrages,
Faite de verre, où l'on voit mes ouvrages
Comme en miroir, & de tout l'univers
Les actions, mes tours et faicts divers :
Où l'on voit l'Heur & le Malheur enſemble,
Et où le Dueil avec Joye s'aſſemble.

Là tu verrois mille verres caſſez
Et mil eſtats de mil Roys renversez ;
Là tu verrois mil d'armées
Et mille nefs dans la mer abiſmées,
Pertes d'amis, d'eſcus & de proces,
Pertes de biens & mil'autres exces :
Là tu verrois mil honneurs cheuts à terre,
Et mil credits de la cour faits de verre.

Meſme on y voit les combats malheureux
Qu'à Sainct-Quentin, qu'à Sainct-Denys, qu'à Dreux
Ta France fit, la perte de ſes villes,
La mort des ſiens, ſes trois guerres civilles,
Ce que naguere elle fit à Jarnac,
Quand on la vit contre ſon eſtomac
Tourner ſes fers, meſmes le coup de lance

Qu'HENRY receut, dont naſquit en ta France
Sedition, monſtre horrible et pervers.

Or, en ma tour dicte de l'univers,
Sont tous mes gens, Deſpit ſon cueur y ronge,
Et Deſconfort en mil ennuis s'y plonge,
Playe et langueur, dueil & larmes y ſont,
Et Deſeſpoir ſes veſtements y rompt.

Mais je penſois entre eux faire rencontre
Du plus habile appellé Malencontre
Ou bien Malheur à fin de parfournir
A Pauvreté ma foy qu'il faut tenir,
Mais, de malheur, Malheur eſtoit en France
Où je l'allay querir en diligence.
Il aiguiſoit là vos civils couſteaux,
Et, ſe gliſſoit, inviſible, aux cerveaux
De ceux qui, fouls, conſeillent à leur Prince
Entre eux la guerre !.. O mauditte Province
D'entretenir la cause de ta mort,
Et à quel prix que ce soit le discord !

Trouvant Malheur, à gogo, je l'empongne
Tout marmiteux avec ſa laide trongne,
Tout morfondu, &, n'ayant detaché
Qu'un pied chauſſé, au pieu je l'attachay
Suivant ma foy, ſi bien que sur la terre
Il ne peut rien qu'à ceux qui l'iront querre.

Mais toutefſois, pour revenir à toy,
Pourquoy, chetif, te plains-tu tant de moy,
Quand je t'ay fait naiſtre icy gentilhomme,
Non point villain, et non femme, mais homme,
Sage, et non fol, non avorton, mais vif,
Maiſtre et non ſerf, ſain et non maladif ?

Quant je t'ay fait aiſné & legitime,
Non point baſtard, non lache, ains magnanime ?
Quand je t'ay fait lettré, non ignorant,
Fait Beauceron, non Manceau ny Normand,
Fait immortel par tes vers, et fait faire
Pour ta patrie un PRINCE NÉCESSAIRE ?
Quand je t'ay fait chreſtien, & non payen,
Non un méchant, mais un homme de bien
Qui de vertus & de l'honneur a cure,
N'ayant un corps qui ſe plaigne à Nature,
Borgne, ou muet, difforme ou vicieux ? »

Ainſi parla la Deeſſe ſans yeux.
Mais je ne fus pas eſtonné de Fortune,
Comme eſtant choſe à moy aſſez commune
De voir les dieux, ayant veu quelquefois
Faunes & Pans follaſtrer par les boys,
Meſme Apollon, les Muses et les Fées
Baller au ſoir eſtrangement coiffées,
Et meſme Mars piaffer par les champs

De tout Poictou, & entre les deux camps
Ficher à bas ſans combatre ſa lance,
Pour mieux apres choquer à toute outrance,
Paver les champs de carcaſſes & d'os,
Dans ſon grand char que quatre grands chevaus
Trainoient pres Tours : ainſi, Fortune doncque
Ne m'eſtonnant, luy dis ſans peur quelconque :

« Ah, que me ſert d'eſtre noble icy bas,
Quand d'un villain les grands ſont plus de cas ?
Que ſert d'eſtre homme en ce temps où nous ſommes,
Quand une femme icy commande aux hommes ?
Que ſert de naiſtre icy ſage, & les fouls
Sont pres des Roys favoriſez ſur tous ?
Que ſert de naiſtre icy viſ, & la vie
De mil & mil & mil maux eſt ſuivie ?
Que ſert de naiſtre icy libre, & les ſerfs
Parviennent mieux, & moy de rien ne ſers ?
Que ſert de naiſtre en France legitime,
Et les baſtars ſont en plus grand'estime ?
Que ſert de naiſtre icy ſain, & mon cueur
Cependant ſouffre eternelle langueur ?
D'eſtre vaillant, & ſouvent l'ordre on baille
A qui pluſtoſt ſ'enfuit d'une bataille ?
D'eſtre lettré, dont ſe mocquent les grands,
Et plus heureux on voit les ignorants ?
Que ſert de naiſtre en ma fertille Beauce,

Et du Normand la cautelle plus fausse
Son proces gaingne : & d'eſtre dit chreſtien,
Et plus fidele on voit un Turc payen?
Que ſert de faire un PRINCE en ma province
Tres neceſſaire & n'eſt veu de mon Prince?
De n'eſtre point muet, difforme ou ſourd,
Et nains monſtrueux ont gages à la cour?
Et d'eſtre bon, & le vice eſt l'eſchelle
De parvenir, & Faveur la macrelle? » —
Ainſi plaignant, par juſte paſſion,
Sans que Fortune en euſt compaſſion,
Me reſpondit : « Où eſt ta Patience,
Qui ne ſ'aïde, au beſoing, de Prudence?
Ne ſçais-tu pas que la tranquilité
De noſtre eſprit et la felicité
Depend de nous? Et quand ceſte machine,
La terre & l'air tomberoient en ruine,
Qu'indignes ſont de troubler nos eſprits!
N'as-tu jamais, par ta ſcience, appris
Qu'un certain ordre y a de toute choſe
En l'univers par qui Dieu tout diſpoſe,
Que je ne fais sinon l'executer,
Et qu'on ne doit à moy rien imputer?
Tout noſtre mal vient de noſtre ignorance;
Il faut qu'en toy cherches ta ſuffiſance,
Que tu apprennes à ne deſirer rien,
Et que dans toy ſe treuve tout ton bien.

Comment veux-tu qu'un autre te contente,
Quand ton eſprit luy meſme ſe tourmente
Et point ne cherche en luy contentement?
Mais pour l'avoir, il faut premierement
Se meſurer, apprendre à ſe cognoiſtre;
Qui ſe cognoiſt de ſes deſirs eſt maiſtre,
Eſt Roy ſans ſceptre, & de ſoy eſt vainqueur;
Qui ſe cognoiſt eſt content en ſon cueur.
Que ta vertu penſe auſſi qu'elle meſme
Eſt ſon loyer, et autre que toy n'ayme. » —
Ainſi parlant Fortune, comme vent,
Se perd en l'air & me laiſſe révant.

IN UTRUNQUE PARATUS.

LA MORT

DE

PARIS ALEXANDRE ET D'ŒNONNE.

L'OCCASION qui a meu l'autheur à faire ce petit poëme n'a eſté que pour monſtrer, ſ'il avoit entrepris (par le commandement d'un prince) quelque œuvre heroicque de plus grande haleine & conſequence, qu'il le pourroit, poſſible, bien faire. Mais les Mecenes et les Auguſtes defaillants en ce temps, il en laiſſe volontiers & la charge & l'honneur à ceux qui auront, plus que luy, & du Ciel & du Prince les graces favorables, comme aujourd'huy peult avoir Ronſard.

LA MORT

DE

PARIS ALEXANDRE ET D'ŒNONNE.

Je chante icy la pitoyable fin
Qu'eut ce berger (1) qui, suyvant ſon deſtin,
Miſt en querelle Aſie contre Europe.
Doncques dy moy, ma douce Calliope,
En quel temps fut que mourut ce berger?
Ce fut alors que l'extreme danger
Menaçoit Troye, & que sa deſtinée
La talonnoit pour eſtre ruinée.
Luy donc, ayant, après la mort d'Hector,
La charge d'elle & de l'armée encor,
Tout auſſi toſt que l'aube matinalle
Eut annoncé la tournée fatalle,
Avec ſes gens vint pres du camp Grejois :
Apres qu'il eut endoſſé ſon harnois,
Il print ſon arc &, deſliant ſa langue,
A ſes ſoldats fit une telle harangue :
« Faudra-il donc, mes ſoldats bien aymez,
« Que nous ſoyons tous les jours enfermez
« Par ces Gregeois ? faut-il que touſjours Troye

(1) Paris (*Cette note eſt, comme les suivantes, de Jean de la Taille*).

« Pour ſa ruine eſpouvantée on voye ?
« Serons-nous point quelque jour en repos
« Sans plus porter le harnois ſur le dos ?
« Quand verrons-nous nos ennemis en fuyte ?
« Quand verrons-nous leur armée deſtruite ?
« Verrons-nous point, quelque jour, nos flambeaux
« Encor un coup triumpher de leurs naus ?
« Hà, ſi ferons, & ay bonne fiance
« Que ſi les Dieux n'ont mis en oubliance
« Noſtre cité, ce jour ſera celuy
« Qui finira la guerre & noſtre ennuy,
« Et que, ſuyvants voſtre bon capitaine,
« Seur je veincray ou mourray en la peine :
« Donoques allon, allon, mes chers amys,
« Et n'eſpargnon le ſang des ennemis ! »
Ainſi dit-il, &, tirant de ſa trouſſe
Deux ou trois traicts, tout furieux ſe pouſſe
Parmy les Grecs : mais naguère en leur camp
Eſtoit venu de l'iſle de Vulcan (1)
Un bon archer, qu'on nommoit Philoctetes,
Lequel avoit recouvert les ſagettes
Du fort Hercul', dont chaque bout pointu
Fut teint au ſang du grand Monſtre teſtu (2),
Et qui avoit de ſes ſagettes meſmes

(1) Lemnos.
(2) L'Hydre.

Ja eſprouvé les rigueurs ſi extrêmes
Qu'il fut contraint en Lemnos (1) ſe tenir
Juſques à tant qu'on le fiſt revenir
Devant les murs de la grand'Troye, avecque
Ces traicts ſanglans pour la deffenſe Grecque ;
Car il eſtoit par les Dieux deſtiné
Qu'alors ſeroit le Troyen ruiné.
Luy donc venu, Machaon, par ſa cure,
Penſa le mal de ſa jambe parjure,
Afin qu'il peuſt, la journée d'apres,
Porter ſalut à l'armée des Grecs ;
Deſquels ayant maint don, mainte accollade,
Il miſt en teste une grande ſallade,
Print ſon eſcu, ſon glaive, ſon harnois,
Surtout n'oublie pas (*sic*) à prendre ſon carquois,
Son char attelle, & au combat ſe jecte :
Et comme ja encochoit ſa ſagette,
Il oyt venir le traict Pariſien
Qui en ſifflant tua le charton ſien.
Dont Philoctete, eſmeu de dueil & d'ire
Et affamé de vengeance, alla dire
Au beau Troyen : « Comment, laſche & pervers,
N'es-tu pas donc encore proye aux vers ?
Comment vis-tu, toy qui ſans ſepulture
Pieça devois eſtre aux chiens nourriture ?

(1) Isle de Vulcan.

Comment le Ciel, patient, ſouffre-t-il
Que toy, qui es l'autheur & le fuzil
De tant de maux, mais de tant de morts d'hommes
Qui ſont par toy morts au lieu où nous ſommes,
Vives ſur terre qui ne peut plus porter
Un monſtre tel ſans le perſecuter ?
Mais par mes mains, adultere, parjure,
Tu payeras de tes forfaicts l'uſure !
Doncques vien t'en & qu'on voye en appert
Qui de nous deux eſt l'archer plus expert ! »
Avec ſes mots, ſans attendre reſponſe,
L'archer Grejois ſon arc divin enfonce
Si roidement qu'il fait juſqu'à l'egal
De l'arc toucher le bout du trait fatal :
Debendant donc, Pallas fait qu'il aſſene
Fatalement le raviſſeur d'Helene.
Lors le venin, qui dans le pied entroit,
Fit que le mal, qui devant ſe monſtroit
Aſſez petit, ſoudain vint à paroiſtre,
Et ſi avant dans les veines ſ'accroiſtre
Que le Troyen, ne pouvant plus ſentir
Un ſi grand mal, fut contraint de partir,
Haſta ſes pas & aux viſtes deſtriers
Fit viſtement ſentir les courts ſentiers,
Tant que, venu dans la ville de Troye,
En ſouſpirant il decouvre ſa playe
A ſes amis, qui de compaſſion

Furent eſmus, voyant l'affliction.
Voicy venir ceux qui ont la ſcience
De medecine, avec l'experience,
Et de Priam tous les chirurgiens
Vray'ment ſtilez aux Arts Pæoniens.
Donc auſſi toſt que de leur main diſcrette
Bien doucement la fleche ils eurent traitte,
Le plus âgé, quand il eut par grand'cure
Veu & reveu quelque temps la bleſſure :
« Prince, dit-il, ſi ſeulement le dart
Cauſoit ta playe, en peu de temps mon art
Y donneroit un ſouverain remede :
Mais tout le mal d'un fort venin procede
Dans qui le bout de la fleſche eſt trempé,
Et qui deſja eſt ſi avant rampé
Dedans la part de ton corps plus profonde,
Qu'il n'y a force & recette en ce monde,
Je ne veux point celer la verité,
Qui te peuſt ore envoyer ta ſanté :
Car ny le ſuc de la douce ambroſie,
Ny le nectar, n'aucune herbe choiſie
Dedans les champs & meſmes y fuſt or
La panaſſée, & l'herbe aux cerſs encor (1),
Ny Pæon meſme, & le Dieu d'Epidaure (2),

(1) Le dictame.
(2) Æsculape.

Ny ſes deux fils, ny encor le Centaure (1),
Quand il vivroit, n'allegeroient ton mal,
Et qu'ainſi ſoit ce Chiron mi-cheval
Que le Ciel fit en ſcience profonde
De medecine expert le plus du monde,
Apres qu'il fut de meſmes traits attaint
Dont tu es or, ne fut-il pas contraint,
Luy qui eſtoit immortel, de mourir,
Sans ſe pouvoir au beſoing ſecourir ?
Donc apres luy, mortel, ne ſoyes triſte
De voir la mort, à qui nul ne reſiſte :
Car auſſi bien tu ne ſeras plus ſain :
O toy heureux ſi, d'un ſommeil d'airain
Cauſé par l'art d'un endormant bruvage,
Tu pouvois or' eviter la grand'rage
De tes douleurs, que devant que mourir
L'aſpre poiſon te va faire ſouffrir ! »
Ces mots finis, le chetif Alexandre (2)
Ne fit ſinon que des larmes repandre
Et, de la mort ja ruminant les traits,
Deſeſpéré commençoit ſes regrets,
Lorſque voicy le Roy Priam, ſon pere,
Qui vient dolent viſiter ſa miſere :
« Encor, dit-il, mon fils, ne faut-il pas

(1) Chiron.
(2) Paris.

Perdre l'eſpoir qui juſques au treſpas
D'accompaigner les hommes ne ſe laſſe,
Car il n'eſt rien que le bon Dieu ne face,
Lequel encor nous ayme & aymera
Tant que le mur de Troye durera,
Et fault ſonder quelque oracle qui die
Comment il faut que l'on y remedie :
Doncques jettàns l'ancre dernier, allon
Sacrifier & prier Apollon! »
Incontinent, on ſe tranſporte au temple,
Temple non moins riche que large & ample,
Là ou, apres qu'on euſt fait avec voëus
L'accouſtumé ſacrifice de bœufs,
Voicy ſoudain la preſtreſſe Caſſandre
Qui dans le trou deſcendit, pour comprendre
Les voix des Dieux prediſant le futur.
Or elle, eſtant emmy ceſt antre obſcur,
Monſtra bien toſt en ſon flamblant viſage
Le ſigne clair de ſa divine rage :
Vous euſſiez veu ſes cheveux heriſſez,
Or ſus le front, or ſus le dos verſez,
Elle enjamber d'une allure inconſtante,
Or çà et là darder ſa veue errante;
Quand Apollon, dont fut ſon corps enceint,
L'eut fait lutter contre ſon eſprit ſaint,
Il contraingnit ſa voix demoniacle
De degorger pantoiſe ceſt oracle :

« O frere, frere, à ce coup l'Adraſtée
Lance ſur toy ſa peine meritée :
Car ton ſalut conſiſte entierement
En une femme, helàs, mais vainement !
Ah, que ſais-tu, o Œnonne inſenſée !
Qui t'a, dy moy, ſorcelé ta penſée ?
Veux-tu finir ta vie & ton malheur ?
Ha, folle, folle, & dont la folle erreur
Te couſte tant ! tu la viens à cognoiſtre,
Quand c'eſt trop tard : mais le Deſtin eſt maiſtre ! »
Puis à Paris conta que ſa ſanté
Ne dependoit que de la voulenté
De celle à qui pour le ſien pucelage
Phœbus donna de bien guerir l'uſage.
C'eſtoit Œnonne, honneur de ſon païs,
Que luy, berger, ayma longtemps depuis
Avec la foy d'eſtre touſjours à elle :
Mais auſſi toſt qu'une Heleine plus belle
Eut dans ſon cueur imprimé ſa beauté,
Paris alors, plein de deſloyauté,
Mettant la nymphe en ingrate oubliance,
Alla ravir le pris de ſa ſentence.
Par quoy l'adviſe à faire accord avec
Les ennemis, quittant la Grecque au Grec,
Œnonne auſſi, qui luy doit eſtre rude,
Veu ce qu'en luy a faict l'ingratitude ;
Deuſt-on encor aux Grejois preſenter

Ce qu'ils voudront pour leurs cœurs contenter,
Avec cela que de Lacedemonne
On enleva (ſans aller vers Œnonne).
Mais par tel ſi que leur bon medecin,
Dit Machaon, le vueille rendre ſain,
Comme il a faict naguere Philoctete,
« Qui fut bleſſé de la meſme ſagette
Laquelle t'a, ce dit-elle, navré.
Donc, ſi tu veux que l'on ſoit delivré,
Toy de ta playe & Troye de la guerre,
Chaſſe bien loing de la Troyenne terre
Ceſte ſerpente (1), helàs, qui à la fin
Nous ſera tous mourir de ſon venin.
Helàs, croy moy ceſte fois, combien qu'oncque
Tu n'adjoutas à mes dicts ſoy quelconque,
Et quand encor tu n'en ſerois guery,
Si n'en dois-tu pourtant eſtre marry,
Ayant le los que la Ville Troyenne
R'aye par toy ſa franchiſe ancienne. »
A tant ſe teut. Mais Paris deſtiné
D'eſtre touſjours à ſon mal obſtiné
Et qui aymoit plus que ſa vie Heleine,
N'obeit point aux dicts de ſa germaine,
Mais mieux ayma, quoy qu'il en deuſt échoir,
Aller ſonder d'Œnonne le vouloir :

(1) Heleine.

Et bien qu'il ſceuſt luy avoir fait outrage,
Ce neantmoins, pour ſon diſert langage
Et par promeſſe, un eſpoir ſe donna
De la flechir, & puis ſ'achemina :
Mais deux corbeaux a ſeneſtre il aviſe
Tout auſſi toſt, & la corneille aſſiſe
Sus un ormeau dont le triſte Paris
Se douta bien que prediſoient leurs cris :
Ce neantmoins, le beſoing neceſſaire
Le contraingnit ſon chemin de parfaire,
Puiſqu'il n'avoit aucun autre refuge.
Sur quoy, Junon, voyant d'en haut ſon juge,
Bouffe de joye, & ſe tournant devers
Pallas, guignant ce Paris de travers,
Luy dit : « Vois-tu noſtre berger de Troye
Qui cherche en vain pour ſe ſauver la voye ?
Penſe-t-il donc vivre à l'envy de nous
Et triumpher de noſtre ire & courrous ?
Nous penſe-t-il toutes deux ſi niaiſes
Que ne pouvions mettre frein à ſes aiſes ?
Mais, par le Styx, ſi je deſcen la bas,
Je luy feray... » — « Non, non, ce dit Pallas,
Endurciſſon plutoſt la nymphe Idée
Pour luy nier ſa ſanté demandée,
Et à cell' fin que ſon faux jugement
Comme il deſſert luy cuiſe amerement,
Fortifion la contre les allarmes

Que luy feront ſa beauté & ſes larmes. »
Et cependant Paris eſtoit deſja
Au mont auquel la pomme il ajugea
A la plus belle, & où quelques années,
Pour eviter ſes dures deſtinées,
Comme berger il avoit fait ſejour.
Eſtant donc là, voicy tout alentour
Courir à luy ſes amis, les Driades,
Faunes & Pans, demi-dieux & Naïades.
« Làs, diſoient-ils, où as-tu tant eſté
Sans nous avoir quelquefois viſité ?
Doncques as-tu perdu la ſouvenance
De nous, amy ? Làs, depuis ton abſence,
Ta pauvre Œnonne... » A ce mot là, Paris
S'eſmeut au cueur, & fit deux ou trois cris :
« O qu'heureuſe eſt, dit-il, voſtre logette,
Qui n'eſt aux vents ny aux foudres sujette !
O moy heureux, & plus qu'heureux cent fois,
Si j'euſſe eſté touſjours dedans ces bois ! »
Puis leur monſtrant le mal qui l'empoiſonne :
« Je vous ſupply, menez-moy vers Œnonne,
Menez y moy, car c'eſt l'unique but
Où tend l'eſpoir de mon entier ſalut,
Et me ſervez d'advocats envers elle. »
Ainſi parlants, ils viennent vers icelle
Et l'ont trouvée habillée de dueil,
Les bras croiſez, blême, & la larme à l'œil.

Paris la voit qui, tremblottant de crainte,
Et, s'arreſtant pour ouyr ſa complainte,
Vit qu'ell' disoit : « O penſer qui me cuis,
Et qui touſjours me cauſe tant d'ennuys !
Que dois-je faire ? & puiſque de ſa veuë
J'ay pour jamais l'eſperance perdue,
Pourquoy en vain prens-je tant de labeurs ?
Ha, ſort cruel, de diſette j'en meurs
Et mes hayneux en crevent d'abondance.
Me faut-il donc aymer un qui m'offenſe ?
Quoy ! faut-il donc qu'il me tienne le cueur,
Puiſqu'il ſe baigne à luy faire rigueur ?
Sera-il vray que tant de mal je preigne
Pour celuy là qui me fuyt et dedaigne ?
Et moy, qui ſuis ſuppliée d'autruy,
Faudra-il donc que je prie celuy
Qui me deſpriſe ? ah, pluſtoſt qu'un tonnerre
En l'accablant l'envoye deſſous terre !
Doncques ſechons ores l'un & l'autre œil,
Et toy, mon cueur, qu'on oublie ton dueil.
Doncques changeon l'amour en cruelle hayne,
Doncq' braſſon luy une pareille peine
Qu'il m'a cauſée, & nous vangeon du faict
Dont ce cruel, tres cruel, m'a forfaict.
Doncques apres qu'il m'aura abuſée,
Je n'en auray qu'infamie & riſée ?
Mais par mes arts qui tournent au rebours

L'eau, quand je veux, & des aſtres le cours,
Je luy feray reſentir telle injure
Plus que Medée à ſon Jaſon parjure ! »
Lors on luy dit : « Voicy ton cher Paris. »
A ce nom-là, ſes ſens furent ſurpris :
Puis ſe tournant, le pauvret elle adviſe,
Et la vit-on d'un tel ecſtaſe éprise
Que demi-morte elle ne ſe remue
Non plus que marbre, & la couleur luy mũe,
Juſques à tant que ceſte intention,
Dont elle print ferme concluſion,
Se regliſſant dans ſa penſée fiere
Et dechaſſant toute amitié premiere,
L'eperonnoit deſja d'injurier
L'autre, lequel humble la vint prier
En ceſte ſorte : « O nymphe Pegaſide,
Nymphe l'honneur des autres nymphes d'Ide,
Afin d'avoir de toy punition
Comme il plaira à ta diſcretion,
Je vien, deeſſe, icy, en ta preſence,
Recevoir mort, ſelon ma grande offenſe,
Si la pitié, non cell' que je deſſers,
Mais celle-là qu'en ta bonté je quiers,
Ne me deffend. Las, je ſuis bien coupable,
Mais t'en ſeray vers toy plus redevable.
Car on merite alors plus grand guerdon
Quand à grands maux on a donné pardon ;

Ne remets point mon prier en arriere,
Car les Dieux ont engendré la priere,
Pardonne moy doncques par Pieté,
Vertu plus proche à la Divinité :
Ce neantmoins, s'il fault que je m'excuſe,
Non moy pluſtoſt que le Deſtin accuſe,
Donc enſuyvant les Dieux exauce moy,
Car mon peché tres bien je recognoy.
O Deſtin, làs! dont la jalouſe envie
A renverſé expres l'heur de ma vie!
Que pleut aux Dieux qu'en nos chaſtes amours
J'euſſe employé le reſte de mes jours!
Car la poiſon, entrant dedans mes veines,
Ne me feroit ſi rigoureuſes peines
Pour un coup, làs, que tantoſt m'a donné
En la battaille un trait empoiſonné :
Or tu me peux ſeulle par medecine
Rendre guery & chaſſer ma ruine,
Ou autrement il me faudra mourir,
S'il ne te plaiſt, Nymphe, me ſecourir!
Donc, par les Dieux, par les eaux paternelles,
Par nos amours vieilles & or nouvelles
En mon endroit, & par ton divin chef,
Jette ton œil piteux ſur mon mechef :
Je te supply, vueille guerir ma playe,
A celle fin que doreſnavant j'aye
Aſſez de temps pour avec mes bienfaits

Recompenſer les tors que je t'ay faicts,
Et que je puiſſe aux nations eſtranges
Corner au moins ton nom & tes louanges :
Je te promets, & mon vœu ſera tel
Qu'à ton ſainct nom j'hauſſeray un autel !
Tant ſeullement, par ta miſericorde,
L'humble ſoupir de ma priere accorde
Puis que tu peux, auſſi bien que Clothon
Tixtre ou trancher de mes jours le plotton ! »
Ainſi dit-il, mais la Nymphe endurcie
Ne fut en rien par ces mots adoucie.
« Comment, dit-elle, oſes tu devant moy
Te preſenter, veu ta parjure foy ?
Vien tu donc voir ta femme, ou ſi c'eſt feinte ?
Mais je voy bien que pluſtoſt la contrainte
Et ta douleur, non l'Amour, t'y conduit,
Ou pluſtoſt Dieu qui aſpre te pourſuit
Et vient mes yeux eſjouir de ta peine :
Mais va, cruel, va t'en vers ton Heleine
Que tant tu ayme', à cel'fin qu'à ce coup
Elle gueriſſe au lieu de moy ton coup
Et tous les maux que tu reçois pour elle :
Que Juppiter & que Venus la belle,
Qui t'ayment tant ainſi comme autrefois
Tu me diſois, te pensent ceſte fois :
N'atten de moy pitié plus aſſeurée
Que celle-là que tu m'as procurée.

Te ſouvient-il quand les Dieux tu jurois
Que de ta vie Œnonne ne lairroys ?
Mais qu'as-tu fait ? où eſt ta foy donnée,
Tes jurements & les loix d'Hymenée ?
Tu n'eſtois lors encores qu'un bouvier
Quand je daignay à toy me marier :
Mais quand l'orgueil fut cognu de ta race,
Tout auſſi toſt cogneus-je ta fallaſſe,
Qui t'advouoit nepveu de Laomedon :
Eſtoit-ce donc là l'honneſte guerdon
Que meritoit ma franche courtoiſie ?
Et quand encor tu feuſſes Roy d'Asie,
Ce neantmoins pour aucune raiſon
Tu ne devois par laſche trahiſon
(Veu mon amour, mon cueur, ma vie offerte
Et nos enfans) me laiſſer là deſerte.
  Je ne rendray ta gueriſon non plus
Qu'oncques mon cueur rendre tu ne voulus :
Doncques va t'en & par ton vain langage
Ne penſe point ſeduire mon courage,
Ny t'excuſer ſur les deſtins cruels
Quand de tes maux le seul autheur tu es. »
  A ce propos, tu fus bien eſtonné
Pauvre Alexandre, à la mort condamné !
Tu devins lors plus ferme et blanc que marbre :
Puis en tremblant comme la fueille en l'arbre
Tu t'avanças de luy dire ces mots

Que la douleur parſemoit de ſanglots :
« Làs, peux tu bien, rigoureuſe et cruelle,
S'il m'eſt permis qu'en ce point je t'appelle,
Peux tu bien voir la miſerable mort
De ceſtuy-là que tu aymois ſi fort ?
Je croy que non : une ſi fiere audace
N'eut oncq au cueur de gentil-femme place,
Comme tu es, à qui l'inimitié
Ne sied ſi bien que l'Amour et Pitié. »
« Crois tu encor, dit-ell', que l'artifice
De ton babil mon dur cueur amolliſſe,
Dedans lequel ſi tu trouves rigueur
Tu en es cause en l'ayant dans ton cueur
Premier que moy ? mais toy qui fais l'offenſe
Vers une femme en qui nulle deffenſe
N'a point de lieu, te dois tu eſbahir
Si je te veux jusqu'à la mort haïr ?
Mais pour autant que tu me crois ſi niçe
Que d'un œil sec voir ta mort je ne puiſſe,
Va te jecter du hault d'un grand rocher
Devant mes yeux, à fin de me faſcher ! »
« Si je n'avois qu'à ſouffrir mort commune,
Tu n'oirrois point ma requeſte importune,
Puis qu'il te plaiſt (dit lors le Patient),
Et maintenant je ne t'iroys priant
A celle fin de racheter ma vie :
Mais la douleur fait qu'ores je te prie.

Je ſouffre, helàs, pour une, mille morts,
Je ſuis tout noir & dedans & dehors,
Par la poiſon, laquelle goutte à goutte
Prive mes os de leur mouëlle toute;
Meſmes mes os, n'eſtans plus attachez
Où ils eſtoient, ſont preſques écachez :
Le foye m'art; tout le ventre me bouffe,
Et lentement le ſang dedans ſ'eſtouffe :
Bref, le venin aux poumons, aux boyaux,
Au foye, aux nerſs me livre dix mil maux :
Et nul eſprit, comme je croy, ne ſouffre
Si grand tourment au Tartarien gouffre,
Quand j'auroy mis en execution
Dix mille morts : plus de punition
Je n'auroy point, voire euſſe-je à mon pere
Donné la mort ou aſſommé ma mere :
Que mon mal donc, qui pourroit la rigueur
D'un ours fleſchir, meuve à pitié ton cueur ! » —
« Penſes-tu donc ta vie eſtre innocente,
Reſpondit l'autre en colere croiſſante ?
O le saint homme ! en tout ceſt univers,
En fut il oncque un pire & plus pervers ?
Je ne croy point qu'Ixion ou Tantale
Feiſt oncq offense à tes pechez égale.
Premierement, pour dire en bref tes maux,
N'eſt-ce pas toy qui aux hoſtes mal-cauts
Ravis l'epouſe apres leur bonne chere,

Et qui encor, ô villain adultere,
Maugré l'honneur, le droict & la raiſon,
L'as emmenée en ta propre maiſon,
Là où encor' à preſent tu l'arreſtes,
Pour aſſouvir tes amours deſhonneſtes,
Et ne t'en veux encore deſſaiſir
Quant tu as fait d'elle tout ton plaiſir !
Voyla pourquoy la puiſſance de Grece
Juſte a eſmeu la guerre vangereſſe
Encontre toy, ou tant de gents ſi forts
Sont pour ta cauſe en ceſte guerre morts;
De Symoïs (1) par toy l'onde rougie
Vomit le ſang & d'Europe & d'Aſie,
Par toy les corps de tant d'hommes ſi beaux
Servent de proye aux loups & aux corbeaux,
Et par toy l'Ide eſt veufve de ſon ombre
Pour conſumer les charongnes ſans nombre !
Encor par toy l'on verra Ilion
Bientoſt, bruſlé, choir en deſtruction
Et, pour venir au comble de miſeres,
Par toy ſeront tes amis & tes freres
Et tes parents occis cruellement,
Si le ſonger de ta mere ne ment :
Ne te plain donc : mais bien ſonge à l'offenſe
D'avoir pippé la fleur de ma jouvence :

(1) Fleuve de Troye.

Ce peché ſeul merite bien la mort
Quand tu n'aurois commis un autre tort! »
  Ainsi dit-elle, & le triſte Alexandre,
Deconforté, tel propos luy va rendre :
  « Làs, j'ay peché! fay moy, fay moy mourir
S'il ne te plaiſt de grace me guerir,
Puiſqu'ainſi eſt que mon offenſe grande
A deſſervy une mortelle amande,
Vien me tuer & ores vange toy
Sur celuy là qui t'a fauſſé la foy ;
Voicy, je tends mes coſtez & ma gorge,
Par où veux tu que mon ſang ſe degorge ?
Tien mon eſpée & par où tu voudras
Fay moy ſentir la roideur de tes bras,
Et ne permets que de ma main propice
Je face, helàs, ce pitoyable office :
Ainſi ſois tu en la grace des Dieux,
Ainſi Phebus, les aſtres & les cieux,
Les Elemens, voire l'Enfer severe
A tout jamais ta magie revere !... »
  Mais tous ſes dicts, ſes larmes, ſes ſanglots
Ne font non plus que les vents & les flots
Contre un rocher que la tempeſte bat
Inceſſamment & jamais ne l'abbat :
Ainſi Paris de ſa langue a beau battre
La cruauté fierement opiniaſtre
Du cueur d'Œnonne, ains qu'il ſoit abbatu :

« Hà, ce dit ell', traiſtre, merites-tu
Bourreau ſi digne ? & te penſes-tu quitte,
Ayant souffert une mort ſi petite ?
Plustoſt, plustoſt haſcheroy-je en morceaux
Ta vive chair qui de mille bourreaux
Seroit bien digne & de mes dents grinſantes
Je rongeroys tes entrailles ſanglantes !
Abrege donc tes jours & maux ſans moy,
Nul pour t'occire eſt plus meſchant que toy. »
Le Phrygien (1), la voyant imployable,
Plus obſtinée & plus impitoyable
Qu'une panthere, eſtant deſeſpéré
De la gaingner, luy dit tout coleré :
« Je ne croy point que des ourſes cruelles
Avec le laict de leurs flacques mammelles
N'ayes ſuccé la rage dans ce boys,
O plus barbare & sauvage cent foys
Que la foreſt ou tu fais ta demeure :
Donc il te plaiſt, il te plaiſt que je meure.
Bien, je mourray : ceing ton front de laurier,
Tu n'auras plus ennuy de mon prier :
Huche Pœan, tu ſeras vainquereſſe,
De moy triumphe, ô ſuperbe tygreſſe :
Saoulle, inhumaine, & aſſouvy tes yeux
De mon tourment, mais je prie les Dieux

(1) Paris.

De n'eſpargner leur ſevere vangeance
Pour chaſtier ceſte folle arrogance :
Je vois mourir, mais je m'en vangeray,
Et de mil ſoings ton cueur je rongeray ! »
Adonc, Œnonne, encore plus depite :
« Meurs, meurs tandis, ſelon que tu merite,
Puis Dieu fera ce qu'il voudra de moy.
Mais penſes-tu que je daigne de toy
Me ſouvenir ? Pleuſt à Dieu que tell'hayne
J'euſſe eu touſjours, ne t'eſtant plus humaine
Qu'ores je ſuis ! que j'en pleure de dueil !
Pluſtoſt, pluſtoſt j'arracherois mon œil :
Fuſſes-tu mort... » O folle, làs, ô folle,
Tu dediras bientoſt ceſte parole !
Mais laiſſon la & parlon du Troyen
Qui a perdu l'eſpoir & le moyen
D'eſtre ſauvé. Làs, que fera-il doncques,
S'il ne peut or par remede quelconques
Ny par quelque art de la mort ſ'exempter,
Que fera-il, ſinon de lamenter
Sa mort prochaine ? il voit qu'il luy empire
Et que touſjours augmente ſon martire :
Luy donc, laiſſant la dame mal-courtoyſe,
La recommande à la juſte Nemeſe,
Puis il ſ'en va, contraint de revenir :
Mais il ne ſçait quelle voye tenir,
Tant la douleur cruellement l'aveugle :

Par la foreſt il pleure, il crie, il mûgle,
Tant que l'echo reſonne à ſes helàs
Tout alentour, &, bien qu'il fuſt tant las,
Il taſche à faire en Troye sa retraitte.
Ainſi la biche, emportant ſa ſagette,
Au boys en vain pour ſe sauver recourt ;
Mais ſon tourment fit trebucher tout court
Son pauvre corps ſi foyble et mal-adextre
Qu'il ne ſçeut oncq ſus ſes pieds ſe remettre.
Donc luy collé ſur le champ emmouſſé
De vert, de jaune & d'azur tapiſſé,
Sentant au cueur les plus vifves attaintes,
De ſon ennuy va commencer ces plaintes
Qui euſſent bien deſſauvagé les ours,
Voire arreſté des eaux le roide cours :
« Tygres & ours, & vous liepars terribles,
Qui repairez dans ces foreſts horribles,
Devorez moy & de vos crocs trenchans
Venez punir mes actes ſi meſchans.
Et celle mort que la rigueur d'Œnonne
M'a refuſé, que voſtre ire me la donne,
A celle fin que mon corps, en ſaoullant
Voſtre appetit, ſaoulle ſon mal-talent !
Doncques venez & ma piteuſe vie
Changez en mort, mort pieça deſſervie,
Et qu'ainſi ſoit, je n'eſtois encor né
Que Dieu m'avoit à la mort condamné,

Que pleuſt aux Dieux qu'on m'euſt occis, à l'heure
Qu'on m'expoſa icy à la mall'heure,
Ou que mon frere Hector m'euſt occis lors
Que contre moy il lutta corps à corps,
Ou que la mer m'euſt abiſmé avecque
Mes maux futurs, quand je ravis la Grecque (1)
Ou que le jeune Atride (2) à mort m'euſt mis
Quand j'eus combat, ou que tous ennemis
M'euſſent tué qui, ayants peu occire
Tant d'hommes preux, font qu'encor je reſpire.
O ciel maling! ô cours d'aſtres pervers!
O Dieux cruels! en tant de lieux divers
Ay-je la mort ſi honneſte eſchappée
Pour treſpaſſer, ſans mettre en main l'eſpée?
Lors il ſe teut : puis regardant la playe
Dont diſtilloit mainte ſaigneuſe raye :
« Ah, ce dit-il, quel aſpic, quel ſerpent
Va dedans moy hydeuſement rempant?
Quel ſcorpion, quelle peſte perverſe
Dedans mon corps ſa conſcience exerce?
Je bruſle, helas, & le ſang Lernëan (3)
Fait dedans moy un feu plus qu'Ætnëan.
O Juppiter, de tous coſtez je fume,
Et la chaleur peu à peu me conſume;

(1) Heleine.
(2) Menelaus.
(3) De l'Hydre.

J'ay tous les nerfs de la flamme engloutis,
Le ſang bouilly & les os mi-routis :
Comment, helas, veu le mal que je porte,
Ne meurs-je point ? ô paſſion trop forte !
O moy damné ? ô moy deſeſpéré !
Quand te verray-je, ô mourir deſiré !
Hà, je voudrois que ſans miſericorde,
Quand j'ajug'ay la pomme de diſcorde,
M'euſſent les Dieux foudroyé vif la bas,
Ou que Junon, que Venus ou Pallas
M'euſſent auſſi, ainſi qu'Acteon, d'homme
Changé en cerf ! ô execrable pomme !
O que d'enfans, que de femmes par nous
Ont perdu, las, de peres & d'eſpoux !
C'eſt par nous deux que l'Europe & l'Aſie
Par guerre horrible eſt d'hommes deſſaiſie
Et qu'on voit tant de vieillars languiſſans
Debaſtonnez au plus ſec de leurs ans !
Je n'en puis plus... » Adonc ſa douleur griefve
Fit qu'à ſa langue il donna quelque trefve :
Puis, ſur le bras feneſtre ſ'acoudant,
Et ſus le bord de Xanthe (1) regardant,
Il voit de loing les empoudrez allarmes
Que font les Grecs & les Troyens gendarmes.
« O citoyens, dit-il, que de ſoucy

(1) Fleuve de Troye.

Vous tient tandis que je languis icy!
Ah, que ne ſuis-je avec vous, plein de poudre,
Pour vous monſtrer de mes grands coups la foudre,
Car mon tourment, mon ire & ma douleur
Me fourniroient de trop grande valeur,
Et à cel'-fin qu'une brave entrepriſe
Changeaſt ma vie en une mort exquiſe,
Que ne ſuis-je or entre tous mes hayneux
Entre l'aigu de mille fers ſaigneux,
Là où il fault que j'aye une mort telle
Qu'un homme laſche ou bien qu'une pucelle,
Que ne ſuis-je or de Myrmidons (1) enclos
Et menacé de mille javelots! »
Ainſi plaignant, le pauvret ſe veautre
Sus un coſté & tantoſt deſſus l'autre,
Non autrement que ſ'il eſtoit couché
Deſſus un lict d'ortyes enjonché,
Tant le venim en tous lieux le harſelle;
Ore panché ſes plaincts il renouvelle,
Or regardant en haut il oyt la voix
De mil oyſeaux qui caquettent aux boys,
Or il abboye à la mort deſirée,
Or il dépite & les Dieux il maugree,
Ores il veut, pour ſes maux terminer,
Encontre ſoy ſon eſpée tourner :

(1) Gens venus au secours des Grecs.

Or il maudit l'ennemy Philoctete,
Ores le dart par qui la playe eſt faicte,
Or la naïade (1) : à la fin, languiſſant
Et tout debile eut un ſommeil plaiſant,
Non eternel, mais ſans plus une trefve
De ſes torments, bien qu'elle fuſt trop brefve,
Car tout ſoudain il ſe leve en ſurſaut,
Il ſe regarde, & puis crie tout haut :
« O Dieu cruel, n'eſtoit-ce pas aſſez
Que j'euſſe fait tant de grands maux paſſez,
Si de plus grands cauſe encor je n'eſtoye !
Ne voy-je pas finir ma race & Troye ?
Helas, d'où vient ce monſtrueux cheval
Qui dans la ville a fait un ſault fatal ?
Hà, mes amis, gardez, gardez qu'il n'entre,
Les ennemis ſont cachez dans ſon ventre :
Mais c'en eſt faict : je voy nos murs trahis :
Je voy le feu bruſler noſtre païs :
De toutes pars j'oy craqueter les flammes...
O pauvre Troye, ô malheureux Pergames (2) !
Mais qui es tu que je voy decollé ?
O grand pitié, c'eſt mon pere immolé !
Que veult l'abboy de ma mere chenue ?
Je voy ta faulx, ô Mort la bienvenue !

(1) Œnonne.
(2) Troyens.

Adieu, païs, mes ſœurs & mes germains,
Adieu, Heleine : helas, en quelles mains
Tomberas-tu, apres ton Alexandre!
Sera-il vray que tu vueilles reprendre
Un autre amy? ceſt angoiſſeux penſer
Ce cueur me crève & fait mon sang glacer.
Mouron, la mort fera par adventure
Qu'Œnonne au moins ne me ſera ſi dure... »
La voix luy fault, & de la mort les traits
Avec un froid ſont en ſes yeux portraits.
Sur quoy, Venus, jectant d'en hault ſa veuë,
Fut de pitié non ſeulement eſmeuë,
Mais daigna bien l'honorer de ſon pleur
Et l'euſt encor fait vivre de bon cueur,
Si elle euſt peu : mais ne pouvant enfraindre
L'arreſt divin, elle ainſi ſ'en va plaindre :
« Tu te meurs donc, ô mon cher Paris, helas!
Moy donc en vain des mains de Menelas
Te delivray, ſ'il fault qu'un corps ſi beau
Paiſſe les vers dans un ſale tombeau,
Et que ta forme, ornement de l'Aſie,
Soit maintenant dans la terre moiſie!
Làs, je t'aymoy plus qu'oncques je ne feis
Le beau Narciſſe & de Myrrhe le fils (1).
A quoy tient il donc que je ne te change,

(1) Adonis.

Auſſi bien qu'eux, en quelque forme eſtrange ?
Je veux plus toſt que la plus belle ville,
La plus honneſte, excellente & fertille
Qui jamais fut en honneur & en bien
N'aye jamais autre nom que le tien :
Je veux auſſi que par un jeu funebre,
Comme d'Adon, ton treſpas on celebre :
Je veux auſſi que tu ſois arrouſé
Des chaudes pleurs de cel'qui a uſé
Encontre toy de cruauté ſi dure.
Et pour monſtrer qu'on ne me fait injure
Sans m'en vanger, je luy feray ſentir
Les aiguillons de ſon tard repentir. »
Ainſi parlant, la vieille Repentance
Elle appella, née de la ſemence
D'Epimethé, ſemence ſotte & lourde :
Elle touſjours ſuit l'Occaſion ſourde
Et ne nous vient jamais qu'hors de ſaiſon :
Vous la verrez touſjours à la maiſon
De mal-faicteurs, de fols, de temeraires,
De babillars, d'inſenſez, de colleres,
De gens noyſeux, aveuglez & ſans ſoing,
Et d'idiots ne prevoyants de loing.
Tout ſon train eſt Deſeſpoir & Triſteſſe
Et un long Deuil qui jamais ne la laiſſe :
Elle en ſa main tient l'Euménide fléau,
Et bien ſouvent le fer ou le cordeau.

Doncques, apres que Venus la dorée
Luy euſt ſa charge amplement declarée,
Elle trouva Œnonne en ſon chemin,
Au cueur de qui verſa tout ſon venin.
Premierement du cueur elle luy tire
Toute rigueur, tout deſdaing & toute ire,
Et en leur place y logea Amitié,
Humanité, Courtoiſie & Pitié :
Le venin fait qu'Œnonne au cueur remaſche
Sa cruauté qui peu à peu luy faſche :
Elle ſe met les beautez en avant
Du Phrygien (1) & va touſjours gravant
Dans ſes penſers la gentille maniere
Qu'il avoit lorsqu'il faiſoit ſa priere.
« Hé, ce dit-elle, encor l'ay-je traitté
Trop durement : que m'euſt nuy ſa ſanté ?... »
Voicy l'Amour & ſon ardeur cruelle
Qui ſe regliſſe à coup dans ſa mouelle ;
Voicy les pleurs & tout ſoudain voicy
Dedans ſon cueur un remors, un ſoucy.
Donc elle court ou ceſt amour la guide,
Et va brossant par la grand'foreſt d'Ide
A mont, à val, & furieuſe ſuit
La Repentance ou elle la conduit :
Tant qu'à la fin, en courant de la ſorte

(1) Troyen, Paris.

Qu'une lionne à laquelle on emporte
Ses jeunes ſans, elle vint aux deſtours
Du bois ombreux ou giſoient ſes amours.
Quand elle vit ſon Paris, comme folle
Elle l'embraſſe & mille foys l'accolle
En luy diſant : « Las, que ſais-tu, amy?
Voicy ta nymphe; es tu donc endormy ? »
L'autre, à ces mots, a ſa veuë dreſſée
Ja de la mort fatalement preſſée,
Puis la voyant avec un long ſanglot
En l'eternel ſomme l'œil il reclot.
Làs, quels regrets feit la Nymphe Troyenne
Quand elle vit la mort Pariſienne !
O Chevre-pieds, & vous, Dieux des foreſts,
Qui viſtes tout, dictes moy ſes regrets !
Premierement, de dueil elle ſe paſme :
Mais quand la voix luy revint avec l'ame,
Elle ſ'eſcrie, arrache ſon poil d'or,
Rond ſes habits, puis ſes cheveux encor :
Et tout le boys *Paris*, *Paris* reſonne.
Helàs, helàs, c'eſt bien une autre Œnonne
Que celle là dont l'orgueil furieux
Chaſſa Paris par mots injurieux !
Elle ſe bat, ça et là ſe demaine,
Elle a ſa vie & ſoy meſmes en hayne.
« O moy meſchante, ay-je doncques cauſé
Ta mort, amy? ay-je doncques oſé,

S'eſcrioit-elle, ô moy folle, inſenſée,
(Las, où eſtoit mon œil & ma penſée ?)
Faire cela que Junon ou Pallas
Qui deſiroient ta mort, n'ozerent pas !
Mais ſi ta mort je cauſe, à qui m'en pren-je,
Sinon à moy, ſur qui faut qu'on te vange ?
De ta mort donc ſoyon à ceſte fois
Cauſe & compaigne ! & moy, qui ne pouvois
Me deſunir de toy, quoy que je feiſſe,
Ne veux qu'encor la mort nous deſuniſſe :
Tant seulement, il me deſplaiſt d'un poinct,
C'eſt qu'en ta grace, helas, je ne meurs point !
Si te ſuivray-je. O ſi morte je fuſſe,
Lorſque vivoit ton amour, quel heur j'euſſe ! »
  Parlant ainſi, ſus le corps treſpaſſé
Elle ſe jette & l'ayant embraſſé :
  « Amy, qui dois haïr, dit-elle, Œnonne,
Je te ſupply, oy-la & luy pardonne,
Si tu me peux encor ouir la-bas,
Et la reçoy entre tes piteux bras !,..
Car je te vais faire offre de ma vie
Par mort, que j'ay à bon droit deſſervie :
A toy je vais pour le preſent dernier
Que je feray mon ſang ſacrifier...
  Ah, ah, je voy l'horrible Tisiphonne
Qui de ſon poil rampant m'entortillonne,
Et me menaſſe en m'appellant à ſoy,....

Va t'en, va t'en, je m'en vais apres toy. »
  Elle ſe leve &, de la mort eſmeuë,
Jette par tout ſa languiſſante veuë,
Puis apperceut l'eſpée de Paris
Et, la tirant du fourreau de grand pris,
La baiſe & dit : « O depouilles plaiſantes,
Chaſſez mon ame & de cures cuiſantes
Depeſtrez-moy : car j'ay, ſelon le cours
Que m'a donné le Sort, finy mes jours :
Et puis qu'il faut qu'aux deſtins j'obeiſſe,
Parachevon l'amoureux ſacrifice
Qu'allume en moy la torche à Cupidon...
O moy heureuſe, helas, ſans ſon brandon !
  Mais vous, Sylvains qu'icy mon dueil aſſemble,
Je vous ſupply, enterrez-nous enſemble
A celle fin que je puiſſe par mort
Vivre touſjours avecques mon confort,
Puiſque la Parque & la celeſte Envie
Ne l'ont jamais permis en noſtre vie ! »
  Pleurant ces mots & pouſſant dans ſon ſein
L'eſcumeux fer, elle ſ'occit ſoudain,
Et auſſi fort jaillit le ſang d'Œnonne
Qu'un vin nouveau qu'on tire au temps d'automne :
Incontinent on vint de toute part
A ſon ſecours, mais làs, ce fut trop tard.
On cria tant qu'Echo ne peut ſuffire
A tous les cris qu'un chacun luy fit dire.

A tant Phœbus, faiſant place a la Nuit,
Et a ſa ſœur Diane qui ja luit,
Les Foreſtiers & Nymphes pitoiables
Mirent les corps des amants miſerables
Deſſous un myrthe, ou graverent ces mots :
La mort a joinct ſoubs ce myrthe les os
De deux amans, que la fatalle envie
Avoit diſjoincts quand ils eſtoient en vie :
Donc ils auront en la mort deſormais
Ce qu'en la vie ils n'obtindrent jamais.

IN UTRUNQUE PARATUS.

GÉOMANCE ABRÉGÉE,

SUIVIE DU

BLASON DES PIERRES PRÉCIEUSES.

Ces deux petits ouvrages, dans lesquels Jean de la Taille, sans se persuader lui-même plus qu'il ne convient, a gravement payé un tribut au désir d'écrire pour se distraire, apprennent au lecteur les moyens de connaître l'avenir par les combinaisons cabalistiques et énumèrent les vertus cachées que la science divinatoire prête à chaque pierre précieuse.

Ils ont paru séparés de titres et de pagination, mais reliés ensemble et l'un portant l'autre, à Paris, par Lucas Breyer, tenant sa boutique au second pilier de la grand'salle du Pallais, en 1574, avec deux privilèges du roi.

La *Géomance* dont l'achevé d'imprimer est du 8 mars 1574, a un privilège du 13 novembre 1573.

Elle était composée en 1572, car l'auteur en parle dans la préface de *Daire* (1), composée pour le jour de l'an 1573. Ailleurs, il se plaint qu'on ne prenne pas très au sérieux ses recherches célestes :

« *Mes vallets, bien souvent, quand ma douce Uranie*
M'esleve jusqu'au ciel avec ma Geomance,
Vont jouer.... (2) »

(1) Tragédie de Jacques de la Taille.
(2) *A un sien merle* : ci-dessus page XIII.

La *Géomance* formait un petit in-4° de 50 feuillets (1) elle est précédée du portrait de l'auteur et de son lion héraldique : ensuite vient le sonnet des sept planètes que voici :

DE L'AMOUR ET HAINE
DES SEPT PLANETTES
CONTRE LES ATHEISTES.

Comme les Elements en leurs Cieux les ſept Corps
Ont amour & diſcord : Mars porte à tous rancune
Fors qu'à Venus la belle, eux deux n'ayment Saturne ;
La Lune & le Soleil enſemble ont grans accors ;

Mais Juppiter & Mars enſemble ont grans diſcors ;
Tous ont en Juppiter, fors Mars, amour commune ;
Saturne hait Venus, & Mercure, & la Lune ;
Mais qui n'admireroit ces diſcordans accors ?

Tous ſont avec Venus, fors Saturne, en concorde,
Meſme au Soleil, Venus & Jupiter ſ'accorde.
Qui n'admireroit DIEU en tant d'aſtres divers?

Apprenez donc icy, vous, pourceaux d'Epicure,
Qui n'avez autre DIEU que Fortune ou Nature,
Que DIEU de leur diſcorde accorde l'Univers.

IN UTRUNQUE PARATUS.

(1) Brunet parle, par erreur, d'une édition in-8°, d'après Michaud.

A UN SIEN AMY.

Il n'y a rien ſi certain que Dieu, ſouveverain moteur de l'univers, a tout fait & compoſé des quatre Elements & voulu, ſelon ſon ordre eſtably au monde, que tout fut conduit & gouverné par les aſtres, &, ſelon Ariſtote, par les choſes de la hault toutes les choſes d'icy bas. De quoy les plus brutaux ſe peuvent ayſément appercevoir par le mouvement reglé de la Mer, qui, conduitte par la Lune, croiſt, quand elle eſt plaine, & diminue quand elle eſt en decours, qui touſjours ſ'enfle en l'Equinoxe & rabaiſſe au Solſtice, qui court ou recourt quatre fois en un jour, quatre fois en un an & deux

fois en un moys, & qui ſoudain ſe meult & change par chacun jour ſix heures haulte & ſix heures baſſe, tant qu'il ſemble que la Mer ſoit attachée à la Lune & aux Eſtoilles. Mais qui pourroit cauſer l'inclination neceſſaire & d'amour & de hayne entre les hommes, les beſtes, les oyſeaux, voire entre les plantes, ſi ce n'eſtoit l'amitié & inimitié que Saturne, Juppiter, Mars, le Soleil, Venus, Mercure & la Lune ont entre eux? Dont je ne veux, quant aux hommes, alleguer autre preuve que toy-meſmes, qui, eſtant de Picardie de l'antique & honorable maiſon de Senarpont, & moy d'une autre contrée & d'une famille en Beauce non moins antique que noble, fus contraint neantmoins, ne m'ayant jamais veu auparavant, mais à l'improviſte, durant les deux ans derniers de noſtre guerre civille, rencontré à la campaigne ſoubs une cornette de m'aymer merveilleuſement & de m'accoſter pour contracter amitié enſemble & jurer une fraternité d'armes avec moy qui ſuis d'un tel cœur

qu'aucun jamais ne m'ayma que je ne l'aymaſſe. Et m'ayant ſouvent confeſſé avoir eſté pouſſé à m'aymer par je ne ſçay quoy que congnoiſſant en moy tu ne pouvois congnoiſtre, tu t'émerveillois de cela, veu qu'auparavant tu ne me congnoiſſois ny de face ny de renommée, eſtant encor mon nom peu congneu des hommes. Voyla pourquoy en recognoiſſance de ta franche amitié, cauſée par les aſtres, je t'ay dedié ceſte Geomance, pour t'y faire ſavourer leurs divers effects & puiſſances & t'élever peu à peu à la congnoiſſance de l'aſtrologie ſoubs la plaiſante curioſité qu'on a de ſçavoir ſes adventures, ainſi qu'Homere ſoubs le plaiſant reçit de l'Iliade & le debat des Dieux traicte en paſſant de grands poincts de philosophie, ou comme le medecin ſoubs le ſucre & le miel donne l'agaric & la rubarbe amers & ſalutaires : non que je te vueille induire d'ajouſter foy certaine a ceſte Geomance, inventée touteſfois par les Caldeens, Hebrieux et Indiens, comme a l'oracle

TABLE DES DEMANDES

CONTENUES ES DOUZE MAISONS DU CIEL.

1°.

Si le querant ou demandeur vivra longtemps & combien d'années.

Si l'eſtat du querant doibt eſtre meilleur ou pire.

Si le commancement, le millieu ou la fin d'une choſe eſt bon ou mauvais.

S'il eſt bon de changer de lieu ou d'eſtat.

2°.

Si de quelque choſe on doibt faire grand gain.

Si le pauvre ſe doibt faire riche ou non.

Si quelque choſe qui doibt eſtre vendue ou donnée ſera utille.

3°.

Si le bruict de quelque choſe eſt vray ou faux.

S'il eſt meilleur d'aller que d'arreſter.

Si un voyage ſera bon & ſans danger.

Vers quelle part il eſt meilleur d'aller a celuy qui veult du tout changer de lieu.

Si le meſſager ſera bon ou propre pour aller en quelque lieu.

Si le meſſager vient ou doibt venir.

Si le compaignon eſt fidelle.

Si le frere eſt fidelle au frere.

4°.

A quelle fin doibt venir l'homme qui a entrepris quelque choſe.

Si le threſor ou quelque autre choſe precieuſe, eſtant cachez, ſe peuvent trouver.

Si le threſor eſt en un certain lieu ſuſpect.

Si un larcin commis ou quelque choſe perdue ſe peult recouvrer.

Si quelque animal égaré ſe peult retrouver.

Si quelque cas perdu en un navire ſe trouvera & en quelle part.

En quel eſtat eſt à preſent une cité.

Si la ville aſſiégée doibt eſtre priſe.

Si l'année preſente ou future doibt eſtre ou non fertille.

Si une choſe miſe en vente ſera proffitable.

S'il eſt bon d'acheter quelque choſe.

Qui des deux freres ou pretendants en un heritage doibt gaigner.

5°.

De quel eſtat, nature & complexion doibt eſtre un enfant.

Si le querant doibt jouyr de ſes amours.

6°.

Si un ſervant ſera fidelle & proffitable.

Si un malade doibt guerir.

Si une medecine doibt proffiter ou nuire à un malade.

Si une beſte qu'on veult acheter ſera bonne.

7°.

Quelle partie eſt la plus forte entre deux playdeurs ou ennemis.

Qui gaignera d'un procès ou d'un debat entre deux.

Lequel eſt meilleur de tenir la choſe que de la laiſſer.

S'il eſt meilleur de vendre que de retenir la choſe.

Si quelque perſonne ayme quelqu'un & ſans feinte.

Si la perſonne aymée & depuis courroucée doibt ſ'appaiſer & ſe reconcilier.

Si la femme ou l'amie ſe reconcilira.

Si une fille ou veufve doibt eſtre bientoſt mariée.

Si une femme eſt chaſte ou non.

Si la femme ou l'amie eſt fidelle a l'homme.

Si un mariage ſe fera.

Si le mariage futur ſera bon.

Si une femme doibt eſtre groſſe d'enfant.

Si elle eſt groſſe ou non.

Si elle doibt accoucher d'un fils ou d'une fille.

Si elle eſt groſſe d'enfant legitime.

8°.

Si l'abſent eſt mort ou non, en quel eſtat & quel lieu.

9°.

Si un voyage loingtain ſera bon & ſans danger.

10°.

Si le querant doibt avoir beaucoup d'honneurs ou dignitez.

11°.

Si quelque amy ou compaignon eſt fidelle.

12°.

Si un priſonnier ſortira bientoſt ou non.

Si un cheval qu'on veult acheter ſera bon & de ſervice.

Quelle fortune au querant doibt arriver en un jour, une ſepmaine, un moys ou un an.

Pour ſçavoir la penſée d'un autre.

Le *Blason des pierres précieuses*, dédié à Marie de Clèves, princesse de Condé, paru également chez L. Breyer en 1574, avec privilège du 4 décembre 1573, est un petit in-4° de 19 feuillets. Les douze premiers feuillets sont consacrés à la dissertation elle-même qui est en prose : au verso du douzième commence une pièce de vers, le *Blason de la Marguerite et des autres pierres précieuses*, suivi du *Blason de l'Aymant* et de quelques pièces de l'auteur destinées à donner du ragoût à la publication. Comme ces deux *Blasons* ne sont pas autre chose que la dissertation mise en vers, nous nous bornons à les reproduire : quant aux autres pièces, nous les avons déjà données.

Le Blason de la Marguerite, dédié à Marguerite de Valois, n'a rien de commun avec l'autre Blason de la Marguerite de notre tome II, page CXLVIII.

LE BLASON DE LA MARGUERITE

ET

DES AUTRES PIERRES PRÉCIEUSES.

A très illuſtre princeſſe,
Marguerite de France, royne de Navarre.

Je chante des pierres d'élite
La force, & valeur non petite,
Dont l'une à la proſperité,
L'autre aide aux longueurs de la vie,
L'une à l'amour, à la ſanté,
L'autre aux biens de fortune amie;
Il n'eſt pierre (outre sa beauté)
Qui n'ait quelque propriété.
Dy moy donc, ma douce Uranie,
Muſe qui me tiens compaignie,
Dy moy comment, & en quel lieu
Elles croiſſent, auſſi les cauſes

De leurs belles vertus, que DIEU
Ha pour nous dans elles enclozes,
Dy moy la couleur, & le nom
Des pierres de plus grand renom.
  Aux lieux, où l'Aurore vermeille
Se parant de rofes, f'éveille,
Du fuc des mettaux endurcy,
Au pris qu'il fond, les pierres croiffent,
Entre rochers naiffant ainfi
Que les enfants au ventre naiffent,
Qu'au corps de l'homme un porreau croift,
Qu'à l'arbre un nœu ou glande naift.
  Nul fçait de leurs vertus la caufe;
Mais quant à moy, maintenir j'oze
Que DIEU, moteur de l'univers,
Leur départ diverfe puiffance
Par les fept planettes divers :
Au refte on peut par leur fubftance,
Par l'œil, la lyme & le toucher
Les pierres vrayes rechercher.
  Selon le métal & planette,
D'elles la difference eft faitte;
Celles qui d'or ou d'argent cler
Procedent font les plus exquizes,
Qui du plomb, de l'airain, du fer
S'engendrent font les moins requizes.
Le diamant bien cher on tient

Qui de l'or et du ſoleil vient.
  Non ſeulement elles ont vie,
Mais ſubjectes à maladie,
Nourriture, vieilleſſe & mort
Languiſſent la plus part, & meſmes
S'offusquent ſi on leur fait tort,
Se rouillent & deviennent bleſmes :
Les vertes plus ſubjectes ſont
Au tort du feu qui les corront.
  Entre les pierres merveilleuſes
On en tient ſept plus precieuses,
Le diamant, le ſaphyr pers,
La ronde & blanche marguerite,
L'emeraude, l'opal' divers,
Le jaune & luyſant cryſolite,
Puis le rubis au rouge eſclair ;
Sur eux n'entre lyme, ny fer.
  Mais l'eſcarboucle en taint diverſe,
L'agathe, la turquoyſe perſe,
Le rouge jacinth', le coral,
L'éliotrope rouge & verte,
L'amatiſte, & le cryſtal
Si precieuſes ne ſont certe,
Ny l'onix (1) le jaſpe, & l'aymant
Qui ſouffrent lyme & ferrement.

(1) Ou calcidoine (*Note de Jean de la Taille*).

Mais quant aux vertus differentes
Que par ſept eſtoyles errantes
Dieu donne aux pierres icy bas,
Juppiter au Diamant donne
L'heur d'ebattre (ô merveilleux cas!)
L'eſprit & l'œil de la perſonne,
Et par ſa beauté qui reluyt
D'empecher les frayeurs de nuict.
Mercure a l'Emeraude vraye
Donne auſſi, par ſa verdeur gaye,
Pouvoir d'éjouir l'œil humain :
C'eſt de toutes la plus plaiſante,
Qui plus entretient l'homme ſain,
Et qui plus la memoire augmente,
Elle émeut le ſonge, au ſurplus
Souvent ront au jeu de Venus.
Au Rubis, qui eſt une eſpece
D'eſcarboucle, Phœbus adreſſe
Vertu de luyre es obſcurs lieux,
D'éveiller l'eſprit, rendant l'homme
Aymable envers tous & joyeux,
Ce que la Lune donne en ſomme
Au bleu Saphyr, qui au ſurplus
L'œil de l'homme éjouiſt le plus.
Le Cryſolite ou la Topaſſe
Du Soleil a ce don qu'il chaſſe
La melancolie, eſtant beu,

La ſoif, eſtant mis en la bouche,
L'ardeur de Venus, quand un peu
A noſtre chair meſmes il touche,
Et les vains fantoſmes de nuit
Par ſon jaune ver-gay qui luyt.
Le meſme Soleil donne encore
A l'Opale, ou à la Pantaure,
Et les couleurs, & les vertus
Des autres pierres qu'il attire
Comme l'ambre à ſoy les feſtus ;
Poyſon ne peult a qui l'a nuire :
Rien n'eſt ſi beau, ny de tel prix
Pour l'œil ebattre, & noz eſprits.
A l'Eſcarboucle eſtincelante
D'un rouge éclat (celle qu'on vante)
Sur toutes le Soleil depart
Sa clerté la nuit, & luy donne
D'éveiller noſtre eſprit gaillard,
Gardant de venin la perſonne
Si vraye elle eſt, & ſi celuy
Qui l'a, n'eſt trop rongé d'ennuy.
L'agathe d'eſpece diverſe
Blanche ou jaune ou roug'aſtre ou perſe
Nous repreſente ou prez ou monts,
Foreſt, ou fleuve a l'onde bleue :
De Mercure elle a ces beaux dons
De faire (aydant à noſtre veue)

Son porteur, qui en peult ſeeller,
Eſtre agreable & bien parler.
La Turquoyse à l'azur celeſte
Rend ſans mal noſtre cheute, au reſte
Phœbus encore & Juppiter
Fait au Jacinth ce don de rendre
L'homme aymé, ſ'il touche à la chair,
De l'ejouir & le deffendre
Du tonnerre à l'éclattant ſon,
De foudre, de peſte & poyſon.
L'Eliotrope aux rouges vaines
Allonge nos vies humaines,
Rend l'homme aymable par Phœbus,
Voire inviſible (ô grand'merveille !)
Juppiter, & Mars, au ſurplus,
Rend par l'Amathyſte vermeille
L'eſprit & le taint vif & frais
Et chaſſe les Eſprits mauvais.
L'Onix, de l'ongle en toute ſorte
Couleur & forme & nom rapporte,
Eſprit & corps plus forts nous rend,
Rabbat Venus, par qui en ſomme
Le Corail & luy nous deffend
Du mal qu'Epylepſie on nomme,
Le Coral qui fort rouge & beau
Nous conforte & cœur & cerveau,
Qui d'une maladie extreme

Ou d'un venin, par un taint bleſme,
Nous advertiſt au col l'ayant:
Le Jaſpe rouge-vert arreſte
Par Saturne le ſang coulant
Et l'ardeur d'amour deſhonneſte :
L'Aymant obſcur (1), par Mars guerrier,
Attire le fer & l'acier.
Mais ſur toutes pierres d'élite
Je veux chanter la Marguerite;
C'eſt une perle & une fleur,
Qui en nobleſſe, honneur & grace,
Qui en beauté, qui en valeur
Les perles d'Orient efface,
Tant ſoient elles a nos eſprits
De grand'merveille & de grand prix.
Plus que toutes pierres du monde,
La Marguerite eſt blanche & ronde,
Qui née aux coquilles de mer
De rondes écailles conſiſte,
A qui la Lune & Juppiter
Donnent de purger le ſang triſte :
Sa grace giſt en ſa rondeur,
En ſa blanche & vifve ſplendeur.
De ce nom j'honore une Royne,
En grace & beauté ſouveraine,

(1) Ou calamite (*Note de Jean de la Taille*).

Qui a plus de force & d'effect
Que tant de pierres qu'on admire,
Qui tous cueurs par ſa grace attrait,
Comme à ſoy la Pantaure attire
Toutes pierres, & qui eſtaint
Des plus belles pierres le taint.
De ce nom j'aime auſſi quelqu'une
Qui rend par ſa beauté cler-brune
Le cler taint des pierres deffaict,
Qui me fait & douloir & rire,
Qui ronge mon cueur & l'attrait
Comme l'ambre & l'aimant attire
A ſoy l'acier & le feſtu....
N'a-elle pas donc grand'vertu ?

LE BLASON DE L'AYMANT,

traduit du latin de Claudien, poëte Alexandrin.

Quiconques contemplant les merveilles du Monde
Des choſes la ſemence en ſon eſprit reſonde,
Qui ſçait quelle raiſon fait la Lune faillir,
Quelle cauſe contraint le Soleil de pallir,
Qui fait rougir de nuit les comettes quouées,
D'où ſ'engendrent les vents, d'où ſourdent les nuées,
Qui fait mouvoir parfois le ventre de la terre,
Qui fait bigarrer l'arc, qui cauſe le tonnerre,
Qu'il me donne raiſon de ce que je diray,
Si noſtre eſprit peut veoir quelque choſe de vray.
Il y a une pierre, elle ſe nomme Aymant,
Obſcure, noire & vile & qui communément
N'orne le chef des Roys ny le col de la vierge
Et ne luit enchaſſée au milieu d'une verge.
Mais qui regardera les miracles d'icelle
Et ſa nature eſtrange, il dira qu'elle excelle

Tout ce que va peſchant le voyſin du Soleil
Dans le riche ſablon du rivage vermeil.
Elle vit de l'acier : & du fer la rigueur
Quand il eſt auprès d'elle entretient ſa vigueur
Par ſes durs aliments épars dans tout le corps;
Mais ſ'il en eſt abſent, elle languit & lors
Tous ſes membres mourants de triſte faim periſſent
Et ſes venes de ſoif peu à peu ſe fleſtrissent.
Or il y a un temple auquel Mars & Venus
Sur un autel doré luyſent portraits tous nus,
Non d'un meſme metail : Mars est de fer maſſif,
Et Venus dans l'Aymant eſt entaillée au vif.
La les preſtres devots les noces ſolemnizent
Et les feus allumez le ſacré cœur conduiſent,
Les huis ſont tapiſſez de beaux myrtes tous verts
Et les licts empourprez de roſes ſont couverts :
Quand ſoudain vous voyez un miracle apparent :
Venus va ſon mary de ſoy meſme attirant,
Et imitant du ciel ſon hymen ancien,
Elle ſouffle l'amour dans le cœur Martien :
Tant que par le moyen d'une occulte puiſſance
Le dur poix de l'image en l'air elle balance,
Et ceignant ſon armet de ſa dextre laſcive
Elle l'eſtraint par tout d'une accollade vive;
Luy doncques animé par la force divine
De l'inſpiration de ſa femme aymantine
Avec elle ſe joint d'un larcin amoureux,

Nature ſeule eſtant paranymſe d'iceux.
Bon Dieu, quelle chaleur ces durs metaux allie
Meſmes le caillou brûle & ſa matiere amye
Il ſent eſtant bleſſé non moins que fait l'acier :
Ainſi, ainſi Venus donte le Dieu meurtrier,
Et quand plus le felon allume aux eſtincelles
De l'homicide fer ſes furies cruelles,
Elle vous l'adoucit, l'enchante & le corront,
Et d'une œillade abbat les rides de ſon front.
Elle ſeulle attendrit les chevaux plus rebelles,
Et d'un feux doux-cuiſant tempere leurs mouëlles :
Elle appaize nos cœurs, & fait que l'on delaiſſe
La guerre & qu'au baizer les creſtes on abaiſſe.
Quelle puiſſance, Amour, dy moy, t'eſt deffendue ?
Tu ſurmontes des cieux la foudre deſcendue,
Tu as le Dieu des Dieux tellement aveuglé
Qu'au milieu de la mer il a par toy muglé ;
Tu fais les pierres meſme & les rocs échauffer
Et fais regner ton feu dans le marbre & le fer !

NOTE

SUR LE SEIGNEUR DE SÉNARPONT

A QUI EST DÉDIÉE LA GÉOMANCE.

M. l'abbé Théodore Lefèvre, dans un mémoire intitulé *Sénarpont et ses seigneurs* (Amiens, imprimerie Douillet, 1876, in-8°) donne quelques détails sur l'ami à qui Jean de la Taille a dédié la *Géomance*. Ces détails nous expliquent parfaitement l'affinité des deux esprits.

Bien que Jean qualifie simplement la maison de Sénarpont d' « honorable » et antique, Antoine de Monchy, chevalier de l'ordre, sieur de Sénarpont, baron de Visme et gouverneur de Boulogne, descendait de Druon de Monchy qui accompagna Louis VII à la croisade. Vers 1435, la famille de Monchy acquit

la terre de Sénarpont par un mariage avec Jeanne de Cayeu.

Jean de Sénarpont, père d'Antoine, s'était illustré par sa bravoure et son intelligence. Gouverneur de Boulogne, il fut, en quelque sorte, le bouillant chef de l'avant-garde française contre les Anglais : à plusieurs reprises, il pénétra dans Calais sous un déguisement; il reconnut le mauvais état de la place et prépara le brillant fait d'armes du duc de Guise à l'exécution duquel il prit la plus grande part.

Après l'enlèvement de Calais, le roi, pour le récompenser de ses longs et brillants services, lui fit don, par lettres-patentes datées de Calais même en 1558, de diverses terres situées dans la banlieue et d'une maison dans l'intérieur de la ville. Fait prisonnier un peu après la bataille de Gravelines, Sénarpont recouvra la liberté et reçut du roi la lieutenance générale de Picardie.

Son gouvernement fut moins net que sa vie militaire : il y rencontra bien des difficultés et se montra fort hésitant. Vivement recommandé par la reine elle-même à l'évêque d'Amiens, il paraît avoir cherché à calmer les luttes religieeses, mais sans y réussir ni d'un côté ni de l'autre : il autorisa l'ouverture d'un prêche à Amiens.

Nous voyons que son fils alla plus loin, puisque Jean de la Taille le rencontra *sous une cornette* des princes de Condé : l'amitié dont les deux jeunes gens se prirent l'un pour l'autre nous donne à penser que le père avait

transmis au fils ses hésitations et peut-être son scepticisme religieux.

Antoine de Sénarpont n'eut point l'illustration de son père : il mourut en 1586, âgé d'environ cinquante ans, après s'être marié deux fois.

TABLE

DES

PIÈCES DIVERSES

CONTENUES DANS LES TOMES II ET III

Tome II.

Remonſtrance pour le Roy, à tous ſes ſubjects afin de les encliner à la paix. I

Hymne à Madame ſœur du Roy. XXIII

Cartel pour damoiſelle Catherine de Parthenay à tous chevaliers errants XXXV

Aux dames, cartel de ma conſtance & loyauté pour un tournoy XLII

Epiſtre à une damoiſelle de l'honneſte amour XLV

Regrets, pour le ſeigneur de Mongommery, à la mort du Roy Henry ſecond L

Le tombeau du Roy Françoys II, pour le temple de St Denys. LV

ÉPITAPHES.

L'épitaphe du Roy Henry II, pour le temple de St Denys. LIX
L'épitaphe du Roy François deuxième LX
L'épitaphe de Monſeigneur le marquis de Beaupreau, fils de feu Monſeigneur le prince de La Roche-ſur-Yon LXI
L'épitaphe de François de Clèves, duc de Nivernois, le père LXII
L'épitaphe du Roy de Navarre, Antoine de Bourbon. LXIII
L'épitaphe de François de Clèves, duc de Nivernois, le fils LXIV
L'épitaphe d'un, qui parle luy-meſme LXV
L'épitaphe d'un cueur LXVI
L'épitaphe du cueur d'Anne de Monmorancy, conneſtable de France. LXVII
L'épitaphe de Jaques de la Taille son frère LXVIII
L'épitaphe d'une jeune dame, qui parle elle-meſme . . LXIX
L'épitaphe de Louys Le Roux, ſeigneur de la Roche-des-Aubiers. LXX

SONNETS ET ÉPIGRAMMES.

Au Roy Charles IX. LXXI
A Madame ſa ſœur LXXII
Cartel pour un prince LXXIII
A damoiſelle Catherine de Parthenay LXXIV
A une damoiſelle LXXV
A elle-meſme. LXXVI
A elle encore (deux ſonnets) LXXVII
A un peintre LXXVIII
Epigramme d'un hermafrodite, pris du grec LXXIX
A une préſumptueuſe LXXX
A Simon. LXXXI

ANAGRAMMATISMES

Ou noms retournez d'aucuns grands ſeigneurs & dames.

Au Roy ſur ſa deviſe LXXXII
A la Royne Caterine de Médicis LXXXIII
A tres-illuſtre princeſſe Marguerite de Valoys. . . . . id.
Pour la Royne Marie Stuart LXXXIV
A elle LXXXV
Au Roy de Navarre, Anthoine de Bourbon. LXXXVI
A Monſieur le duc de Nivernois, François de Clèves. . . LXXXVII
A Madame Anne de Heſte, ducheſſe de Guyse. . . . . id.
De Madame Henriette de Clèves, ducheſſe de Nevers. LXXXVIII
Caroli Borbonii, ill^mi cardinalis, anagrammatiſmus. . . id.

A ſa maiſtreſſe LXXXIX
Au lecteur . . . . . id.
Un gentilhomme a l'auteur. XC

ÉLEGIES.

Elégie I XCI
Elégie II. A une damoyſelle XCVIII
Elégie III. D'une damoyſelle à l'autheur. C
Elégie IV. Pour reſponſe à la damoyſelle CII
Elégie V. CV
Elégie VI CX

CHANSONS.

La religieuſe contre ſon gré CXXI
La ruſtique amie CXXVIII
Chanſon I CXXXVI
Chanſon II. CXXXVIII
Chanſon III CXLIV
Le Blaſon de la Marguerite. CXLVIII

Songe. Chanſon V CLI
Le Blaſon de la Roſe. A damoyſelle Roſe de la Taille, ſa couſine. CLIV
Cantique à Dieu, ſur la mort d'Angélique de la Taille, ſa ſœur. CLVI
Chanſon CLX

SONNETS D'AMOUR.

A ſa muſe guerrière CLXIII
Sonnet I . . . . . id.
Sonnet II CLXIV
Une damoyſelle a l'autheur. CLXV
Reſponſe de l'autheur CLXVI
A elle. III . . . . . id.
Sur ſon nom retourné. IV. CLXVII
V CLXVIII
VI. CLXIX
VII CLXX
VIII. Adieu aux dames CLXXI
IX. A elles encor. CLXXII
X. CLXXIII
XI. CLXXIV
XII . . . . . id.
XIII. CLXXV

SECONDS SONNETS D'AMOUR.

Quatrin de l'auteur CLXXVII
I . . . . . id.
II. Sur ſon nom retourné CLXXVIII
III CLXXIX
IV . . . . . id.
V. A Dieu. CLXXX
VI. CLXXXI
VII CLXXXII
VIII. CLXXXIII

SECONDES ÉPITAPHES.

L'épitaphe d'un ſeigneur françois, qui parle luy-meſme. CLXXXIV
L'épitaphe d'Angélique ſa ſœur, parlant elle-meſme. . CLXXXV
Autre épitaphe CLXXXVII

Eſtreines à une damoiſelle CLXXXVIII
D'une damoiſelle ſçavante, à l'auteur, contre les médiſans CLXXXIX
Reſponce de l'autheur à la damoyſelle. CXC
Une jeune damoyſelle à l'autheur CXCI

L'autheur à la mort. CXCII

Tome III.

SATIRES.

Sonnets ſatyriques du camp de Poictou 1568.

I III
II. A Dieu. IV
III. A un ſien ami V
IV. A luy encor VI
V. VII
VI . . . . . id.
VII VIII
VIII. IX
IX XI
X. A Dieu. XII
A un ſien merle en cage. XIII

ÉPIGRAMMES.

D'un devin. XIV
Du long nez de quelqu'un. XV
A un prélat inutile . . . . . id.

Le festin du lion XVI
D'un advocat XVIII
A une damoyselle veufve. . . . . id.
Inscription d'un chiffre XIX
De l'estat corrompu de France, 1584. XX
De la justice de France, 1584. XXI

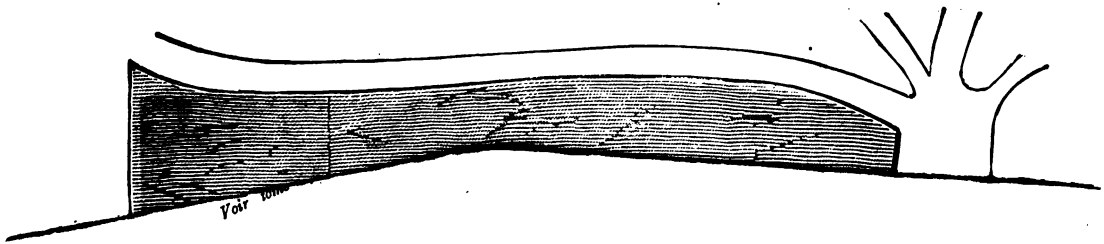
Le courtisan retiré XXII

Le prince nécessaire, poëme.
Préface LV
Dédicace LXXXIII
L'autheur LXXXVI
Le sieur des Brosses, gentilhomme de Bourgongne, à l'autheur LXXXVII
Premier chant. LXXXIX
Deuxième chant. CIII
Troysième chant. CXXII

Le combat de fortune et de pauvreté. CXLIV

La mort de Paris-Alexandre et d'Œnonne. . . . CLVII

Gromance abrégée, suivie du blason des pierres précieuses CXCIII


Voir

LIBRAIRIE L. WILLEM, 2, RUE DES POITEVINS, PARIS

TRÉSOR
DES
VIEUX POÈTES FRANÇAIS

PUBLIÉ PAR MM.

PR. BLANCHEMAIN, CH. BRUNET,
ALF. FRANKLIN,
P. LACROIX, LUD. LALANNE, R. DE MAULDE,
A. DE MONTAIGLON, J. F. ORSIER,
P. PINSON, LE BARON J. DE ROTHSHILD, ETC.

Titres des ouvrages et prix par volume :

Œuvres de J. de la Taille, seigneur de Bondaroy, publiées par R. DE MAULDE. 4 volumes. Papier vélin : 5 fr.; Hollande : 8 fr.

Œuvres poétiques de Guy de Tours : *Paradis d'amour, les Mignardises amoureuses*, etc., par PR. BLANCHEMAIN. 2 volumes. Vélin : 5 fr.; Hollande : 8 fr.

Œuvres poétiques d'Amadis Jamyn, par CH. BRUNET. 2 volumes. Vélin : 5 fr.; Hollande : 8 fr.

Les Restes de la guerre d'Estampes, épigrammes d'Hémard de Danjouan, par P. PINSON. Un vol. Vélin : 7 fr.; Holl. : 12 fr.

Les Mimes, enseignements et proverbes de J.-A. de Baïf, par PR. BLANCHEMAIN. 2 volumes. Vélin : 5 fr.; Hollande : 8 fr.

SOUS PRESSE

Les Élégies de la Belle Fille, par Ferry Julyot. Un vol. Vélin : 5 fr.; Hollande : 8 fr.

La Légende joyeuse de Maistre Pierre Faifeu, par Bourdigné, publiée par A. DE MONTAIGLON. 2 volumes. Vélin : 5 fr.; Hollande : 8 fr.

Les Noëlz et chansons françoises et patoises savoisiennes de Martin, 1550, par J. F. ORSIER. Un volume avec musique en fac-similé. Vélin : 7 fr.; Hollande : 12 fr.

Mayenne, typographie A. DERENNE.